LE GROUPE ANGE: RECUEIL DE DONNEES







ALAIN DERU FILS DE CLAUDE DERU JANVIER 2012

PHOTOS

Chronologie des principales actions :

1942 - Février : action envisagée avec les groupes « Coq Enchaîné » et « 93 ».

Mars: tentative de sabotage du journal « La Loire » (échec)

Mai (1er): manifestation place Jean-Jaurès (dépôt d'une gerbe au monument de Jean Jaurès)

Juillet (14): manifestation place du Peuple (reportage photographique acheminé sur Londres).

1943 mars : sabotage voie ferrée Saint-Etienne Lyon.

Avril - mai : parachutages successifs (au bénéfice Buckmaster « Spruce » Lyon)

Tentative d'évasion prison Saint-Paul à Lyon où sont incarcérés plusieurs Stéphanois (Jean Nocher). Echec. Choix d'un lieu de repli : Jasseries Garnier.

Août (5): parachutage Vallée du Gier, destruction du magasin d'un milicien et de magasins de collaborateurs, sabotage exposition « J.F.O.M. » (Jeunesse France-Outre-Mer, association collaboratrice)

Septembre (25): participation à une évasion collective de 32 prisonniers (Saint-Etienne)
Regroupement de 9 évadés aux Jasseries
Garnier (région Pierre-sur-Haute). Cette première implantation sera abandonnée en raison des rigueurs de l'hiver.

Octobre (30), novembre (15), décembre (18): actions successives sur dépôts de locomotives.

1944 - janvier (26) : sabotage grue de 50 tonnes en gare de Châteauroux (endommagée), sabotage de laminoirs aux aciéries de la marine (Saint-Chamond); succès mais dislocation du groupe en raison arrestations et déportations de plusieurs membres.

Février: attaque par Gestapo (de nuit) de l'hôtel de Saint-Christo-en-Jarez (P.C.): 2 morts, hôtel incendié. Les responsables du réseau échappent miraculeusement à cette action.



Pivadan (juillet 44). Organisé en unité opérationnelle, le réseau s' apprête à effectuer un raid.



Pivadan, Juillet 44.

Mars: sabotage de transformateur (Saint-Etienne)

Avril : sabotage de transformateur (Saint-Etienne)

Mai (21): bombe contre l'usine d'un collaborateur. Mise hors d'usage du laminoir le plus moderne d'Europe (usine Duralumin) dans la vallée du Couzon à Rive-de-Gier, fabricant des plaques de blindage pour la Luftwaffe.

Mars (10), avril (27), mai (21): parachutages successifs, stockage des armes dans la vallée du Gier en prévision des opérations lors du débarquement (point de regroupement : Longes, près de Rive-de-Gier, avec homologation d'une piste d'atterrissage).

Juin (1er): Suite sabotage Duralumin et vague d'arrestations, descente de la Gestapo au P.C. de Saint-Joseph (arrestations et déportations). Les responsables sont encore miraculeusement épargnés en raison de leur déplacement – avec transport d'explosifs – en direction de la gare de Châteaucreux (objectif). Opération devenue sans objet à la suite d'un raid américain (25 mai) provoquant de nombreux dégâts et d'importantes pertes humaines parmi la population. Repli du réseau dans une ferme à Montverdun (région de Montbrison) avec homologation d'un nouveau terrain de parachutage.

Juin - 4: Message préfigurant imminence du débarquement («Guérilla et sabotage »)

5 : Parachutage Montverdun

6: Actions généralisées (Plan Vert)

 voies ferrées : sabotages (Veauche, Saint-Just-sur-Loire, La Fouillouse, Bouthéon, Saint-Marcellin)

- destructions locomotives : Feurs, Saint-Romain

- plaques tournantes ferroviaires : Montbrison.

Transformation du réseau en unité opérationnelle : Implantation à La Fougerouse (près de Saint-Anthème), puis à Pierre Basanne (Pivadan), position dominant la plaine du Forez. Environ 150 volontaires.

Juillet (10): actions de guérilla

 contre Allemands : convoi de chars (Andrézieux)

contre G.M.R. (Montbrison)

Août (7): - contre G.M.R., action commune avec le maquis FTPF (attaqué à Roche-en-Forez - Lérigneux) et l'A.S. (groupement Strasbourg). Vigoureuse réaction. Reconquête et poursuite par la section motorisée (60 hommes) qui accroche à nouveau l'adversaire en repli et l'oblige à décrocher définitivement.

- contre Allemands : Saint-Michel-sur-

Rhône. Violent accrochage avec colonne allemande retraitant par la vallée du Rhône (7 tués, 2 disparus).

Septembre: visite du colonel Buckmaster au réseau installé à la caserne de Montbrison. Envol sur Londres du trio de responsables (A. et E. Boirayon, et Ado Reymond)

La région étant totalement libérée, certains volontaires souscrivent un engagement dans l'armée.

Décembre : dissolution du réseau.

Fin d'une magnifique aventure.



L'hommage du chef, le colonel Maurice Buckmaster (à gauche) en visite à Montbrison. A sa gauche, Ado Raymond. A l'extérieur droit, le cdt Marchand ("Ange") et Antoine Boirayon.

Mouvements et réseaux

Un réseau est un organisme créé en vue d'un travail militaire précis, le renseignement, le sabotage, l'évasion de prisonniers de guerre ou de pilotes tombés chez l'ennemi, et les parachutages. Par défintion, un réseau est en contact étroit avec un organe de l'état-major des forces pour lesquelles il travaille.

Un mouvement, au contraire, a pour premier objectif de sensibiliser la population de la maniere la plus large possible. Il a aussi des objectifs concrets (sabotages, etc...). C'est avant tout par rapport à l'adhésion de la population qu'il entreprend ces taches, c'est elle qui est son objectif et sa préoccupation principale, car elle fournira ultérieurement le support coopératif et les volontaires.

Les premiers parachutages Buckmaster dans la Loire furent essentiellement destinés au réseau de Lyon. A partir mois d'août 1943, le destinataire « Ange » a reçu :

DATES	INDICATIFS	LIEUX
1er Aout 43	« Marie-Madeleine a des bas de soie »	Vallée du Gier
5 février 44	« Ses dents font des castagnettes »	Vallée du Gier
10 mars 44	« La démobilisation n'est pas la paix »	Saint-Michel
(par appareil venu avec la vague d'avions qui bombarde La Ricamarie Nadella)		
27 avril 44	« Ses cheveux sont des serpents »	Saint-Martin
21 mai 44	« Le marin roule les hanches »	Périgneux
4 juin 44	« La dactylo a toujours raison »	Montverdun
(message personnel « Sabotages Guérilla »)		
5 juin 44	« Nous rentrerons par la porte de sortie »	Montverdun
(message indiquant futur débarquement)		
Ces deux derniers messages avaient été ramenés de Lyon-Marchand le 29 ou 30 mai, par M. Jean Bourges, juste avant son arrestation le 1er juin (mort en camp de concentration)		
Au maquis :		
9 juillet 44	« Le crapaud jappe à la lune »	Pivadan
5 août 44	« La lune se lèvera ce soir »	Pivadan

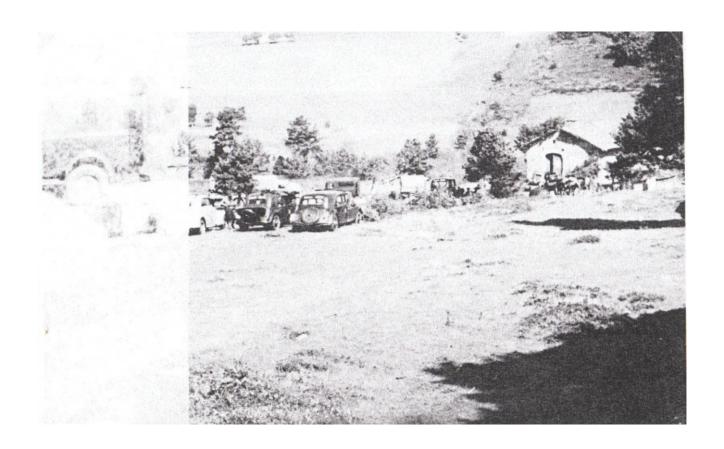
3 février 1944 Incendie de l'hôtel de Saint-Christo-en-Jarez qui hébergeait les responsables de "Ange" en attente de parachutage… qui aura néanmoins lieu le 5 juin 44.

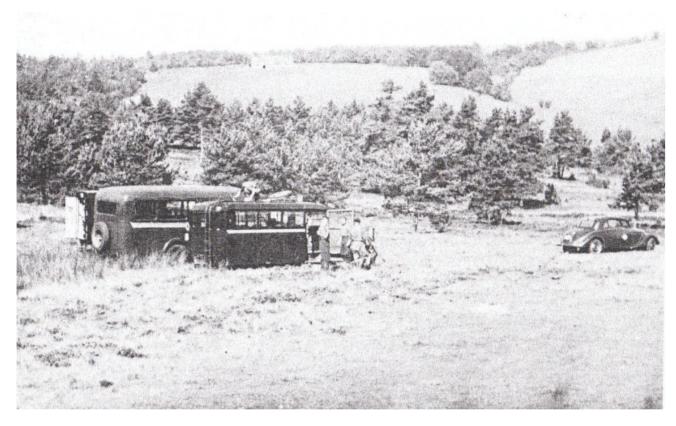


PHOTOS PRISES A PIERRE BASANNE A PIVADAN











Le groupe"Ange" ←

Le groupe "Ange" 🗢



Le groupe"Ange" 🗢

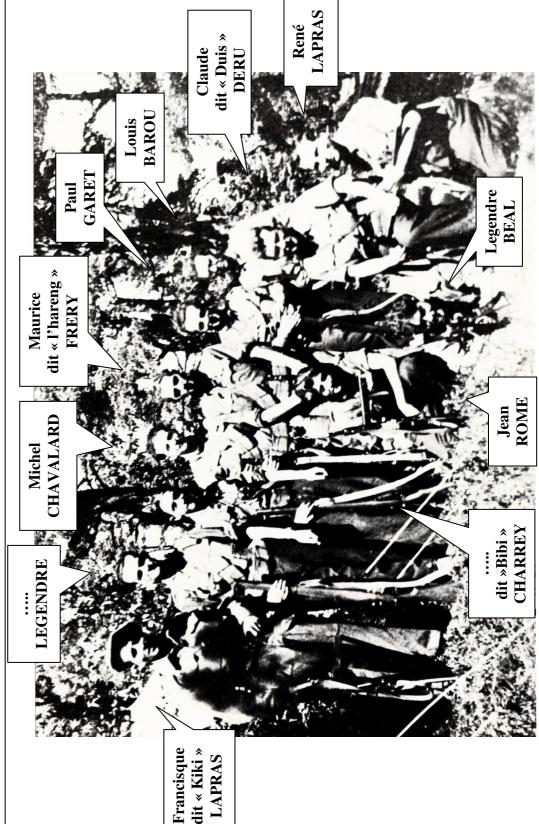


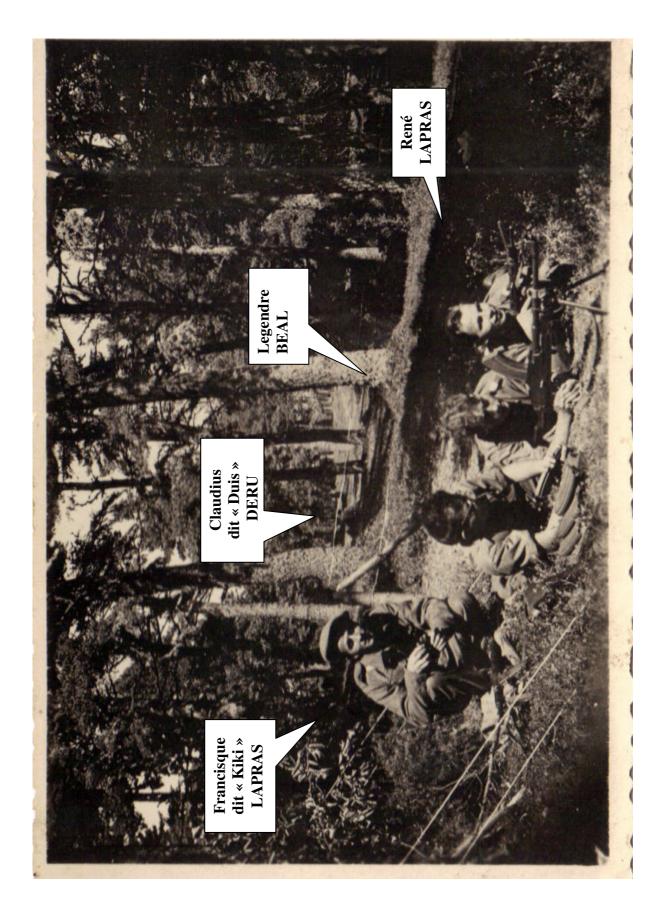
Le groupe « ANGE » du nom de guerre de son fondateur Joseph MARCHAND était dirigé par Antoine BOIRAYON, secondé par Ado RAYMOND et constitué d'environ 150 hommes divisés en sous groupes d'une 12zaine de maquisards :

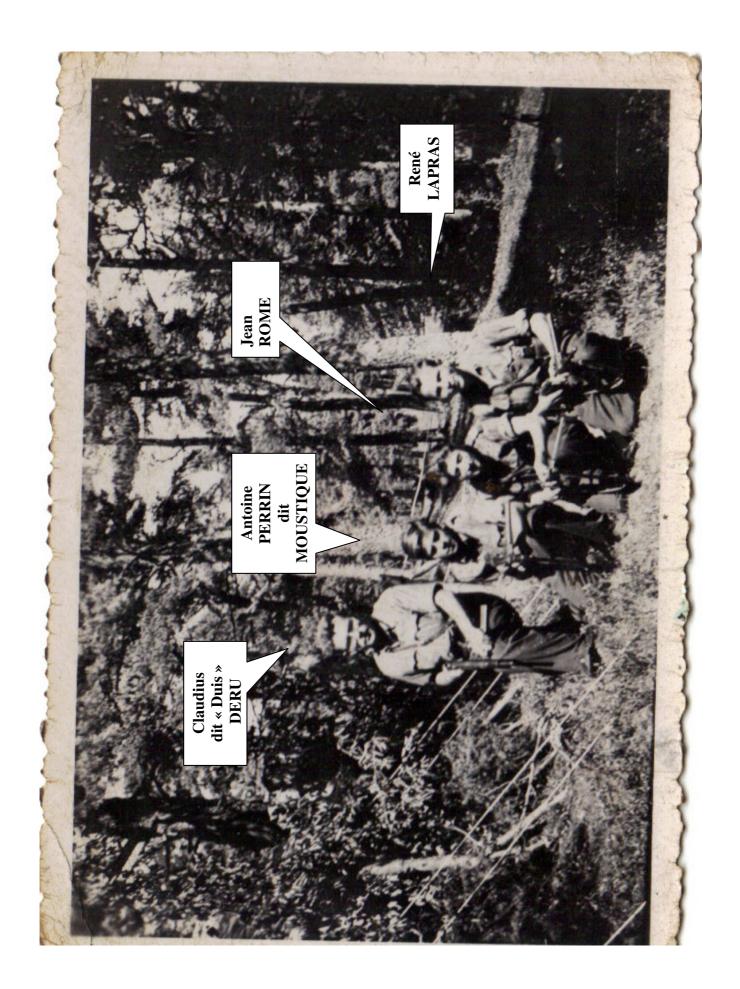
commune de ROCHE en FOREZ. Dans la Jasserie elle même il y avait l'intendance et autour, en cercle, la 12zaine de tentes cachées Tout d'abord à Baracuchet (bois de Fougerousses)Il a été ensuite basé à la Jasserie Pierre BASANNE de PIVADAN située sur la dans les bois des différents groupes

Voici le groupe numéro 7 de BOEN à coté de leur tente

représenté en France occupé par le S.O.E. (Spécial Opération Exécutive) plus connu sous le nom de réseau Buckmaster, du nom de Ce maquis appartenait aux Services secrets britanniques et ne relevait d'aucune autorité française. L'Intelligence Corps était son commandant en chef, le colonel Buckmaster.









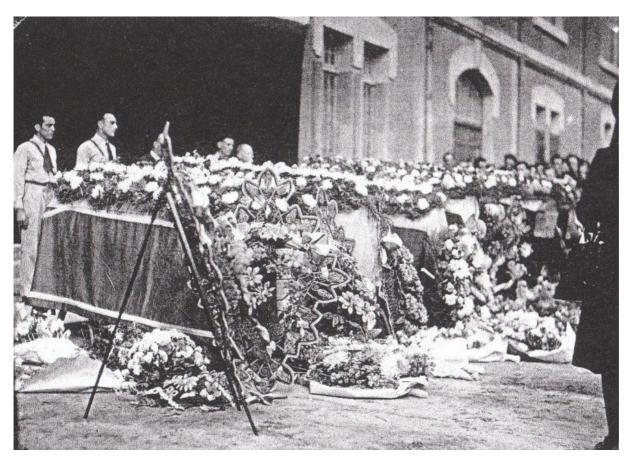
Bernheim, radio du réseau « Ange », émet. (Emetteur-récepteur : valise 3 MK II).

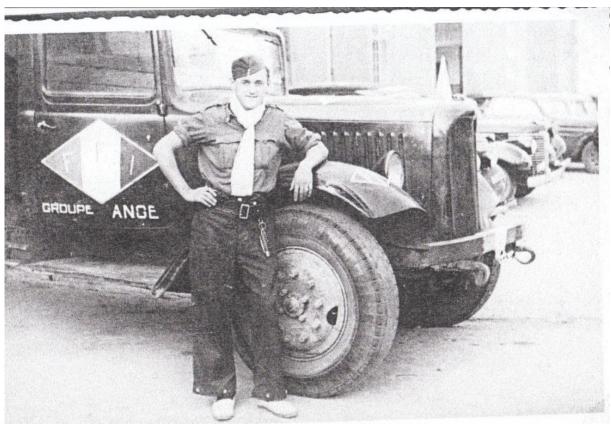




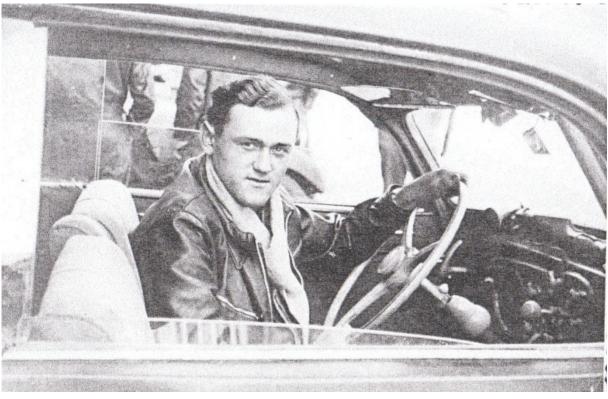
Estivareilles - 22 août 1944 - Prisonniers allemands.

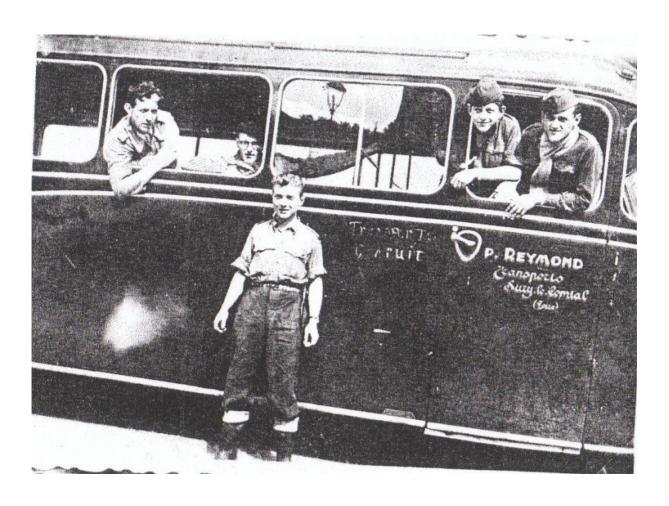
FIN AOUT44 MONTBRISON : HOMMAGE AUX MORTS DE SAINT MICHEL SUR RHONE PUIS PHOTOS PRISES A LA CASERNE DE LA VILLE



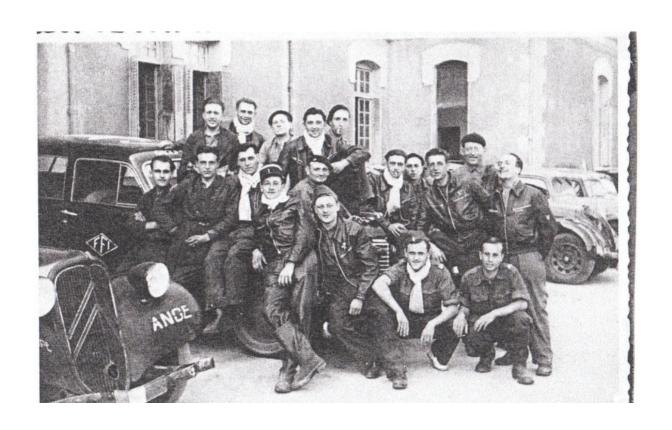














« Ange » reçoit la visite du commandant Buckmaster (à gauche sur la photo).

Libération de Montbrison, août 1944. Arsène Bandry avec les deux petites Alsaciennes; sur la gauche, en képi, Dr Auslander.





Funérailles des morts du groupe Ange lors de la bataille de Saint-Michel-sur-Rhône, en 1944.





Les maquisards du groupe Ange lors d'un défilé à Montbrison, peu après avoir investi la caserne locale, en août 44



Les cadres du groupe Ange. Le second à partir de la droite est Antoine Boirayon.



Ange - Emile Boirayon et son équipe.

LE GROUPE ANGE REDESCENDU A MONTBRISON APRES LA LIBERATION DE LA VILLE FIN AOUT 1944

APRES UNE SEANCE CHEZ LE COIFFEUR



CLAUDE DERU

RENE LAPRAS CLAUDE DERU MICHEL CHAVALARD



JEAN ROME JEAN RENAUD

CLAUDE DERU



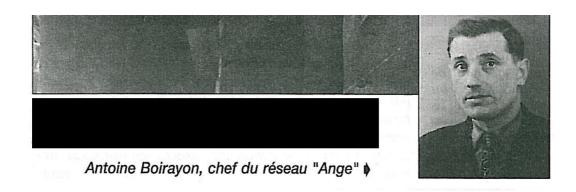
FRANCISQUE LAPRAS , JEAN RENAUD , JEAN ROME , ???

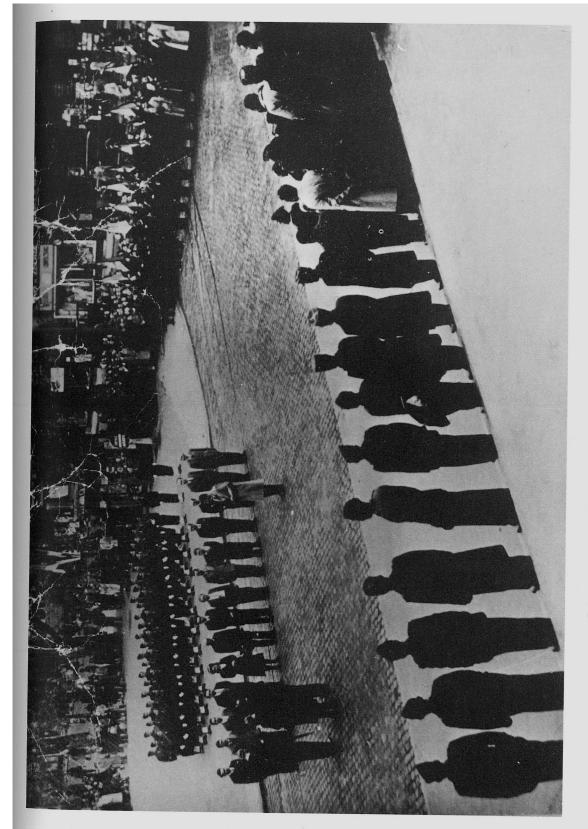
CLAUDE DERU JEAN ROME





Décoration britannique remise à Ado Raimond par le Consul général de Lyon. A ses côtés, son père Albert, interné à Montluc.





St-Etienne - « Ange » - Remise de décorations par le consul d'Angleterre.

PHOTO DU MEMORIAL DE LA RESISTANCE



DIVERS ARTICLES ET MEMOIRES

Décoration britannique remise à Ado Raimond par le Consul général de Lyon. A ses côtés, son père Albert, interné à Montluc.

RÉSEAU "ANGE" BUCKMASTER - Organigramme

LYON: Marchand alias "Ange" (qui donnera ce pseudonyme au

LOIRE: Antoine Boirayon, Emile Boirayon, Ado Reymond, cadres

Initialement on trouve deux équipes ACTION :

puis constitution d'une unité de combat au moment du débarquement.

permanents se consacrant à temps complet au fonctionnement du

LES RÉSEAUX

Les réseaux de résistance sont des organisations constituées et dirigées hors de France à partir de juin 1940 pour aider et développer la Résistance (en particulier pour le renseignement et l'action).

LA FRANCE LIBRE

- B.C.R.A.
- Renseignements
- Action
- Evasion
- Contre-espionnage

LES ALLIÉS

- Britannique
- War Office (Intelligence Service) (renseignements)
- S.O.E. (special opération exécutive) (action) dirigé dès 1940 par le Colonel Buckmaster.
- Américain
- O.S.S. (Office of Strategie Service) composé d'officiers des services spéciaux installés à Londres en 1943 (renseignements).



Dépend du ministère de la Guerre économique britannique et non du ministère de la Guerre qui avait son propre réseau (I.S.)

S.O.E. FRANCE

(French Section - Section "F" ou réseaux Buckmaster) 95 réseaux - Chef : Colonel Maurice Buckmaster

S.O.E. LOIRE

Réseau CALVERT-ACOLYTE

Chef: Robert LYON

Maquis de Fragny Région Roannaise

Réseau NICOLAS-SPRUCE

Chef : Joseph MARCHAND (pseudo Ange) Groupe "Ange" Région stéphanoise et Vallée du Gier

CHRONOLOGIE DES PRINCIPALES ACTIONS

Réseau ROGER-JOCKEY

Chef: Francis CAMMAERTS
(pseudo Roger)
Groupe Franc "Liberté"
Chazelles-sur-Lyon. Passera ensuite à A.S. Loire, en accord avec le chef de réseau, en raison de l'éloignement de celui-ci.



Libération de

Montbrison.





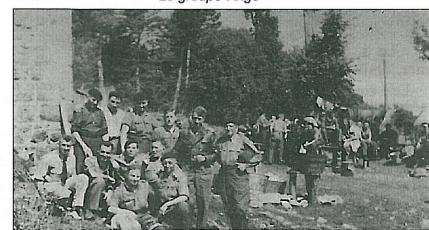
Funérailles des morts du groupe Ange lors de la bataille de Saint-Michel-sur-Rhône, en 1944.

L'historique du réseau ANGE, à travers la sécheresse de l'évocation, comporte une part de courage exemplaire. Il n'est pas exclu la parution d'un récit sur le groupe de Liberté (basé à Chazelles-sur-Lyon) qui passera ensuite comme GMO Liberté sous la tutelle de l'Armée Secrète en raison de l'éloignement de l'implantation du réseau. Mais cette situation nouvelle, en plein accord avec Roger, le responsable (Francis Canneli), se fera dans un climat sympathique et "Liberté" bénéficiera, d'ailleurs, de parachutage du S.O.E. sur la région.

Textes et documents : A. Oriol - Montage : Imp. Dégoutte

Le groupe"Ange"

◆





Antoine Boirayon, chef du réseau "Ange" >

Rive-de-Gier: environ une douzaine de volontaires.

Saint-Etienne: environ une dizaine de volontaires

LONDRES: Colonel Buckmaster.

réseau implanté sur la Loire).

Le groupe"Ange" 🐟

Le groupe "Ange" -



: action envisagée es "Coq enchaîné" et actions successives sur des dépôts de

1942 - Février: action envisagée avec les groupes "Coq enchaîné" et "93". - Mars: tentative de sabotage du journal La Loire (échec). - Mai (1er): manifestation place Jean-Jaurès, dépôt d'une gerbe au monument de cette place. - 14 juillet: manifestation place du Peuple (reportage photographique acheminé sur Londres).

1943 - Mars : sabotage de la voie ferrée St-Etienne/Lyon - Avril-Mai : parachutages successifs (au bénéfice de Buckmaster "Spruce" Lyon). Tentative d'évasion de la prison St-Paul à Lyon où sont incarcérés plusieurs Stéphanois (Jean Nocher...) : échec. Choix d'un lieu de repli : Jasseries de Garnier. - Août : 5 parachutages en Vallée du Gier, destruction du magasin d'un milicien, destruction de magasins de collaborateurs et sabotage de l'exposition "Jeunesse France Outre-Mer", association collaboratrice. - 25 septembre : participation à l'évasion collective de 32 prisonniers (St-Etienne) et regroupement de 9 évadés aux Jasseries de Garnier (région de Pier1944 - 26 janvier : sabotage de la grue de 50 tonnes en gare de Châteaucreux (endommagée), sabotage de laminoirs aux aciéries de la Marine (St-Chamond), succès mais dislocation du groupe en raison d'arresta-tions et de déportations de plusieurs membres. - Février : attaque par la Gestapo (de nuit) de l'hôtel de Saint-Christo-en-Jarez (P.C.), 2 morts, hôtel incendié. Les responsables du réseau échappent miraculeusement à cette action. - Mars : sabotage des aiguillages de la S.N.C.F. à La Fouillouse - Avril : sabotage de transformateur à St-Etienne - Mai : bombe contre l'usine d'un collaborateur. Le 21 : mise hors d'usage du laminoir le plus moderne d'Europe (usine Duralumin) dans la vallée du Couzon à Rive-de-Gier, fabricant des plaques de blindage pour la Luftwaffe - 10 mars, 27 avril, 21 mai : parachutages successifs et stockage

des armes dans la vallée du Gier en

d'atterrissage). - l'er juin : suite du sabotage de Duralumin et vague d'arrestations, descente de la Gestapo au P.C. de Saint-Joseph (arrestations et déportations). Les responsables sont encore éparanés en raison d'un déplacement avec transport d'explosifs en direction de la gare de Châteaucreux (objectif). Opération devenue sans objet à la suite d'un raid américain (25 mai) provoquant de nombreux dégâts et d'importantes pertes humaines parmi la population. repli du réseau dans une ferme à Montverdun (région de Montbrison), avec homologation d'un nouveau terrain. - 4, 5 et 6 juin : message préfigurant l'imminence du débarquement ("Guérilla et sabotage"). Parachutage à Montverdun. Actions généralisées (plan vert). Sabotages des voies ferrées à Veauche, Saint-Justsur-Loire, La Fouillouse, Bouthéon, Saint-Marcellin, Destructions de locomotives à Feurs et Saint-Romain et de plaques tournantes à Montbrison.

Gier, avec homologation d'une piste

.. :A11

TRANSFORMATION DU RÉSEAU

puis Pierre Basanne (Pivadan), position dominant la plaine du Forez. Environ 150 volontaires

10 juillet : actions de guérilla contre les Allemands et leur convoi de chars à Andrézieux, et contre les G.M.R. à Montbrison.

7 août : contre les G.M.R., action commune avec maquis FTPF (attaqué à Roche-en-Forez-Lérigneux) et A.S. (groupement de Strasbourg). Vigoureuse réaction, reconquête et poursuite par section motorisée (60 hommes) qui accroche à nouveau l'adversaire en repli et l'oblige à décrocher définitivement. Contre les Allemands à St-Michel-sur-Rhône. Violent accrochage avec une colonne allemande en retraite par la vallée du Rhône (7 morts, 2 disparus).

Septembre : visite du colonel Buckmaster au réseau installé à la caserne de Montbrison. Envol sur Londres du trio de responsables (A. et E. Boirayon et Ado Reymond). La région étant totalement libérée, certains volontaires souscrivent un engagement dans l'armée Le mouvement lyonnais du "Coq enchaîné" compte Louis Pradel parmi ses membres fondateurs. Il étend l'une de ses ramifications dans la Loire. Il publie un journal : Le Coq Enchaîné. Pointu, de Saint-Étienne, en est le responsable départemental. Le mouvement est d'inspiration radicale-socialiste et franc-maçonne. Joseph Bourges le représente à Rive-de-Gier, Louis Fouilleron à Montbrison. Ce dernier fera des apparitions à Roanne. Le mouvement servira de rampe de lancement aux réseaux Buckmaster en Lyonnais.

Rassemblé à la mi-juillet 1944 à Lérigneux, avec Romeyer, le camp Lucien Sampaix est attaqué le 7 août par les GMR. Il est dégagé par des unités de l'AS et du SOE réunis. Il a 2 tués.

"Spruce" et "New-agents" recrutent leurs membres parmi les mineurs stéphanois et dans les rangs du "Coq enchaîné". Spruce s'identifie en la personne d'un agent anglais Allan Jickell. Antoine Boirayon en est la cheville ouvrière dans la Loire. Ces sous-réseaux réceptionnent plusieurs parachutages. L'un de ceux-ci, le 24 septembre 1942, à Mornand-la-Jarlette, tourne à la catastrophe. Le comité de réception est arrêté. 27 membres de l'organisation le suivront en prison. Jickell regagne l'Angleterre par l'Espagne. Tout est à recommencer.

Antoine Boirayon a échappé à la rafle. Aux côtés de Joseph Marchand, industriel lyonnais, il reprend le flambeau, à la fin de 1943, sous la double appellation de "New-agents" et de groupe "Ange".

Ils entreprennent une série impressionnante de sabotages dont l'un au moins mérite d'être cité. Il s'agit de l'arrêt total de la production, en mai 1944, de l'usine Duralumin de Rive-de-Gier, par la mise hors d'usage de l'arbre moteur des laminoirs les plus modernes d'Europe.

Au 1er juin 1944, "Ange" constitue un maquis dont l'effectif atteindra 150 hommes. Le 7 août, il dégagera au prix d'un tué, les FTP de Lérigneux. Le 31 août, il combat à Saint-Michel-du-Rhône. Il y perd 9 des siens.

Les résultats obtenus par l'ensemble des forces armées de la Loire sont, en tout état de cause, substantiels. Dans le domaine des sabotages, ils sont considérables. C'est par un défaut de liaison entre les exécutants et les états-majors alliés, que les bombardements aériens de la Ricamarie et de Saint-Étienne, qui firent 1 500 victimes parmi la population, ne purent être évités. À la Ricamarie, la destruction des machines-outils de la Nadella était en préparation à l'AS. À Saint-Étienne, l'équipe du groupe "Ange", chargée de la paralysie du nœud ferroviaire était à pied d'œuvre le 26 mai 1944.



Special Operations Executive

Le *Special Operations Executive* (en <u>français</u>: « Direction des opérations spéciales ») est un <u>service</u> <u>secret britannique</u> qui opéra pendant la <u>Seconde Guerre mondiale</u> (créé le 19-<u>22 juillet 1940</u> par <u>Winston Churchill</u> et dissous le <u>30 juin 1946</u>), avec pour mission de soutenir les divers mouvements de <u>résistance</u>, au départ ceux des pays d'Europe occupés par l'<u>Allemagne</u>, et progressivement ceux de tous les pays en guerre, y compris en Extrême-Orient. Il eut aussi une action dans les pays faisant partie de l'<u>Axe</u>, et eut des sections dans les pays neutres (Espagne, Syrie, etc.)¹.

Cet article traite du <u>Special Operations Executive</u> en France, évoquant successivement les différentes sections chargées de l'action dans le pays, surtout les deux principales « country sections », F et RF. Les sections concernées sont les suivantes :

1. Section F : cette section française du SOE agissait sans relation avec la France libre. C'est la section la plus importante. Elle donna lieu à la formation d'une centaine de réseaux.

Maurice Buckmaster, né le 11 avril <u>1902</u> à Rugeley (Angleterre), mort le 17 avril <u>1992</u>, est un homme d'affaires et journaliste britannique, surtout connu comme chef, pendant la <u>Seconde Guerre mondiale</u>, de la section F du service secret britannique SOE (<u>Special Operations Executive</u>), section chargée des actions de sabotage et du soutien à la <u>Résistance intérieure française</u>.

Le 17 mars 1941, il est nommé officier d'information de la section F (France).

En septembre, il devient chef de cette section ; il restera à ce poste jusqu'en juillet 1945.

Joseph Marchand (1891-?) fut, pendant la <u>Seconde Guerre mondiale</u>, un agent secret français du <u>Special Operations Executive</u>. D'abord recruté sur place, à Lyon, par Robert Boiteux, il fit partie du réseau SPRUCE pendant un an. Puis, après une période d'entraînement en Angleterre, il fut parachuté en France pour y former un nouveau réseau action, NEWSAGENT, qui joua un rôle important dans la région de Saint-Étienne pour la libération

État civil: Joseph Marchand

- Comme agent du SOE, section F:
 - \circ Nom de guerre (field name): « \mathbf{Ange} »
 - o Nom de code opérationnel : NEWSAGENT (en français MARCHAND DE JOURNAUX)

Éléments biographiques

1891. Naissance de Joseph Marchand.

1942

• Juin. Joseph Marchand est l'une des premières recrues de <u>Robert Boiteux</u> et devient son principal assistant local dans le réseau SPRUCE.

1943

• Août. Mi-août, Robert Boiteux, Joseph Marchand « Ange » et <u>Jean-Marie Régnier</u> sont rappelés à Londres (Boiteux et Marchand rentrent par avion¹ et Régnier par l'Espagne). La zone sera reprise par <u>Robert Lyon</u> (réseau ACOLYTE), Joseph Marchand lui-même (réseau NEWSAGENT) et

<u>Albert Browne-Bartroli</u> (réseau DITCHER). Joseph Marchand suit une période d'entraînement. Il est promu capitaine et se déclare volontaire pour retourner en France.

• Octobre. Dans la nuit du 20/21, Marchand retourne en France et est accueilli par Henri Déricourt. Sa mission consiste à établir une organisation dans la région de Saint-Étienne, en se concentrant sur le sabotage pour le D-day et à constituer des groupes de guérilla. Ses activités jusqu'en août 1944 ont été fortement contrariées par les messages inintelligibles envoyés et reçus par son opérateur radio, recruté localement. La région de Saint-Étienne souffre beaucoup d'arrestations, mais Marchand trouve trois bons assistants locaux : lieutenant Clément Boirayon, son frère Emile Boirayon et Adolphe Reymond « Aldo », ce dernier étant chef du maquis de Montbrison.

1944

- Janvier. Le groupe de Marchand réussit à saboter les laminoirs aux aciéries de <u>Saint-Chamond</u> la veille de leur mise en route. Plusieurs sabotages mineurs dans différentes usines de <u>Saint-Étienne</u> sont perpétrés.
- Mai. Les usines d'aluminium à <u>Rive-de-Gier</u> sont totalement arrêtées pour plusieurs mois, représentant une production de 200 tonnes par mois.
- Juin. Le 2, les Allemands font un raid sur l'entrepôt de Marchand dans la région de Condrieu et de Rive-de-Gier, à la suite de l'arrestation du chef de réception, M. Bourges et de son ami François Aubert -dans des circonstances demeurées obscures). Ce désastre majeur empêche l'exécution du plan de Marchand destiné à armer 1 000 hommes dont il dispose juste avant le D-day. Il lui faut réduire ses objectifs en organisant un maquis de 150 hommes seulement à Montbrison-sud. Ils n'ont que dix mitrailleuses à se partager. Clément Boirayon constitue un maquis près de Saint-Anthème (Puy-de-Dôme). Ils se concentrent sur les coupures ferroviaires, les destructions de locomotives et les attaques de colonnes allemandes.
- Juillet. Le 5, un parachutage d'armes et d'explosifs permet à Marchand et à ses hommes d'attaquer la voie ferrée entre Saint-Étienne et Roanne. Il détruit aussi le poste d'aiguillage à Montrond-les-Bains. Quand les explosifs viennent à manquer, il détruit quatre locomotives en organisant leur collision. Après le D-day, des actions de guérilla sont organisées pour la défense de Lérigneux, où 150 Allemands sont tués et blessés avec l'aide de l'Armée secrète et des Francs-tireurs et partisans. Le 25, le lieutenant André Louis Henri Martin (André Porthos ou JUST), un opérateur radio recruté localement, est accepté par Marchand comme opérateur radio du réseau. A ce poste, il va envoyer 41 messages et en recevoir 23, travaillant jusqu'au 20 août de Pontcharra, date à laquelle ils partent au maquis de Montbrison.
- Septembre. Le 2, un convoi de 2 000 Allemands est attaqué dans une embuscade tendue sur la RN 86 près de Condrieu par 80 maquisards. Un grand nombre d'Allemands sont tués, mais seulement 7 maquisards (et 3 blessés), grâce à l'arrivée d'avions alliés qui bombardent la colonne allemande. Dans la nuit du 4 au 5, les armes parachutées destinées à Marchand sont prises par les maquisards FTP, qui en conservent une partie, bien que Marchand ait toujours aidé à l'armement des FTP et de l'AS en prélevant sur son maigre stock. Un détachement de 130 hommes, complètement équipés et armés, est laissé à la caserne Vaux à Montbrison sous les ordres du lieutenant Louis Gode, une recrue locale. Le 16, Marchand retourne en Angleterre depuis Chambéon près de Feurs. Il est transféré à l'armée française avec effet au 1er octobre 1944.

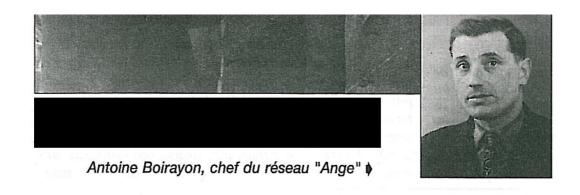
Reconnaissance

Joseph Marchand a reçu les distinctions suivantes :

- Royaume-Uni : DSO ;
- France : Croix de guerre 1939-1945, Médaille de la Résistance.

ANTOINE BOIRAYON 1913 1981





EMIGRATION EN 1948 EN AUSTRALIE OU IL DECEDE

Le monument en hommage aux morts du groupe



" Ange " et le réseau Buckmaster

Parmi les groupes maquisards, il faut mettre à part le groupe " Ange " qui avait élu domicile dans les monts entre Forez et Livradois au col de BARACUCHET c'est à dire à la limite du Puy de Dome Car celui ci n'appartenait ni à l'AS ni aux FTP. Il fut créer par le SOE (Spécial Opérations Executive) anglais, branche très discrète de l'Intelligence Service. A son origine il y a le réseau Buckmaster. Dès septembre 41, des agents anglais dont Buckmaster et Alan Jickell avaient été parachutés pour organiser la réception des parachutages et la mise en place de réseaux de renseignement et de sabotage. Attardons nous un instant sur l'épopée du major SOE Robert Scheppard. Il est parachuté le 2 juin 42 à Ance, non loin de Lyon et tombe sur le toit de la gendarmerie ! Il est incarcéré à la prison St-Paul de Lyon et réussit son évasion organisée par le chef du réseau Alan Jickell. Scheppard va se mettre au vert chez M.Laroche, un forain de Saint-Just-Saint-Rambert et tente de passer en Espagne. Trahi par son passeur, il est à nouveau arrêté et déporté à Dachau où il attendra la libération du camp le 29 avril 1945.

La première équipe Buckmaster fut " Spruce " qui se scinda en deux groupes, " Acolyte " sur Roanne et Lyon et " Newsagents " commandé par le capitaine Marchand. Ce groupe pensait d'abord créer un maquis dans le Rhône mais suite au sabotage d'une usine et à la répression qui suivit, Ange se replia sur le col de Baracuchet. <u>Il est commandé par Antoine Boirayon, secondé par Ado Raymond</u>. Un autre groupe, " Jocker " sur Chazelles s'intégra dans le GMO Liberté.

L'Intelligence Corps était représenté en France occupé par le S.O.E. (Spécial Opération Exécutive) plus connu sous le nom de réseau Buckmaster, du nom de son commandant en chef, le colonel Buckmaster. Le Groupe Ange appartenait donc aux Services secrets britanniques et ne relevait d'aucune autorité française.

PIVADAN:

Le 1^{er} emplacement du maquis était au bois de Fougerousse , sur la route des Limites , en allant à Saint Anthème . Insatisfaits , les frères BOIRAYON et Ado RAYMOND ont cherché un meilleur emplacement pour des raisons de sécurité . Ils trouvent PIVADAN le 16 juin 1944 .

L'accueil des volontaires se faisait le soir au col de l'homme mort au « café du Roy » chez Marius CHAUX . Le code de passage était : « Les jasseries Garnier »

C'est pour ces raisons que le monument du groupe Ange est aux limites



Les « Ange » défendent Saint-Michel-sur-Rhône

Face à des Allemands très équipés, les maquisards du réseau de la Loire « Buckmaster-Ange » ne durent leur salut qu'à une intervention aérienne des alliés. Sur place, neuf d'entre eux -Stéphanois pour la plupart et un Andrézien- seront massacrés

« On devait arrêter les Alle- Saint-Michel-sur-Rhône. On 1971 à 1989, avait vingt ans mands qui montaient sur la vallée du Rhône. Alors le 31 août 44, nous étions une soixantaine de notre maquis à

fusil...».

Simon Salardon, qui fut

était vraiment partis la fleur au lorsqu'il prend le maquis, complètement réfractaire aux chantiers de jeunesse. Avec des maire de Sury-le-Comtal de Suryquois comme les frères

Bory, les Rambertois Fréry ou Roland, et bien d'autres encore qui sont vivants aujourd'hui. Pour eux, ce sera le réseau Buckmaster-Ange, dirigé en France par le colonel anglais Buckmaster, et commandé sur place dans la Loire par « Ange » qui est en fait Joseph

Création à Rive-de-Gier

Faisant partie de « l'Intelligence service», ce réseau a été créé dans la Loire fin 42. son PC étant alors à Saint-Joseph, près de Rive-de-Gier. De la diffusion des journaux clandestins, la vingtaine d'hommes que compte alors le groupe « Ange » est rapidement passé à la réception des parachutages et au sabotage, notamment des voles ferrées.

En juillet 44, alors que le réseau s'est installé successivement à Montverdun puis au dessus de Lérigneux, dans les montagnes du Forez, il compte 150 hommes, beaucoup de jeunes de vingt ans comme Simon Salardon. Des gamins qui manient le plastic et vont essuyer les coups de feu de

« Avec mon groupe, nous avons participé à des sabotages comme par exemple le plastiquage de la voie ferrée de Saint-Romain-le-Puy, ou le poste d'aiguillage de Saint-Just » répond Simon Salardon. Le 7 août, le maquis participe, avec l'Armée secrète et les Francs-Tireurs, au combat de Lérigneux, dont le cinquantenaire a été dignement commémoré au début du mois (1). Un baptême du feu pour les jeunes comme Simon: « Au début, on ressent une grande peur, car les balles, ce n'est pas du cinéma... Vous y êtes ! »

Le 25, les gars descendent sur Montbrison et prennent possession de la caserne locale, désertée. Et puis ce sera l'affrontement de Saint-Michel-sur-Rhône, dans un tout autre registre que celui de Lérigneux... Tirs au mortier, automitrailleuse, les centaines d'allemands cantonnés à proximité de ce petit village de la Loire sont des soldats profession-

Une chance

« Des SS » souffle Simon Salardon. « On était sur un

nous qui avons pris...» Et sans « la chance inouïe » d'un tir d'avions alliés, « je crois bien que nous y serions tous passés ! Avec le recul, les Allemands ayant pris des otages au village, on peut se demander si Saint-Michel ne serait pas devenu un autre Oradour-sur-Glane » .

monticule et quand on les a

vus, qui vaquaient à leurs occu-

pations vers une ferme, on

s'est dit: « Qu'est ce qu'ils

Dans le repli, il n'y a plus de fierté, plus de courage : « Nous

sommes partis à la débandade. C'était sauve qui peut l Moi le premier... » Le lendemain, les survivants sont revenus chervont prendre l C'est plutôt cher les corps des neuf camarades morts au combat : beaucoup de Stéphanois comme André Bouteyre, Antonin Manin, ou Eugène Manoa et un Andrézien, Roger Lorisson, dont une rue de Bouthéon porte le nom. Le corps de ce dernier, c'est Simon qui a du le reconnaître: «Les Allemands s'étaient acharnés sur les corps. C'était affreux l » Deux d'entre eux ne furent d'ailleurs pas retrouvés.

Les sept corps furent rapatriés sur Montbrison pour y être enterrés, lors de funérailles réunissant les membres du réseau. Puis les familles sont revenues chercher leurs morts.

Depuis, à Saint-Michel-sur-Rhône, les anciens du groupe « Ange » qui vivent encore se retrouvent chaque année devant la stèle qu'ils ont fait ériger dans le champ des combats. Ce matin. la commémoration du cinquantenaire avec la population de Saint-Michel n'en sera que plus émouvante.

Véronique DECOT



Les maquisards du groupe Ange lors d'un défilé à Montbrison, peu après avoir investi la caserne locale, en août 44



Le cortège accompagnant les corps des tués à la bataille de Saint-Michel-sur-Rhône. ici lors des funérailles qui se sont déroulées à Montbrison

31 août 1944: le combat de Saint-Michel-sur-Rhône



ÉCRIT PAR P. BERLIER

La seconde guerre mondiale n'a pas épargné le Pilat. Si aucun fait majeur ne s'y est déroulé, il y eut pourtant un épisode qui aurait pu revêtir un caractère dramatique, sans le courage et le sacrifice d'une poignée d'hommes. Le fait est peu connu, mais le petit village de Saint-Michel-sur-Rhône faillit connaître le même sort qu'Oradour-sur-Glane. Voici le récit détaillé des évènements, dont le souvenir fut recueilli il y a une trentaine d'années auprès des témoins et acteurs involontaires de cet épisode dramatique, par M. Claude Bonnard, lui-même observateur des évènements. Il en laissa une trace écrite par sa brochure Saint-Michel, recherche historique, publiée en 1979 et rééditée par l'association Visages de Notre Pilat.



Vérin, l'église

Jeudi 31 août 1944. L'armée allemande est en déroute, après les deux débarquements alliés, le 6 juin sur les côtes normandes et le 15 août sur les côtes méditerranéennes. Les troupes américaines progressent rapidement, elles remontent la vallée du Rhône, soutenues par leur aviation qui possède la maîtrise des airs. Les Allemands se replient sur Lyon, en particulier par la N. 86. Dans la nuit, très tôt le matin du 31, une colonne de près de 80 véhicules, dont plusieurs camions-citernes, commandée par un groupe de S.S., traverse Chavanay et le hameau de Verlieux, en direction de Condrieu, puis stoppe un peu avant Vérin, au lieu-dit la Croix Rouge. Les officiers S.S. réveillent les habitants et exigent que l'un d'eux leur montre la route de Saint-Michel-sur-Rhône. Sous la menace, Monsieur Jourdan monte dans la voiture de tête et leur sert de guide. C'est ainsi qu'à Pontcin la longue cohorte de véhicules allemands oblique à gauche et entreprend l'ascension des lacets de la D 34, pour déboucher avec grand fracas au beau milieu du village endormi de Saint-Michel.

Pourquoi guitter la grande route et grimper ainsi sur la crête ? On peut supposer que la colonne craint les attaques

aériennes, ceux qui la commandent pensent peut-être ne pas pouvoir atteindre Lyon avant l'aube. C'est clair qu'en plein jour 80 véhicules dont plusieurs camions, progressant lentement en file indienne dans le couloir rhodanien, formeraient une cible de choix pour l'aviation alliée. Les éparpiller sur le piémont, en attendant la nuit suivante, peut être une solution pour les soustraire momentanément aux coups de l'adversaire. Et puis les hommes sont sûrement fatigués, une journée complète de repos, à l'écart de l'axe principal trop menacé, ne serait pas superflue. Mais une autre raison guide la compagnie allemande vers Saint-Michel. « Votre village était marqué à l'encre rouge », dira un soldat à un Saint-Michelois qui lui pose la question. Pour les Allemands, Saint-Michel est un haut lieu de résistance, qu'il convient de détruire avant de poursuivre le repli. Déjà en 1943, ils avaient arrêté et torturé M. Bourges, membre de la Résistance, qui entreposait des armes parachutées, dans une maison inhabitée à l'écart du village, laquelle avait été incendiée. Cela leur a suffi pour cataloguer Saint-Michel. L'interprète qui accompagne les S.S. annonce clairement leur désir de faire de Saint-Michel un second Oradour-sur-Glane, village martyrisé le 10 juin 1944 : « Nous mettrons femmes et enfants dans l'église et nous les brûlerons. » Ils en ont les moyens, avec plusieurs camions remplis d'essence.



Saint-Michel-sur-Rhône, la mairie/école et l'église, au centre du village

Les habitants de Saint-Michel ont été réveillés par le bruit. Les soldats allemands frappent aux portes, se font ouvrir les maisons. Pour l'heure ils sont fatigués, et certains cherchent d'abord des lits pour dormir. Puis au matin ils vont ressentir la faim. Un peu partout, ils vont se faire servir à manger, quelques Saint-Michelois se voient même offrir une indemnisation correcte. Mais d'autres soldats se servent, réquisitionnent des volailles à qui ils coupent la tête aussitôt, commandant aux enfants de les plumer, et aux femmes de les préparer pour leur repas de midi. Dans une ferme, les Allemands vont même jusqu'à assommer puis saigner un cochon déjà bien engraissé. Ils vont aussi mettre en perce quelques tonneaux de bon vin, en particulier du Viognier, ce vin blanc réputé des coteaux de Condrieu, et puis réclamer de l'alcool : « du schnaps ! », crient-ils. On ne produit pas à Saint-Michel de cette eau-de-vie typiquement germanique, mais la gnôle locale fera l'affaire. Ces scènes vont se poursuivre jusqu'à midi, offrant un répit aux villageois. Les soldats S.S. ne semblent guère pressés de mettre leurs menaces à exécution.



Le Mont Monnet, siège d'un célèbre maquis

Saint-Michel-sur-Rhône, un repaire de Résistants ? Non, l'ennemi est mal renseigné... Il y a bien des maquis dans le Pilat, mais ils sont sur les hauteurs, vers le Mont Monnet, à Remillieux, Pavezin, ou dans la vallée du Gier. Mais à Saint-Michel on est patriote, la commune a d'ailleurs payé un lourd tribut lors de la première guerre mondiale : 23 morts pour 360 habitants, c'est le chiffre le plus élevé du canton. Alors on cache des détenus politiques évadés, un réfractaire au S.T.O., et même deux juives allemandes qui sont hébergées par le curé de la paroisse, l'abbé Paul Clément. Tous ces clandestins pourront s'enfuir en toute discrétion, entre autres grâce au courage d'une religieuse allemande anti-nazi. Les deux femmes juives, en particulier, se voient confier une mission par le père Clément : rejoindre les F.F.I. de Pavezin et les prévenir de l'occupation de Saint-Michel. Le message est clair : surtout ne pas se montrer, encore moins tenter une action contre la puissante compagnie allemande, l'issue ne pourrait être que fatale pour eux-mêmes comme pour les Saint-Michelois, qui pour l'instant parviennent à calmer la vindicte des Allemands en les nourrissant et en les abreuvant.



Le village de Pavezin (photo Michel Bourguignon)

Pour les maquisards, l'analyse de la situation est pourtant différente. Ils estiment les villageois en grand danger, et pensent que seule une action militaire pourra déloger les Allemands.

Le groupe Ange se met en route. C'est un maquis né du Special Operations Service ou S.O.E., qui dépend des forces britanniques. Le rôle des agents du S.O.E. est de réceptionner les armes parachutées par les Anglais, pour les distribuer aux maquis purement français. Ils entretiennent des relations avec l'ensemble des organisations de Résistance, quelles que soient leurs origines politiques, et ils n'hésitent pas à s'engager à leurs côtés. Le groupe Ange, émanation du réseau « News agents », est né sous la direction et l'autorité d'Antoine Boirayon. Il forme l'un des maquis les plus actifs du département, malgré ses effectifs bien inférieurs à ceux d'autres organisations, et ses actions restent dignes d'admiration.



Antoine Boirayon, chef du groupe Ange

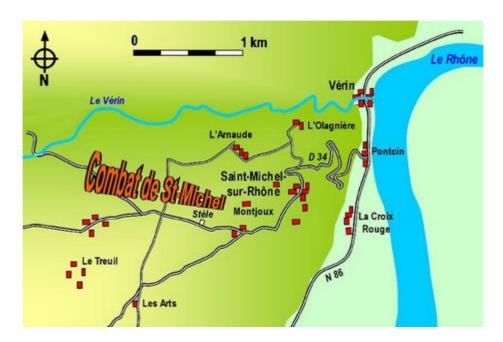
Un peu avant midi, Ange a déployé ses hommes sur le plateau proche du hameau de Montjoux, là où jadis les Romains honoraient Jupiter. C'est une éminence peu élevée (un « moulard », en patois local) qui domine le village. Dans sa maison du Treuil où il s'est réfugié, Claude Bonnard et ses voisins les aperçoivent, au moment de se mettre à table. Puis rapidement des rafales d'armes automatiques éclatent : le maquis n'a pas hésité à engager l'armée allemande, qui depuis le matin a disposé mitrailleuses et mortiers en divers lieux stratégiques de Saint-Michel, verrouillant complètement le village. Les Allemands ripostent, au jugé, tirant en direction du sud-ouest, vers le plateau. Le fracas des armes résonne sur tout le piémont, en cette journée ensoleillée. Des projectiles atteignent les maisons du Treuil, à deux bons kilomètres du village, dans l'axe des tirs, sans blesser personne. Mais M. Alfred Remilleux, qui monte du hameau des Arts pour voir ce qui se passe, est pris pour cible par les tireurs allemands, qui le prennent sans doute pour un maquisard isolé. C'est en rampant qu'il parvient jusqu'au hameau du Treuil où il trouve refuge.



Les chefs du groupe Ange, sous le drapeau anglais

Sur le « moulard » comme au hameau de Montjoux la bataille fait rage. Les maquisards ont pour eux une parfaite connaissance du terrain, ce qui n'est pas le cas des Allemands. Mais ceux-ci possèdent une puissance de feu écrasante : abattre une montagne pour tuer une souris, telle semble être leur devise. Ils envoient un détachement, pour en finir. Tous les soldats ne reviendront pas... Mais les armes se taisent, le groupe Ange se retire en laissant sur le terrain sept hommes, plus deux autres qui sont faits prisonniers et que l'on ne reverra jamais. Les corps des maquisards sont retrouvés en début d'après-midi : les blessés ont été achevés sauvagement, l'un d'eux de cinq balles dans le cœur, comme le constate l'abbé Clément qui se rend sur les lieux. Au village, les soldats allemands blessés sont soignés à la mairie, les morts sont sans doute chargés sur des camions,on ne retrouvera ni corps ni sépulture.

À Saint-Michel, la situation est particulièrement tendue. Au hameau de l'Arnaude, le jeune Louis Verrier, chez qui une colonie de vacances de Givors s'est réfugiée, est brusquement considéré comme membre du maquis. Les S.S. veulent le fusiller, son père s'interpose et les supplie de l'exécuter à la place de son fils. Des avions piquent sur l'Arnaude à ce moment-là, les Allemands ne songent plus qu'à se mettre à l'abri. Au hameau voisin de l'Olagnière, MM Bonnard et Bonnet se voient pareillement suspectés et menacés. Dans le village même, les Allemands sont furieux à cause de l'attaque du maquis, et particulièrement nerveux en raison des avions américains qui survolent la vallée. Ils ont pris des otages, rassemblant neuf hommes dans le pré sous la place, près de la cure. Un peloton d'exécution les tient en joue, n'attendant que l'ordre de l'officier S.S. pour tirer.



Carte du combat de Saint-Michel

Revenant du théâtre des combats, l'abbé Clément découvre la situation. Avec courage et dévouement, il propose à l'officier allemand de prendre la place des otages innocents. Il lui tient tête en assurant : « je veux être le seul otage, et être fusillé à leur place ». Il argumente encore sa détermination en affirmant avec assurance, les yeux dans les yeux avec l'officier S.S. : « vous enlevez votre uniforme, vous n'êtes qu'un homme, moi j'enlève ma soutane, je reste un prêtre. » Un soldat allemand sert d'interprète, il parle parfaitement le français, ayant fait ses études en France, dans un séminaire. Il aura avec le père Clément une discussion théologique animée. Impressionné par l'opiniâtreté de l'abbé, l'officier suspend l'exécution et retire le peloton. Mais il reste menaçant : « si un seul coup de feu est tiré, nous fusillons tout le monde et nous brûlons le village. »

Alors l'abbé Clément va faire le tour des hameaux et des habitations dispersées sur le plateau. Il sait que quelques chasseurs, bons tireurs, ont caché des armes et rêvent d'en découdre. À l'Olagnière, dans la ferme de M. Dumoulin, des fusils sont planqués sous la table autour de laquelle les soldats allemands se sont assis pour déjeuner, sans penser à la retourner, heureusement. Le prêtre parvient à calmer tout le monde, faisant plusieurs fois le tour du village et des hameaux. De leur côté, les Allemands poussent une reconnaissance jusqu'à Pélussin. Ils prennent un otage, un lyonnais estivant à Saint-Michel, M. Pouly, et l'attachent sur le capot d'une voiture : « si nous rencontrons des obstacles, route barrée, maquis, nous vous fusillons depuis l'intérieur! » L'expédition ne rencontre aucune résistance et la voiture revient à Saint-Michel avec son otage indemne, mais qui a connu ce jour-là la peur de sa vie. La soirée se passe sans nouveaux incidents, même si les soldats allemands continuent de temps à autre de tirer des chapelets de balles trouent l'obscurité naissante de nuit. intimider un traçantes, qui la pour adversaire

Vers onze heures du soir une grosse explosion se fait entendre. Chacun craint le pire, mais on se rend compte rapidement que le bruit est plus lointain. C'est le pont de Vienne qui vient de sauter, touché par sept torpilles que des avions américains ont larguées. Les Allemands ont sans doute autant eu peur que les Saint-Michelois. Ils décident alors de quitter les lieux, libérant les otages. Les camions s'ébranlent les uns après les autres, ils quittent le village et descendent en hâte les lacets. Deux voitures ratent un virage et chutent dans le ravin, leurs occupants seront les dernières victimes de cette longue et éprouvante journée.



Dernier hommage à MONTBRISON des hommes du groupe Ange à leurs morts tombés à Saint-Michel

Saint-Michel-sur-Rhône n'a pas oublié ces durs moments. Tout près du point culminant du plateau, au bord de la route, un petit monument toujours fleuri et entretenu rappelle <u>les noms des neufs hommes du groupe Ange tombés</u> pour la Liberté : André Bouleyre, Joseph Cabrenzo, Roger Lausson, Antoine Manin, Eugène Manoa, André Rougé, Alfred Tourbier (tués) – Claude Weill, Jean Bresson (disparus).

Documents d'époque et informations sur le groupe Ange sont extraits du livre de René Gentgen : Résistance Loire, Esperluette éditions 1993.

NOTE D'ALAIN DERU FILS DE CLAUDE DERU UN DES MEMBRES DU GROUPE ANGE :

Les Maquisards ont retrouvé leurs camarades morts avec leurs parties intimes enfoncées dans la bouche. Selon mon père il n'aurait pas fallu qu'à ce moment là des Allemands soient leurs prisonniers car il y aurait sûrement eu des dérapages

Nom: TOURBIER-MOREAU Prénoms: Alfred

Conflit: 1939-1945

Grade, unité : Résistance - - Résistant ou résistante [Unités spéciales]

Complément : Groupe Ange réseau Buckmaster

Matricule, recrutement:

Date de naissance : 04/12/1916 Département ou pays : 42 - Loire Commune de naissance : Villars

Genre de mort :

Date du décès : 31/08/1944 Département ou pays : 42 - Loire

Commune du décès : Saint-Michel-sur-Rhône

Lieu, complément :
Date de transcription :
Département ou pays :
Commune de transcription :
Département ou pays inhumation:

Commune inhumation:

Lieu inhumation:

Carré, rang, n° de tombe:

Autres informations: Fils de Alfred AdrienTourbier et de Octavie Moreau - Reconnu par sa mère comme son fils naturel en 1947 - Engagé dans le groupe Ange du réseau Buckmaster - Tombé avec 8 autres de ses camarades le 31/08/1944 à Saint-Michel-sur-Rhône - Sa dépouille mortelle repose dans la crypte sous le monument aux morts de Villars

- Estivareilles

Tout commence à la mi-Août 44 quand une colonne Allemande composée d'officiers SS, de soldats de la wermacht, de miliciens et de mercenaires russes (Tartars de la Volga), au total près de 800 hommes commandés par le colonel Meitger quitte Le Puy en Velay pour gagner Saint-Etienne puis Lyon. Comme les résistants ont saboté les voies ferrées, les soldats décident d'emprunter les chemins de campagne. Pour les maquisards, nombreux et organisés pas question de les laisser passer. Les premiers combats, meurtriers, ont lieu dans le Velay entre Le Puy, La Chaise-Dieu et Craponne-sur-Arzon. C'est à Bellevue-la-Montagne que les premiers accrochages ont lieu avec les FTP du commandant Vial-Massat. Les FTP se replient en laissant 14 hommes sur le terrain, à Chomelix nouveaux combats: Claude Alliard, 15 ans est mortellement touché.

Les Allemands arrivent aux confins du Forez. Marey qui a reçu un coup de fil de Vial-Massat se rend au café Génévrier à la Chapelle-en-la-Fay qui sert de cuisine aux cadres du GMO 18 juin . Les unités présentes dans les monts du Forez sont: GMO 18 juin, GMO Bir Hakeim à Ferréol et 15 août en cours de formation à Joansiecq. "Ange " n'est pas loin et d'autres GMO cantonnés vers Roche sont disponibles en cas de besoin.

Marey qui est originaire de Merle connaît très bien les lieux et décide d'empêcher l'entrée des troupes ennemies à Saint-Etienne par Usson et Firminy.



Les premiers accrochages ont lieu à Usson, deux déserteurs dont un Italien munis d'un drapeau blanc renseignent Marey sur les effectifs et le moral des Allemands. A La Chaulme, un dur combat fait 4 morts dans les rangs de l'AS, le lieutenant Rist, Marguetti, Thévenon et Gros sont tués. On les retrouvera le lendemain, les poignets liés et affreusement mutilés.

A Estivareilles les Allemands se saisissent d'otages pour faire pression sur les habitants et les maquisards. Un grand nombre d'habitants travaillent dans les champs. Avertis des événements, ils se gardent bien de rentrer chez eux. D'autres se regroupent autours de quelques notables.

M. Etienne en sa qualité d'ancien combattant de 14-18 en héberge une trentaine. Quelques réfractaires cachés dans les greniers ne seront pas dénichés grâce à M. Besson qui par sa connaissance de la langue allemande évite une fouille trop minutieuse des maisons. En réalité, les troupes allemandes et en particulier les Tartars sont à bout de souffle, épuisées par trois

jours de combats entre Velay et Forez et encerclées. Dans les hameaux environnants les Tartars commettent des exactions et des pillages contenus en partie par les officiers allemands.

Marey qui dispose d'un camion équipé d'un haut-parleur, d'une prisonnière allemande (l'infirmière Else Peltz) et de quelques russes dans ses GMO entreprend une action psychologique sur les Allemands. En Allemand et en Russe, le haut-parleur égrène sa litanie, promettant le respect des conventions de Genève aux soldats ennemis qui se rendront et annonce la Libération de Saint-Etienne. Meitger entame des pourparlers et la reddition est fixé au 22.

Marey accompagné d'un interprète rencontre Meitger:

- "- Demandez lui s'il est officier d'active ou de réserve.
- Il est officier d'active, colonel d'infanterie, campagne de Pologne, de France, des Balkans et de Russie. Commandant un bataillon en 1940 en Belgique, un régiment l'année dernière en Russie...
- -Je suis aussi officier d'active, je suis capitaine d'infanterie et commandant de l'Armée Secrète de ce pays-ci, je pense qu'entre officiers et fantassins, nous nous comprendrons aisément, n'est ce pas ?
- -Je le pense aussi, dites moi quelles sont vos conditions ?
- -Mes conditions ? Mais il n'y a pas de conditions... particulière. Une reddition c'est toujours sans conditions. Vous serez évidemment traités en prisonniers de guerre...régulier, vous ne serez pas fusillé, je vous en donne ma parole d'officier. Avez vous compris ?
- -Oui, mais les miliciens qui sont avec nous ?
- -Les miliciens sont Français, nous lavons notre linge sale en famille, cela ne vous regarde pas...ne vous regarde plus...Sommes nous d'accord ?

Le colonel réfléchit longuement.

- Oui, finit-il par dire, hésitant."

L'AS-Forez a perdu 10 hommes au cours des combats. Certains parmi eux, porteurs de messages, n'ont jamais rejoint leur destinataire. Les Allemands ont perdu un homme, le sergent-chef Stefel.

Une cinquantaine furent blessés et soignés à l'hôpital de Saint-Bonnet. Un Tartar fut fusillé pour viol. Un autre, ivre mort a été abattu par un de ses compatriote maquisard. Le 22, Gentgen annonce aux Stéphanois inquiets, du balcon de l'hôtel de ville que la bataille d'Estivareilles est finie. Et avec elle, la guerre dans notre Forez.

REFRACTAIRES ET MAQUISARDS

Etape boënnaise pour le groupement national

Sur le chemin du souvenir.

M. Bergeat devait défini l'a signification de cette cérémonie « la réaistance en 1943, étalt une chaine qui antraveit l'occupant ici était un maillon de cette chaine ». Il reppela la situation d'alors et la position héroique prise par de nombreux jeunes de l'époque. Il faut, dit-il, que les jeunes de maintenant soient bien-informés et que les horreurs de la guerre ne ae reproduisent plus.

LES ACTIONS DE LA RESISTANCE

Après qu'un diplôme d'honneur ait été remis à M. Michel Chavallard, « pour tout son groupe, en témoignage de leur action et de leur attachement à la résistance », M. Claude Deru devait retracéf. l'historique des actions dont le cuvage Chavallard fut le théâtre : dépôt d'armes dès la fin 42, refuge pour quatre juins début 43, participation en juin 43 de Chavallard et Gaumon , à l'organisation - A.S. « comte de Naubourg ».

Début 44, création d'un nouveau groupe avec Francisque Lapras (L.S.), Michel Chavallard (A.S.), René Lapras, Paul Garret, Claude Deru, Maurice Frery, Jean Rome, puis avec Eugène Baron, Martiel David, Legendre Béal, Charat et des membres de l'A.S. de Saint-Germain-Laval et des F.T.P. Ce groupe alla ensuite rejoindre le groupe « Ange » à Baracuches, avec Niret, Desseigne, Barou, Picq et beaucoup d'autres.

En 44, se réfugia dens ce cuvage René Lapras dont la mère avait été ramassée per la Milice. Edouard et Samuel Ben Soussan, juifs de Paris y furent également cachés, ainsi que les volontaires Kesmacher et Magnat, tués à Neaux.

Une minute de silence fut observée, devant de nombreux drapeaux inclinés à la mémoire de Jean Rome, Kesmacher, Magnat, Paul Picq, Claude Duris e Nizet.

LE 24 AVRIL 1983

Après cette cérémonie au cuvage Chavailard, tous les participants devaient se retrouver au monument aux morts de Boën pour un dépôt de gerbes, puis à la mairie de Boën où la municipalité offrait un vin d'honneur.

Là, M. Bergeat devait rappeler le long pélerinage de son association, sur la route du souvenir : c nous souhaitons à la jeunesse de maintenant, la même résolution, la même force de caractère. le même courage au service de son pays et de la paix dans un monde qui devrait s'aimer et s'entr'aider. Puis, il remercia la municipalité, les participants, les associations etleurs porte-drapeaux, sans oublier le clairon Lebigre qui exécuta les sonneries tout au long de ces cérémonies.

Succèssivement, M. Moullier, maire et M. Roche, conseiller général, devaient tirer la leçon de cette manifestation et en féliciter les organisateurs.

La médaille du réfractaire fut remise à MM. Louis Barou et Claudius Petiton et le diplôme d'honneur à MM. Francisque Lapras et Jean-Louis Royer.





LE PRESIDENT BERGEAT

MEDAILLE DU REPRACTAIRE

5

Le G.N.R.M. est présent à toutes les réunions . Dans l'année il y a : un ou deux Conseils d'Administration ; au minimum six Commissions d'Action Sociale ; deux Commissions-Réfractaires . Ces 2 commissions ont siégé les 21 Juin et 17 Novembre . Vingt-trois dossiers ont été étudiés . Quatorze ont été acceptés , Sept ont été rejetés , Deux sont à revoir . Grâce à l'assouplissement concernant la résidence plusieurs dossiers pourraient etre repris : il est regrettable que les intéressés ne s'en soucient pas !

Tout possesseur de la Carte de Réfractaire a droit au port de la médaille. Le trésorier Darcis est habilité pour vous la procurer (coût : 100 Fcs.)

Le G.N.R.M. est représenté à l'U.F.A.C. et au Comité Commémoratif de Libération par nos dévoués amis BENGMAT et REMONTS.

COTISATION 1984

Les finances étaht saines 🖫 cotisations au même tarif , soit à 30 Fcs.

• CALENDRIER® 1984

Dimanche 15 Janvier : BELOTE et ROIS chez POTHIER (LE COTEAU) à 14 H. 30 . Cette circulaire tient lieu de convocation . Apportez quelques lots s.v.p. . MERCI !

Samedi 24 Mars : Assemblée générale au siège à 15 Hres.

Dimanche 6 Mai : Repas annuel (lieu à fixer) .

Jeudi 31 Mai (Ascension): Concours de pêche.

Les 9 , 10 , et 11 Juin : Congrès National .

Dimanche 2 Septembre : Sortie champêtre .

LA PERMANENCE DE DECEMBRE EST ANNULEE ...

LE.24 AVRIL.83 en mairie (Boën)



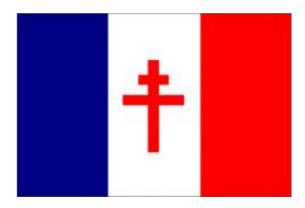
Mª PETITON: REGOIT.

MEDAILLE DU REFRACTAIRE



ME F. LAPRAS RECOIT UN DIPLÔME D'HONNEUR

HISTOIRE DE LA CROIX DE LORRAINE



Pour marquer les esprits et pour montrer à la population de BOEN que l'occupation allait bientôt se terminer les gars de BOEN du groupe ANGE ont monté cette opération dans la nuit du 13 au 14 Juillet 1944

Michel CHAVALARD qui avait une formation d'horticulteur a réalisé une croix de lorraine en fleurs et 7 membres du groupe l'ont fixée sur le monument aux morts sur la place centrale en fin de soirée



Ils l'ont veillée armes à la main (Les dites armes dissimulées bien sûr sous les manteaux) toute la nuit pour être certains que la population de BOEN la découvre bien au petit matin



BOEN : Devant le MONUMENT AUX MORTS en 1994 (Voir article de journal)



PHOTO ORIGINALE LE 14 JUILLET 1944



DE GAUCHE A DROITE

Maurice FRERY Michel CHAVALARD Victor BRANSIECQ Francisque dit Kiki LAPRAS René LAPRAS Claudius dit La duis DERU

Boën croise de Course realine par Michel Chambard

14 JUILLET Révolution et Résistance

La commémoration du 14 juillet, anniversaire de la fête de la Fédération de 1790 survenant elle-même un an après la prise de la Bastille, a été célébrée à Boën par une assistance un peu plus nombreuse que d'habitude. Et sans doute la présence des anciens résistants du groupe Ange, n'était-elle pas étrangère à ce renouvéau d'intérêt.

En effet, il y e cinquante ans, le 14 juillet 1944, les Boehnais découvraient à leur réveil une magnifique Croix de Lorraine fleurie accrochée au monument aux morts.

Cinquante ans après les anciens du groupe Ange ont voulu rappeler ce geste et le renouve-ler, dans des conditions sans doute moins dangeureuses, mais profondément émouvantes. Et c'est donc devant un monument porteur à nouveau d'une croix de Lorraine fleurie que s'est déroulée la cérémonis traditionnelle du 14 iuilles.

traditionnelle du 14 juillet.

Derrière la clique et les sapeurs-pompiers sous les ordres des lieutenants Alarcon, chef de corps et Baray, derrière également les drapeaux du groupe Ange, des Anciens combattents, des Anciens prisonniers, de la FNACA, des pomplers, des Gars du maquis, etc... venaient les personnalités, M. Giraud, maire; M. Lucien Moullier, conseiller général, exrégional; les adjoints; M. Jarniac, président des anciens combattents; M. Dupont et Delorme, des anciens PG; M. Fouillouse, de la FNACA; M. Jo Robert des FTPF; M. Debergnac, directeur du centre de cure; l'adjudant Tomassin, commandant la brigade de gendarmerie, etc...

Bien sûr, les Anciens du groupe Ange étaient là eux-

Et c'est en leur nom, après le dépôt des gerbes de la municipalité et des anciens combat-



Claude Deru sous la croix de Lorraine du monument

tants et victimes de guerre que M. Claude Derv prit la parole.

Il rappela la pose de la croix de Lorraine, il y a cinquante ans, sous la protection et un groupe de sept hommes, qui dissimulaient leur arme sous laur pélerine et qui la veillèrent jusqu'au matin.

« Cette action, voulait dire à la population de Boën, que le bruit des bottes nazies allait bientôt cesser » .

Et dans son renouvellement, cinquante ans après, il veut voir le rappel de ceux qui sont tombés dans les ultimes combats et dont il convient de garder le souvenir.

Mals ce geste se veut aussi un message d'espoir : à l'époque, grâce aux Alliés et à la Résistance, le pays a pu revivre. Aujourd'hui, il est un message aux jeunes dans une situation difficile, face au chomage « Gardez espoir. Ayez confiance! ».

Cette cérémonie du 14 juillet s'est terminée par un vin d'honneur.

AUTO BILAN DEKRA

Contrôle auto obligatoire SAMDA Groupama, UAP, GMF Pacifica, Groupe Azur

Remise : 20%

BOEN - 77.24.57.99

RN.89 - La Fabrique

Laurent GRALLIEN

ágréé SO42D016



Dépôt de gerbes



REFRACT SER

On nous appelle les forte-têtes,

On n'a pas bonne réputation

Mais I'on s'en fout comme d'une musette,

Nous sommes les enfants de la Nation.

Ce qu'ignorent les collaborateurs,

C'est que nous lutterons jusqu'à la dernière heure,

Ils ont une âme de mousquetaires,

Les Réfractaires.

=

Nous travaillons pour une cause:

Refaire la France de demain,

Tant pis si notre sang arrose

Les pavés sur notre chemin.

Pour délivrer notre Patrie

Qui subit le joug du Furher, Nous avons sacrifié notre vie,

Les Réfractaires.

- III -

Nous sommes ennemis de la Milice

De Darnan et ses assassins,

Nous rétablirons la justice

Pour venger tous nos chers copains.

Et dans notre France meurtrie

Par les crimes de Laval et de Pétain,

Nous sommes unis comme des frères Les Réfractaires.

. 11

La Quatrième République

Sera pour nous notre fierté,

Il n'y aura plus d'injustice,

Les vrais Français l'auront lorgée.

Et dans le monde d'après-guerre, Quand la tuerie aura cessé,

On ne pourra que glorifier

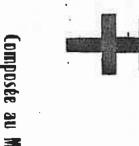
Les Réfractaires.



"GROUPE ANGE"

RÉFRACIAIRES





Composée au Maquis par "L'ARAIGNÉE" Le parachutage de st Marcellin du 25 - mai - 44 à été largué au même endroit que celui de Périgneux Chatelus le 21 mars 44.

Le PC de la sous section du groupe ANGE chargée de la récupération des containers se trouve sur la commune de Périgneux Hameau de la Sauzée, la D.Z (Drop Zone) se situe en face , 4 à 500 mètres ,sur la commune de st Marcellin en forez (hameau de Chatelus).

une photo de la porte de la grange du PC, ou des inscriptions subsistent la date du 25 mai marquée au crayon à été repassé au stylo par le fils du responsable du réseau, à savoir, Mr PHILLIDET alias " la pape".



LES RELATIONS AVEC LE COLONEL MAREY

MON PERE CLAUDE DERU N'APPRECIAIT PAS DU TOUT LE COLONEL MAREY CAR CELUI A FAIT EXECUTER DEUX JEUNES PRISONNIERS ALLEMANDS AU CAMP DE PIVADAN. MON PERE N'A PAS SUPPORTE CE « CRIME DE GUERRE »

VICTOR BRANSIEK M'A DIT EGALEMENT : « MOI NON PLUS JE NE L'AIMAIS PAS POUR LES MEMES RAISONS QUE TON PERE QUI ETAIT EPRIS DE JUSTICE »

DE PLUS IL EST BON DE SAVOIR QUE LE GROUPE ANGE A PARTICIPE AU NETTOYAGE DE SAINT ETIENNE AU MOMENT DE SA LIBERATION EN AOUT 1944 AVANT QUE LE COLONEL MAREY Y ENTRE EN COMPAGNIE DE SA FILLE ET SALUE SA FEMME



Association "Les Gars du Maquis et de la Résistance"

SECTION DE BOEN ET ENVIRONS

Liste des Camarades tombés pour la Libération du Pays

EN ALSACE

BRAYET Richard, né à St-Etienne, tombé en Alsace le 24 Janvier 1945, à 20 ans CHAZAL Albert, né à Sail-sous-Couzan, tombé en Alsace le 25 Janvier 1945, à 27 ans PACAUD Roger, né à St-Sixte, tombé en Alsace le 25 Janvier 1945, à 20 ans MASSON René, né à Sauvain, tombé en Alsace le 25 Janvier 1945, à 21 ans VERDIER Constant, né à Boën, tombé en Alsace le 4 Février 1945, à 21 ans DAMON Joseph, né à Marcilly-le-Pavé, tombé dans les Alpes le 22 Mars 1945, à 19 ans

AU MAQUIS

BLEIN Pierre, de Boën, tombé à Naux, près Roanne, le 18 Août 1944, à 21 ans MAGNA Joseph, de Toulon à 21 ans KASZMACHER Jacques, de Paris, à 18 ans COMBE Louis, de Boën, tombé en Corrèze le 6 Juin 1944, à 22 ans MARANO Louis, de Sail-sous-Couzan, tombé à Lyon le 3 Septembre 1944, à 41 ans MOUILLAUD Alphonse, de Fayet le Château, tombé à Boën le 27 Juillet 1944, à 27 ans GOUTARO Jean, d'Arthun, tombé en Dordogne le 18 Mai 1944, à 21 ans THEVENON Jean, de Marcilly, tombé à Estivareilles le 21 Août 1944, à 32 ans ROBERT Joannès, de St-Sixte, mort de tortures, à Buckenwald, à 24 ans

Ce mémorial de nos disparus est offert à votre générosité pour couvrir les frais occasionnés par l'inauguration des plaques apposées pour commémorer leur sacrifice.

D'avance Merci.

Et comment ne pas évoquer ces deux sœurs : « Titine » Fauvelais et « Nana » Girbal. Elles exploitaient, ensemble, un petit

Leurs maris, Henri et Jean, appartenaient à la Résistance

débit de boissons, rue César Bertholon : le Bar César.

(Groupe Ange, réseau Buckmaster).

103

Un de leurs neveux était Camille Pradet, responsable F.T.P. à Saint-Étienne. Et Nana avait un fils, étudiant, qui assurait les liaisons avec Camille.

Ce café était le lieu de rencontre des responsables du Groupe Ange et de certains F.T.P., et c'est ici qu'Antoine Boirayon, en compagnie de Camille Pradet, a entendu le 5 juin 1944 le message, qu'il était un des rares à connaître, annonçant le débarquement imminent.

C'est d'ailleurs à ce moment qu'il a pris la décision de regrouper ses équipiers et de créer un maquis près de Montbrison, suivi par les deux maris, Jean et Henri.

Fin juillet 1944, la Gestapo, conduite par Freddy et Labouré, faisait irruption dans le bar.

Ne trouvant pas les maris, et pour cause... ils avaient rejoint le maquis du Groupe *Ange*, Titine est arrêtée et emmenée à la prison Desnoëttes.

Elle n'est heureusement détenue que quelques jours...

Sans doute voulaient-ils s'en servir comme appât, en mettant le bar César sous étroite surveillance.

Inutile de dire qu'à partir de ce jour, le bar était déserté.

Titine (la première) et Nana (ensuite) sont mortes à quelques mois d'intervalle, peu de temps après la Libération.

Elles n'ont eu ni le temps de savourer la liberté retrouvée, ni de voir leurs services reconnus...

Paris brûle-t-il?, célèbre film de René Clément souvent diffusé à la télévision, d'après le livre de Lapierre et Collins, avec sa floppé de stars, relate la Libération de Paris. Si les anciens du Commando Kieffer restent dubitatifs sur la manière dont fut portée à l'écran la prise du Casino d'Ouistreham dans Le jour le plus long (on recherche aussi toujours les bonnes sœurs et le maire qui sabrait le champagne sur la plage normande), de l'avis des historiens et de celles et ceux qui ont vécu ces évènements, le film de Clément, en revanche, traduit assez fidèlement le fil des évènements de ces mémorables journées parisiennes.



Insigne de la 2ème D.B.

Une des séquences les plus intenses du film, et il y en beaucoup, c'est l'arrivée dans la capitale de la fameuse colonne Dronne. Nous sommes le 24 août 1944. Depuis le vendredi 18, l'insurrection a été déclenchée par les chefs de la Résistance. La Préfecture et l''Hôtel de Ville sont occupés par les FFI, les barricades encombrent les rues et les combats contre les Allemands font de nombreux morts. Les armes manquent. Le 22, après avoir entendu le commandant Gallois, un des responsables de la Résistance, le général Bradley donne enfin l'ordre à Leclerc, qui ronge son frein, de foncer sur Paris avec l'aide de la 4ème division américaine. Le jeudi 24, la mythique 2ème Division Blindée arrive à la Croix-de-Berny. Dans le courant de la journée, un avion lance des tracts sur la Préfecture. Signés par le colonel Crépin ils indiquent : « Le général Leclerc me charge de vous dire : tenez bon, nous arrivons. »

Leclerc décide alors d'envoyer un élément de reconnaissance au contact des Parisiens. Son choix se porte sur le capitaine Dronne qui dans sa jeep baptisée « Mort aux cons » prend la tête d'un détachement. Plusieurs chars (« Le Montmirail », le « Champaubert » et le « Romilly », tous les véhicules de la 2ème DB portaient un nom), une quinzaine de half-track et deux G.M.C du génie avancent avec lui, soit environ 150 hommes. Vers 20h 45, ce 24 août 44 le détachement Dronne entre dans Paris par la porte d'Italie. La suite ? Ce sont les images du film de Clément qui viennent à l'esprit. On se souvient à travers elles de l'accueil délirant des Parisiens lorsqu'ils réalisent qu'il s'agit non pas d'Américains mais de Français. Dronne et ses gars tracent ensuite leur route vers le centre de Paris, traversent la Seine et rejoignent l'Hôtel de Ville. Il est alors un peu plus de 21 h 20.



Lundi 21 août 2006, à Saint-Etienne, Mr Grataloupt fils, affectueusement sarcastique, me présente son père : « Tenez, voilà le héros ! » Mr Jean Grataloupt appartenait à la 2ème DB, il fut un de ces 150 premiers « Français de Leclerc » à entrer dans Paris. Dans son petit salon où une maquette de half-track trône sur la télévision, autour d'une bouteille de « blanc forézien de chez Mondon », il me raconte un peu son histoire.

Mr Grataloupt, comment vous êtes-vous retrouvé dans la 2ème DB?

Pendant la guerre, je travaillais aux usines « Cyclos » d'Albert Raimond et avec le fils, Ado Raimond, je participais un peu à des activités de Résistance. Je me souviens qu'on peignait des « V » sur les murs de la place du Peuple, enfin bref... donc début 43, après avoir fait les « Chantiers de Jeunesse » j'ai été convoqué pour faire le STO. J'avais pas envie évidemment, alors je suis passé en Espagne avec six autres.

Nous avons pris le train et à Perpignan on a retrouvé notre passeur qui nous a menés à travers les Pyrénées. En Espagne, on a été arrêté par la Guardia civil et conduits à la prison de Figueras. On y a passé deux mois ; c'était pas drôle comme vous pouvez l'imaginer. Une fois libérés, on a gagné le Portugal où nous avons embarqué à Setúbal pour l'Afrique du nord. On est arrivé à Casablanca et on a rejoint ensuite l'Algérie où on avait le choix entre de Gaulle et Giraud. Je n'avais ni l'envie d'être incorporé dans le Génie, ni de rejoindre les Giraudistes. Après avoir fait les Corps francs d'Afrique, j'ai donc rejoint la 2ème DB, formée en 43 mais je suis resté dans le Génie. J'étais conducteur de half-track. En avril 44, je me suis retrouvé en Angleterre avec toute la Division. Pour l'anecdote, j'étais dans le bateau avec Jean Nohain, un chansonnier célèbre qui plus tard anima l'émission « 36

chandelles ». Les manœuvres près de York ont duré jusqu'à fin juillet et on a embarqué début août pour la Normandie...



Mr Jean Grataloupt, volontaire des F.F.L

Avant de continuer, un mot sur les Raimond?

Albert Raimond était un gars assez exceptionnel. Une rue de Saint-Priest-en-Jarez porte d'ailleurs son nom. Il fut le compagnon de route de Paul de Vivie dit « Vélocio » et un résistant de la première heure, comme son fils Ado qui faisait partie du groupe « Ange », du réseau Buckmaster. C'est Albert Raimond qui m'a refilé l'argent pour passer en Espagne, une belle somme à l'époque. Après-guerre, j'ai travaillé à nouveau dans son usine.



Ici posant devant "le Volontaire"

Pouvez-vous revenir un moment sur l'épisode espagnol de votre aventure, l'arrestation, l'emprisonnement ?

On a été arrêté près de Massanet et transférés à Figueras, « hôtel trois étoiles » et cure d'amaigrissement assurée. On était 22 dans une cellule prévue pour 7. Alors il y en avait toujours deux qui montaient la garde, comme on disait : un dans l'encoignure de la porte, l'autre sur la tinette. La nourriture ? « Jus » pas très coloré le matin, soupe de trognons de choux et grains de riz à midi et le soir. Les 100 grammes de pain constituaient la seule chose à peu près nutritive. Et puis le reste : les poux etc. Les prisonniers canadiens eux touchaient 50 pesetas de leur consulat. Nous bien sûr, pour avoir voulu rester Français, n'avions droit qu'à 10 pesetas.

Ensuite, nous avons été transférés à Caldas de Malavelle, en résidence surveillée. Le 8 juin 43, je suis parti pour le Portugal. Franco, pas con, sentait le vent tourner et prévoyait l'après-guerre...

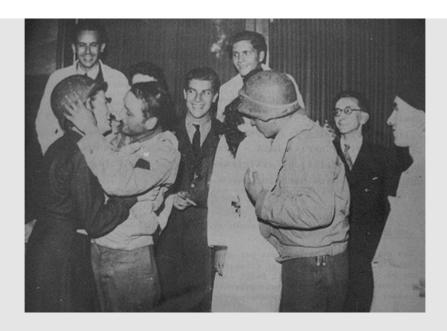
Racontez-nous s'il vous plait l'entrée dans Paris avec Dronne

Dronne nous a « récupérés », nous c'est à dire la section Cancel de la 3ème Compagnie, pour entrer dans la capitale ce fameux 24 août 44 et pousser jusque vers l'Hôtel de Ville. Au début, on ne savait pas qu'on allait être les premiers à entrer dans Paris. On a suivi le reste de la colonne. La progression dans la ville s'est faite difficilement. Les Parisiens se pressaient sur notre passage et nous roulions sous une avalanche de baisers. En tant que chauffeur, je devais surtout faire attention à n' écraser

personne. Arrivé à l'Hôtel de ville, des tirs de mitrailleuses ont eu lieu. Qui a tiré sur qui ? Je ne sais pas, en tout cas la mitrailleuse du « Méthodique » a arrosé la façade du bâtiment. Une fois que tous les véhicules ont été garés, la fête a continué et avec Pottier un autre gars du « Volontaire » (mon half-track), on a été entrainés par les civils et les résistants à l'intérieur de l'Hôtel de ville. Là-bas, on a bu le champagne et heureusement, Dronne n'était plus là car nous avions reçu l'ordre de ne pas nous éloigner des véhicules. Le lendemain, le journal *l'Aube* parlait de Pottier et moi : « *Nos premiers libérateurs...* » (rires)



Une photo rarissime: les soldats Grataloupt et Pottier trinquant à l'Hôtel de ville avec les jolies femmes de Paris dans la nuit du 24 au 25 août. "Les cloches de Notre-Dame n'avaient pas encore sonné "dit Jean Grataloupt. Concernant l'homme de profil, en complet à gauche, il s'agirait d'un chef de la Résistance. Si un lecteur a une idée sur son identité, qu'il veuille bien nous contacter.



J'imagine que vous n'avez pas que d'aussi bons souvenirs dans votre musette...

Non en effet. La veille, dans la nuit du 23 au 24 août, mon meilleur ami, Dante Possenti qui plus tard devint le parrain de ma fille, a sauté sur une mine. Il était sur sa moto et son corps a été projeté dans un arbre, à quatre mètres de hauteur. Cette histoire est d'ailleurs relatée dans le livre de Lapierre et Collins. C'est Hausseran dit « Bouboule » qui est allé le chercher. Il avait une jambe arrachée et une centaine d'éclats dans tout le corps. Il n'avait pas perdu connaissance et comme il était croyant et qu'il pensait mourir, j'ai fait office de prêtre et récité des prières pour lui. Il a survécu mais garda de terribles séquelles. Il s'est donné la mort en 1953. Quant à Hausseran, il a été mortellement blessé à Grussenheim. Pottier dont j'ai parlé a été grièvement blessé quelques temps après notre incursion à l'hôtel de ville...

Concernant la 2ème D.B. on dit que beaucoup d'étrangers la composaient, des Espagnols...

Les Espagnols c'est surtout vrai pour la « Nueve », la neuvième compagnie, celle de Dronne. C'était des anciens de la guerre d'Espagne, des anarchistes, des Républicains... Mais il y avait aussi beaucoup de Musulmans, de Juifs, des Pieds-noirs aussi dans la 2ème DB.



L'Aube du 25 août 1944

Nos premiers libérateurs Voici les noms des premiers soldats qui accompagnaient le ca-Grantaloupt Dionne : pitaine Jean, de Saint-Etlenne; Pottier, de Saint-Malo. Ces deux derniers de la 2º division blindee Leclerc. ils avaient tous un visage fatigué mais empreint de joie, d'émotion, d'enthousiasme. Après la réception, le capitaine et ses soldats ont regagné leur char pour continuer la lutte. La colonne est repartie vers le centre de Paris laissant trois chars pour la protection de l'Hôtel de Ville. On a pu interviewer le l'eutenant qui commande ces trois chars - c'est un séminariste qui est avec Leclerc depuis cinq ans ce dernier dit que tout ce qui ce passe cette nuit n'est rien car les 17.000 hommes de Leciero seront là demain. Tous les éléments qui restent dans Paris ne résisterent plus dans quelques instants. A Massy, ils ont rencontré un

Etes-vous allé jusqu'à Berchtesgaden?

Malheureusement non. « Le Volontaire » était en panne et je suis resté en rade pendant que les autres faisaient la fiesta à Berchtesgaden. Je le regrette vraiment.

noyau de résistance qu'ils ont ba-

layé rapidement

Si vous deviez résumer la 2ème DB en un seul mot?

... « Unique ». C'était vraiment unique. Pas facile aussi c'est sûr. Quand on apprend par exemple que Saint-Etienne s'est fait bombardée, on se demande ce qu'on va retrouver à la quille! J'avais une femme à Saint-Etienne! Alors c'est vrai, la quille on l'attendait tout le temps mais quand c'est passé, et bien passé, on ne regrette pas. Parce qu'on a vécu des choses exceptionnelles...

Pierre Morcillo

Fils de Jesus Morcillo et de Dolores Balesteros, né à Vallecas, commune fusionnée avec Madrid en 1950, le 20/12/1910, mort à St-Etienne le 16/09/1992. A l'âge de 5 ans, il arrive à Rive-de-Gier avec son père qui est employé dans une verrerie où il est luimême embauché à 12 ans. Il devient ensuite chaudronnier. Très tôt il a l'esprit syndicaliste et va entrer dès l'origine au syndicat CGT-FO. **Dans la résistance, il prend part au groupe Ange qui rejoint, en 1943, le réseau Buckmaster dépendant de l'Angleterre**. En 1945, il devient sapeur-pompier et le restera jusqu'à sa retraite en 1970. Il fit partie des pionniers du don du sang qui s'effectuait alors de bras à bras. Il est à l'origine de la création en 1948 de l'Amicale des donneurs de sang volontaires dont il fut le Président de 1951 à son décès. Il fut également Président du Comité régional créé en 1959 ainsi que de l'Union départementale créée en 1964. Chevalier de la Légion d'honneur en 1984.



PIERRE MORCILLO

Pierre Paillon: Ma seconde guerre mondiale...

Avant la guerre...

En avril 1939, j'ai été mobilisé dans la Marine pour faire mon service militaire. J'ai rejoint le 5ème dépot des équipages à Toulon où je suis resté un mois, le temps de faire mes classes. Comme j'étais ouvrier patissier dans la vie civile, on m'a aussitôt nommé à bord du contre-torpilleur Guépard, en tant que cuisinier du commandant. Huit jours après mon embarquement, le navire est parti pour Bizerte.

On commençait déjà à parler de la guerre car on sentait bien qu'il y allait avoir un conflit, mais on n'avait pas peur ; on ne se rendait pas compte. Les Français comme les Anglais, garnissaient la partie orientale de la Méditerranée car il fallait que les pays de cette région restent tranquilles. Ainsi les alliés européens organisaient des convois militaires à destination de Gibraltar, Alexandrie et Beyrouth pour y acheminer du matériel et des troupes en prévisions de la guerre; mon navire était chargé d'assurer la sécurité de ces bateaux de transport. Du coup, nous tournions autour des convois pendant des jours et des jours, de Gibraltar jusqu'au différents ports. C'était très long. Mais un jour, l'amirauté française a décidé d'abandonner les convois et a désigné ma division pour aller à Casablanca car Pluton, un mouilleur de mines français, venait de sauter dans le port. Il fallait voir si nos services étaient utiles. Nous ne sommes finalement pas resté longtemps. La guerre est déclarée... Au lieu de rentrer à Bizerte, notre port d'attache, nous sommes allés à Cherbourg. Sur le chemin, en passant au large de Lorient, mon bateau a traversé un champ de mines magnétiques ; c'était une folie de la part de notre commandant, mais heureusement nous n'avons pas sauté. En tout, trois navires constituaient la division : Le Guépard, le Chacal, et le Léopard. À bord, nous étions prêt à aller au combat. On avait la certitude de la victoire car, malgré la mauvaise expérience de la première guerre mondiale, les politiciens de 1939 affirmaient avec aplomb que nous étions les plus forts.

La mission Norvégienne...

En avril 1940, les Allemands commençaient à envahir tous les pays du Nord; c'était "la route du fer". Mon bateau est allé en Norvège pour accompagner les convois de chasseurs alpins français. On est parti à travers la mer d'Irlande jusqu'à Greenock, puis Narvick et enfin Namsos. Ça a été une catastrophe. Les français sont restés sur place huit jours, puis ils ont été rejetés à la mer. C'était pour moi la première expérience de combat naval. On a perdu beaucoup de bateaux. Très rapidement notre esprit a changé; nous n'avions plus le sentiment d'être les plus forts. On est retourné à Cherbourg, pour faire des rondes afin d'assurer le contrôle de la Manche et surveiller des côtes belges et hollandaise. Néanmoins, les Allemands avançaient, et nous on reculait de port en port. Un jour, vers Malo-les-bains, on est entré dans un banc de sable; le bateau s'est complètement échoué. C'était très dangereux, car on devenait une cible facile pour l'ennemi. On a eu très peur. Finalement, un remorqueur est venu nous sortir de là. Les Allemands n'ont heureusement pas profité de cette grossière erreur de navigation.

La première grande bataille...

Nous étions au large de Boulogne-sur-Mer et les combats aériens se déroulaient sans arrêt au-dessus de nos têtes. Nous recevions les bombes du ciel, les mines magnétiques de la mer, et même les obus des chars allemands qui nous tiraient dessus depuis la côte. C'était terrible, les stukas vrombissaient et nous bombardaient. Les sirènes de ces avions étaient horrible, ça nous déroutait complètement ; on devenait fou. Dans cette bataille, je me souviens qu'un pauvre gars de 20 ans a été blessé à la tête, et à cause d'une explosion il avait été projeté par dessus-bord. Son visage était recouvert de mazout. Dans l'urgence, on lui a lancé un filin pour le remonter à bord... mais il l'a manqué de quelques centimètres. Je le revois encore, en train de tendre les bras. Puis soudain, les Allemands nous ont attaqué ; le commandant a ordonné une manoeuvre de riposte. Le bouillonnement des hélices a éloigné le blessé. Quand il y a eu un peu de calme, on est revenu sur place pour repêcher le malheureux, mais il était mort. Je le revois toujours... 20 ans... c'est un souvenir terrible.

Plus tard, il y eu la bataille de Dunkerque. Après la défaite, notre bateau a été le dernier à sortir du port, avec à son bord l'amiral Platon et le journaliste Joseph Kessel. On est parti pour l'Angleterre, à Porthsmouth, déçu d'abandonner la France.

L'outre manche...

Le 3 juillet 1940, en pleine nuit, les Anglais ont envahit tous les bateaux français. Ils nous ont sorti sur les quais puis nous ont emmené dans des camps sur l'île de Man. Ils ont été ignobles : nous les Alliés, on était dans des camps entourés de barbelés, comme des prisonniers de guerre. Les Anglais n'avaient plus confiance envers les Français car Pétain traitait avec Hitler.

Après, ils nous ont transporté au Nord de Chester, dans des grands parcs, sous des tentes.

De Gaulle avait fait son appel, mais presque aucun marin français ne l'a rejoint car on pensait qu'il était le valet de Churchill. Ceux qui l'ont suivi venaient nous voir pour nous convaincre de faire la même chose ; on les connaissait, avant c'étaient de simples matelots, et tout d'un coup ils étaient devenus des gradés en l'espace 15 jours. On se foutait d'eux.

Retour en France...

En décembre 1940, j'ai embarqué à Liverpool à bord du bateau-hôpital Le Sphinx ; j'étais rapatrié. Une fois les côtes françaises en vue, on s'est tous précipité sur le même côté du navire qui a presque failli chaviré. On était heureux de voir les quais de Toulon, revoir la France. On s'était battu pour elle. Après ma démobilisation, je suis rentré chez moi. Mon père est venu me chercher à la gare. J'ai retrouvé toute la famille avec beaucoup d'émotion.

La résistance...

Mais la guerre ne s'est pas arrêtée là pour moi ; j'ai repris du service avec la Résistance au sein du réseau Ange Buckmaster, dans les services de renseignements. Mon rôle était de savoir qui est pour, contre ou neutre vis-à-vis des Allemands. Puis notre réseau a été obligé de prendre le maquis, à Saint Anthème, dans les bois de Baracuchet. On faisait sauter des trains qui étaient chargés de vivres destinés à l'Allemagne. Aaaah, le plastique du groupe Ange... Et puis un jour, à bord d'un side-car, on tombe nez-à-nez avec des tanks ; impossible de se cacher ou de faire demi-tour. On a eu très peur. Heureusement, c'était les Américains. Notre réseau a été dissout à Noël 1944. La France était redevenu France, et moi j'ai repris mon métier de pâtissier.



PORTRAIT

le plus jeune maquisard

Antoine Perrin

Des combattants

héroïques

Ours les actions réguleres de saudations les actions et gelleres de saudations.

Alter givens parable parable, au consideres de Alers givens branche, sur confere aux de la considere de la consid

Cet hormine énergique et convevial que lei une retraite polatible à
Salat- Genest-Lerpt, a confidquelèpes souverier de son parcover denne la résistance, durant la seconde gaerre moestiele.
Une période efficile qui a mar-que la planement et que la marque la planement et del termo le les ancrée dans sa mémoire, il se la fid fort d'alleurs d'être un tiemoir privilégiel de cette période trouble, sapirés des jeunent, qu'il rerecontre régulébrement dans les établisse-

qu'il i' est ompapia doimme résistant de la l'india de la collection de la ments scalaines. C'est donc tout naturellem

foliatura voisibusi, En 1944, avec la delbarquement alle, les delotatest prement le rea-quis. Andrelle Perries acus lo pose-denyme de Moustique nalile le ni-seux Budimaster ou groupe Ange.

Antoine Perrin dit Moustique en 1944 à droite sur la photo

prentions possession tie is ville. Other dispersion of the Alemande, on fine at place dispersion between Alemande, the second of the Alemande of the Alemande



Los autocibis séguhanoises ont remis à Antoine Parrin is 2 Nurser 1997 is melabilie d'or de la ville, en recommissance des services nen-das à la nation.

Unimitarization de la résistance et de la stéporatission sons de également insusgaré le 25 avril procésain. Un contrarage de éclice ammés de l'ombre cué a reserve malayé les résques so-courses, pour le illiberts.

hair and Treater eux out malheu-reusernent trouvé la mont parrei insparé la bomph Calentino de Saint-Gerons-Lergiz. Un mémorial leur rend hommage sur les lieux de co

Victor Bransiecq

Né à Saint-Bonnet-le-Château en 1924, ayant grandi à Saint-Jean Soleymieux, Victor Bransiecq est resté attaché aux monts du Forez puisque, après avoir travaillé en région stéphanoise, il s'est installé à Saint-Anthème.

Lorsque la guerre éclate, Victor, fils du cantonnier de Saint-Jean, en coué » chez des paysans d'Estivareilles. Il part ensuite chez un transporteur de bois de Saint-Jean qui apporte souvent du bois à Bonson. Victor se souvient des livraisons aux boulangers militaires stationnés là au printemps 1940 et tragiquement visés par un bombardement en juin 1940.

Victor rencontre au début de la guerre Paul Juvin, qui habite alors Saint-Jean. Celui-ci, engagé à gauche – trotskiste? – lui fait connaître Antonin Lafond. Elle participa avec Louis Foulleron aux premières actions du Coq enchaîné dans le Montbrisonnais. Rentré comme ouvrier aux Ponts et Chaussées, Victor, courant 1943, s'entend dire par son chef, Jacques Martial, qu'ils vont être, lui et ses amis, bientôt requis pour le STO mals que : « Si j'étais vous... Vous savez bien ce qui se passe dans les bois... »

A la même époque, son ami Pierre Fournier, alors pion à La Martinière à Lyon, revenait chaque samedi et, de famille communiste, lui parle un jour du Coq enchaîné. Victor entre alors en relation avec Ado Raimond et Antoine Boirayon, dirigeants du groupe Ange. Victor franchit le pas avec son ami Pierre et « monte au maquis avec une couverture et une musette » en passant par l'auberge du Roy, sur Gumières, qui filtre les arrivants. Le patron du café connaissant bien le père de Victor, ce dernier avait pu préparer son engagement. Mais, lorsque Victor monta au maquis, il n'en avertit pas ses parents. Auparavant, en tant que facteur en remplacement, Victor avait pu nouer des contacts par l'intermédiaire d'un collèque qui couvrait la montagne, jusqu'aux Limites, là où s'installait le maquis Ange-Buckmaster. Victor l'évoque simplement et clairement : « Avec nos parents qui nous avaient parlé de l'Allemagne, on avait l'esprit de revanche. Nous étions quelques copains, nous ne pouvions accepter ça, nous voulions la liberté. »

Etant « parmi les plus jeunes », Victor fait ses classes en allant chercher ravitaillement, essence, vêrements... Il participe à la réception des armes du parachutage pour le maquis. En ce qui concerne celles-ci, tous avaient hâte d'y toucher et de tirer, « étant tous plus ou moins chasseurs » l Au combat de Lérigneux, armé d'une Sten, il est dans un groupe doté



d'un fusil-mitrailleur. Victor

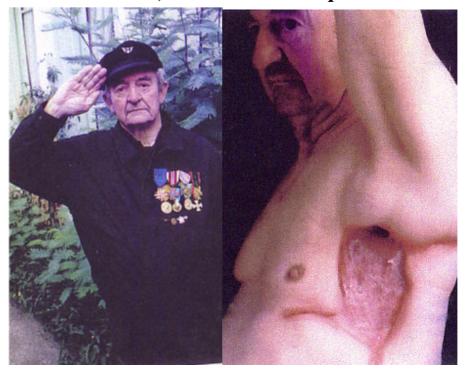
– « Christian » au maquis –
repère au cours de ces mois
initiatiques une jeune fille
qui apporte du ravitaillement au maquis : Charlotte.
Quelques années après, il
l'épousera!

Aujourd'hui, au col des Limites, la sculpture de maquisard blessé qui orne le monument aux morts du groupe Ange porte les traits de Victor Bransiecq. Témoignage recueilli le 20 janvier 2010 Les unités de la Résistance vont être intégrées dans la nouvelle armée française, dans ce que l'on appelle l'amalgame. Le département de la Loire est libre, plusieurs jours avant l'arrivée de l'avant-garde de l'armée de Lattre. Même située loin des fronts principaux, la Loire peut se vanter de s'être libérée par l'action de ses propres forces alors qu'au même moment les Alliés sont aux abords d'Orléans ou d'Angers à l'Ouest et, au Sud, à Aix-en-Provence.

Trente combats – hors accrochages – ont opposé les forces de la Résistance à celles de l'ennemi, Allemands et vichystes confondus¹⁴¹. L'AS en a livré 17, les FTP 10 et Ange 2. Les trois formations participent au combat de Lérigneux ainsi que, dans une moindre mesure, celui d'Estivareilles. Au cours de ces engagements, la Résistance a 90 tués et laisse 61 prisonniers aux mains de l'ennemi. Le camp Wodli subit les pertes les plus lourdes avec 40 tués et 46 prisonniers : la pugnacité des FTP et l'anticommunisme souvent exacerbé de leurs adversaires expliquent sans doute ce bilan. On ne peut oublier les combattants

^{141.} René Gentgen, « La Résistance dans la Loire, sa place dans la région lyonnaise », in Le Forez et les Forézions dans la guerre et la Résistance 1939-1945 – Etudes et témoignages, Cahiers de Village de Forez, 2009.

Récit de Michel Chavalard Résistant, réfractaire et maquisard



Quand les allemands sont venu à Boën, mon père, avec le Comte de Neufbourg et d'autres anciens combattants, ont fait un barrage du côté de la Croix de Chaize pour défendre la commune de Boën. Mais, ils se sont trouvés face à des allemands armés d'automitrailleuses au lieu, comme ils le pensaient, arrivant montés sur des chevaux, comme les soldats de la guerre de 1914. Ils ont compris qu'ils étaient très inférieurs en armements. Ils n'ont donc pas insisté et se sont retirés pour ne pas que la ville soit détruite. Par contre, moi-même, Henri Patard et Georges Laffay sommes partis un soir, avec la voiture de ce dernier, le jambon, la « bonbonne » de vin, les boîtes de sardines, les pommes de terre,... et tout le ravitaillement, direction l'Espagne. Nous sommes partis très tard et nous avons fait une halte à Sauvain, dans la grange du père Poin, où nous avons trouvé deux gars de Feurs, ceux qui faisaient le mur de la mort dans une cuve, à moto. Il y avait le fils d'un docteur et un nommé Cognet.

Le lendemain, nous avons appris qu'il y avait une équipe de Boën qui était à Jeansagnières. Nous avons aussi appris que l'armistice était signé. Donc plus question d'aller en Espagne! Nous avons rencontré un marchand de Champagne qui en avait un plein camion et qui le vendait au prix de gros. C'est moi qui tenais la caisse et le Georges Laffay m'a dit de remplir les caissons dans la voiture. Et pour que les « Boches » n'en profitent pas, nous avons bu tout ce que nous avons pu sur place. Puis nous sommes rentrés à Sauvain nous coucher dans la grange.

Dans la nuit, nous nous sommes levés les uns après les autres car nous avions la gueule de bois. Nous avons fait goûter le vin au père Poin, et nous lui avons dit : « le vin a dû tourner dans la nuit ». Aussi nous a-t-il proposé de garder la bonbonne et de nous donner des oeufs à la place. Car il avait bien compris qu'on tenait une bonne « cuite » ! Le Georges Laffay a dit : «Du moment qu'on a des œufs à volonté, avec les patates, on va faire une bonne

omelette ». Sa mère lui en faisait souvent et il a voulu faire comme elle. Seulement voilà, après avoir coupé les pommes de terre, il a mis les œufs avec, ce qui fit que les patates étaient crues et les œufs carbonisés! Le lendemain, nous sommes rentrés chez nous.

J'ai appris que des soldats de l'armée française cherchaient des vêtements civils pour ne pas être prisonniers. Certains avaient même jeté leurs armes sous le pont de Saint-Agathe, dans le Lignon. J'ai fait plusieurs plongées pour les retirer de l'eau (fusils, balles et grenades) et je suis allé les cacher dans mon cuvage de la Garde, en pensant que ça servirait pour la revanche.

Au printemps 1943, j'ai reçu une convocation pour me présenter à la mairie. C'était pour me demander quel était mon métier. J'ai trouvé cela louche car ils le connaissaient déjà. Je me suis fait inscrire comme horticulteur-maraîcher, car un gars de Boën qui était de ma classe (la 42) et qui s'était fait porter horticulteur-paysagiste avait été mobilisé pour le STO, car paysagiste c'était du luxe, tandis que maraîcher c'est plutôt l'agriculture. Ce qui a fait que j'ai été rappelé comme tous les paysans, deux mois plus tard et ils ne m'ont jamais vu au STO! En effet, je suis parti dans une autre direction: dans la Résistance, chez le comte de Neufbourg. Mon départ fut fixé au 6 juin 1943. Je suis donc parti avec Jean Gaumond de Trelins et nous nous sommes arrêtés à la Garde, au Cuvage où j'ai pris mon fusil et mon revolver que j'ai plié dans un sac que j'ai attaché au cadre de mon vélo. Une nuit, le chauffeur Durand m'a emmené à Sainte Foy Saint Sulpice chez le garde fédéral Michalet où je suis resté quelques jours. Puis, nous avons vu le camion de Sarmaize (de la carrière de Boën); alors le garde m'a dit: «Tu ne peux plus rester chez

Mon copain Jean Gaumond s'est lui aussi caché quelque temps, mais dans la plaine. Il est parti ensuite en Haute-Loire rejoindre son cousin Georges Laffay. C'est le comte de Neufbourg qui les avait envoyés chez le baron de Doizaille à Rosières. Ils y sont resté jusqu'à la Libération. Là-haut, ils étaient très estimés, même qu'ils battaient les lentilles la nuit, et se promenaient dans le village comme si de rien n'était, alors que moi, Chavalard, j'étais trop près de Boën.

moi, car un jour où l'autre, les gens te verront».

Le comte de Neuf bourg m'a dit alors : « Puisque tu veux te battre, on va essayer de te faire passer au plateau des Glières où tu iras rejoindre de ma part le lieutenant Morel (nom de guerre : TOM) ». Je n'ai pas pu passer car il y avait trop de barrages et je suis retourné finalement chez Michalet pour la nuit.

Le lendemain, Durand est venu me chercher pour m'emmener à Saint Germain Laval, au moulin de Nigon. Celui-ci était tenu par le père Sébaste qui avait été interdit de moudre à cause de ses idées politiques. Le moulin appartenait à la famille David (les parents de ma femme). Ce moulin devait d'ailleurs être donné à ma femme qui devait de préférence se marier avec un meunier, mais... Le reste de la propriété devait être donnée à son frère. Quand je suis arrivé au moulin de Nigon, j'ai été accueilli par Monsieur et Madame Grenier, qui avaient dû quitter leur bistrot de Boën sur dénonciation, car ils étaient « rouges » et ne le cachaient pas.

Les Sébaste ont été comme moi-même dénoncés à la milice par une fille de Saint Germain Laval, qui plus tard est partie avec un Allemand, après avoir dénoncé d'autres personnes qu'elle connaissait. Cette fille s'appelait Colette Guichard. J'ai été appelé au tribunal de Saint-Etienne à la Libération, avec d'autres personnes, pour témoigner ; mais comme elle

était partie en Allemagne, je ne sais pas si elle a été rattrapée ou pas.

À l'époque où je suis arrivé chez Sébaste, je m'appelais Jacques Dechavanne. C'était une carte vraiment fausse. Alors, le secrétaire de mairie de Saint Germain Laval m'a fait une carte d'un gars qui existait vraiment. Il me ressemblait et il travaillait comme maçon dans l'Allier. Cela m'a beaucoup aidé. Le jour où je fus arrêté par les gendarmes de Saint Just en Chevalet, ceux-ci ont téléphoné à la mairie de Saint Germain Laval pour vérifier mon identité sous le nom de Joseph Gonin. On leur a répondu par l'affirmative et j'ai donc été relâché. Avec mon ancienne carte au nom de Jacques Dechavanne, qui n'existait pas, j'aurais été bon pour la «tôle».

Je suis resté chez Martial David le temps des foins et des moissons ; en échange de mon aide, il m'assurait le gîte et le couvert. Souvent, des clandestins s'arrêtaient chez lui pour dormir, casser la croûte ou pour demander des cachettes chez des gens de confiance. Même qu'un gars du village avait dit à Martial que si Marcilleux sautait un jour, on saurait à cause de qui! Martial a répondu que s'il fermait sa gueule, personne ne le saurait. Moi, j'étais bien tranquille chez Martial : son cousin Dury, son cousin Zozo, le voisin Palabost et la famille Duffaud étaient très gentils avec moi.

Puis Martial m'a emmené dans l'Allier, et c'est là que nous avons monté notre filière de réfractaire, dans un petit hameau de deux maisons. Dans l'une, une cabane de chaumes, vivait un vieux « pépé ». Dans l'autre, une vieille maison de pierre, habitait madame Boiron ; elle soigna sa mère pendant plus d'un an, avec seulement de l'eau sucrée. A côté, il y avait aussi une maison dont la construction avait été arrêtée à cause de la guerre, car le fils était prisonnier. Moi, je m'y suis installé une chambre et j'ai vécu là avec un autre réfugié que les Allemands avaient chassé des Vosges un fils Payeur.

Martial me prévenait par courrier des nouveaux arrivants. Quand il écrivait dans la lettre « je t'envoie un colis de viande », le gars était boucher et je pouvais facilement le placer chez des paysans. Quand il envoyait un mot pour me dire « je t'envoie des légumes », je n'avais pas de problème pour celui-là non plus : c'était un agriculteur. Mais quand il me disait qu'il m'envoyait un livre, c'était un étudiant, et là c'était difficile de lui trouver une place.

Pour en revenir à Saint Germain Laval, le secrétaire de mairie, Monsieur Prévost, n'était pas aimé de la population: il était dur avec ceux qui perdaient des tickets de rationnements. Mais ceux-ci ne se doutaient pas qu'il retirait jusqu'à 22 cartes pour en faire bénéficier les réfractaires qui eux n'en avait pas. À la Libération, tout le monde a été surpris, car ils pensaient lui faire la peau sans connaître la vérité.

Un jour, on a demandé un service à Martial David. Bibi Charret de Saint Germain Laval, qui était avec Alice Arteuil, chef de maquis à Saint Just en Chevalet, souhaitait être mis « au chaud » quelque temps à cause d'une bronchite. Martial est donc allé le chercher au coin d'un bois. Les gens avaient prévenu Bibi : «Tu reconnaîtras celui qui vient te chercher». Quand Bibi Charret a vu qu'il s'agissait de Martial, il lui a dit : « Comment ? C'est toi ? Mais tu es bien du côté des curés ?». Martial a répondu alors : « Il y a des résistants des deux côtés ». A l'époque, Martial faisait partie de la JAC. À Nizerolles, on a reçu Claudius Dury qui est resté caché pendant toute la guerre. Puis ce fut le tour de Bébert. Guy Merle de St Germain Laval a été caché chez l'ancien maire de Isserpent qui avait été révoqué par Pétain, car il était radical-socialiste. Mais il avait gardé les tampons

de la mairie qui nous ont été bien utiles pour faire les fausses cartes. Tous les mois, Martial, Fernande ou moi allions porter les tickets de ravitaillements. Il fallait passer par La Prugne, aller à Châtel Montagne, traverser les bois de la Madeleine : 60 kilomètres à l'aller et 60 kilomètres au retour en vélo. Les tickets étaient distribués dès le lendemain. Parfois, c'est moi qui allais les chercher à Marcilleux ; d'autres fois, on faisait le parcours à mi-chemin et on se donnait rendez-vous à Saint Priest La Prugne, au café de la bascule. C'est là qu'était notre boîte aux lettres. Un jour qu'il pleuvait comme des cordes et que l'on s'était retrouvé au café de la bascule après avoir fait chacun la moitié du trajet, la patronne nous proposa d'entrer dans sa chambre pour nous changer. Alors que nous étions à « poils », la porte s'est soudain ouverte sur le curé qui venait déposer un colis ! Il a paru très étonné et je ne sais pas ce qu'il en a pensé.

Claudius Dury qui voulait voir ses parents à Marcilleux a demandé à aller chercher les cartes d'alimentation. Il fallait un papier spécial délivré par les autorités allemande pour changer de département. Il est monté jusqu'à Saint-Priest-La-Prugne, mais ses souliers ont éclaté tellement il faisait froid. Il a acheté une paire de sabots, car il y a beaucoup de sabotiers dans le coin. Il a mis un peu de paille au fond, puis il est descendu en roues libres. Il est passé par Saint-Julien d'Odde, pour ne pas être vu à Saint-Germain-Laval, mais lorsqu'il est arrivé chez lui à Marcilleux, ses pieds avaient gelé. Ceci l'a beaucoup handicapé par la suite.

Un jour où je distribuais des cartes d'alimentation à Nizerolles pour Claudius Dury, la patronne m'a dit que je ferais bien de coucher sur place car les Allemands avaient installé des barrages sur les routes. Moi, j'étais bien content, parce que cela m'a permis de faire un bon repas : la molette de beurre sur la table à volonté, le saucisson, des bons verres de gnôle. On m'a ensuite emmené dans ma chambre : il m'a fallu traverser plusieurs pièces, c'était tout au bout du couloir. J'ai bien dormi, mais, dans la nuit, j'ai eu envie d'uriner et j'ai essayé d'ouvrir la fenêtre. Au-dessous, j'ai vu qu'il y avait comme un petit cabanon adossé à la maison et je n'ai pas pu pisser. J'ai pensé qu'il y avait sans doute des fromages qui y séchaient. Moi je n'aime pas le fromage, mais quand même, y pisser dedans, ça aurait été moche. Alors j'ai regardé dans toutes les armoires et je me suis cru sauvé quand j'ai trouvé un seau hygiénique. Malheureusement il était rempli de noix. Je me suis dit c'est sûrement à cause des rats. J'ai enlevé les noix et j'ai uriné dedans. Manque de pot! Le seau était percé et j'ai arrosé toute la chambre qui était en bois bien cirée! Quand j'ai été pour balancer le reste par la fenêtre, il n'y avait plus rien. J'ai marché sur les noix, il y en avait dans toute la chambre. J'étais ennuyé et le lendemain, je suis allé trouver la patronne pour m'excuser. Elle a bien rigolé. J'aurais bien essayé de chercher les toilettes, mais ne connaissant pas bien la maison et j'ai eu peur d'entrer dans la chambre de leur fille. Finalement, ce qui était adossé au mur de la maison, c'était un abri pour les lapins. Le lendemain, je suis parti de bonne heure à Isserpent porter une carte pour un réfractaire. Là aussi, on m'a averti : « Attention, il y a des barrages qui ne sont peut-être pas encore levés ». Ainsi, au lieu de passer par le carrefour, j'ai fait un grand détour par un pré avec mon vélo sur le dos. J'ai aperçu alors au fond du pré, près d'un petit-bois, un homme caché près des buissons. C'était bien, nous avions eu tous les deux la même pensée. C'était

un réfractaire comme moi, mais il avait été arrêté par de jeunes allemands qui faisaient à

l'époque leur instruction au château de la Roche, au Mayet de Montagne. Ils l'avaient obligé à monter sur leur moto side-car, mais comme il en avait fait plus jeune avec son père, il a profité d'un virage pour se pencher du mauvais côté. Le side-car s'est renversé et les deux Allemands sont restés sur le carreau. Il avait bien prévu son coup. Malgré un mal de jambes, il a pu s'en tirer. Alors je l'ai emmené jusqu'à ma cabane et il est resté plusieurs jours avec moi « chez Bonnet » qui était aussi réfractaire, puis il est reparti dans les bois de la Madeleine. On était souvent invité à manger à Isserpent, ce qui permettait de se rencontrer entre copains. La malchance a voulu qu'on soit obligé d'emmener Guy Merle à l'hôpital de Vichy pour une crise d'appendicite. On a eu peur qu'il parle car il s'est réveillé de l'opération dans une chambre avec des miliciens. Heureusement qu'il n'a pas parlé à la suite de l'anesthésie, car il aurait fait prendre tout notre réseau. Nous sommes allés le chercher quatre jours plus tard avec le cheval. La route n'était pas goudronnée et les sursauts ne lui faisaient pas du bien!

Un jour, je suis aussi allé voir un cultivateur dont on m'avait donné l'adresse pour cacher des réfractaires. Sur place, il y avait beaucoup de monde et tous étaient habillés en dimanche avec l'air triste. J'ai demandé à voir le patron et on m'a répondu qu'il donnait une messe pour son fils, prisonnier en Allemagne, qui avait été tué par un bombardement anglais. On m'a dit de revenir une autre fois et qu'il trouverait bien à cacher mon gars. Je n'ai jamais osé y retourner.

Un autre jour, il y a eu un gros remue-ménage avec Couteaudier et Fayo de Saint Nicolas des Biefs. C'était le 17 décembre 1943. Un officier de la milice avait réussi à s'introduire dans ces lieux et les avait dénoncés. Ils ont été déportés. Nous, évidemment, nous sommes rentrés nous cacher dans la forêt. Nous sommes partis les mains vides, car nous ne pouvions sortir nous approvisionner, à cause de la neige. On était fait comme des renards, nous étions poursuivis et étions devenu le gibier. On essayait bien une sortie lorsqu'un char laissait une trace de roue sur la route, nous essayions d'y mettre nos pieds sans laisser d'empreintes. Il y avait bien la rivière, mais il faisait très froid et nous n'avions pas de bottes. Alors c'était vraiment en dernière limite que nous passions dans le ruisseau. Nous déterrions de vieux glands qui avaient germé sous la mousse pour faire du café : ce n'était pas très bon. On allait aussi sous les châtaigniers et les noyers pour voir si nous trouvions quelques chose.

Dans la région, il y avait aussi un maquis commandé par André Mandart. Son nom de guerre était Jean Blanc, chef du maquis de la montagne bourbonnaise, où j'avais eu aussi quelques contacts. Autrement, après être rentré à « chez Bonnet », j'allais dans un vieux moulin tenu par un légionnaire qui faisait de la farine avec le blé que me donnait la cultivatrice. Avec les bœufs, j'emmenais la farine chez Barge le boulanger, qui me donnait du pain gratuitement en échange. Cela ne me coûtait rien, car il prenait son bénéfice sur la farine. Il y avait un autre meunier, du nom de Paul Moutet, qui était très gentil. A cette époque, nous étions trois réfractaires et trois évadés des régions d'Alsace occupées.

Un jour, à ma grande surprise, j'ai eu la visite de René Lapras. Il était allé voir son frère qui avait de gros problèmes avec des gendarmes de la Haute-Loire. A son retour à Boën, il est allé voir ma mère qui en a pleuré de joie d'avoir de mes nouvelles. Puis un jour, Francis Lapras, le frère de René, m'a fait savoir qu'il allait se faire régulariser parce qu'une loi était sortie et qu'il pourrait travailler pour les Allemands. Son dossier de

recherche serait alors annulé sans aucune peine. Il me donnerait une réponse et, si cela marchait, j'en ferais autant. Les choses se sont bien passées. Je suis revenu au pays après être allé à Saint Etienne pour me présenter au service de la Kommandantur et, moi aussi, j'ai pu travailler dans une usine. C'est Monsieur Boutier, directeur chez Moizieux, qui m'a fait embaucher. C'était à deux cents mètres de chez mes parents.

Nous avons, à cette époque-là, monté un groupe dans mon cuvage, sur la route d'Arthun, sous les ordres de l'Intelligence Service. La journée, nous travaillions à l'usine et nous passions nos nuits au cuvage, en réunion. Nous avions fait venir un instructeur qui s'appelait Siber pour nous apprendre l'utilisation des armes. Nous savions déjà le faire, mais ce n'était pas mal d'écouter un spécialiste. Je me souviens aussi quand j'étais dans l'Allier. La nuit, on montait au Mayet de Montagne et on se rendait au château de La Roche. Pendant que les sentinelles faisaient leur ronde, on plaçait des clous sous les pneus pour les crever. On mettait aussi du sucre dans leurs réservoirs d'essence : ce qui était bête, car le sucre étant rare, nous nous privions de le manger pour faire de la résistance !

Au début, notre petit groupe monté à Boën se composait de Francisque Lapras, dit « Kiki », son frère René, Claude Deru, Paul Garet, Maurice Fréry et Jeannot Rome qui nous a bien rendu service, car il était coiffeur à Saint Germain Laval. Il nous permettait de faire la jonction avec Martial David. Au début nous n'étions pas très nombreux car nous avions peur des « fuites », car plus on est dans le secret, plus il y a de risques. Ensuite nous avons récupéré Béal dit « le Mac », Nizes, Paul Picq, Barou de Saint Germain, Legendre, Barjat, Georges Besson, Bibi Charret, Barou de Boën, dit « Loulou », Charrat (gendarme) et Dessaigne, dit « Le « Piat ». Ce qui fait que l'on était une bonne équipe de Boën.

On n'était pas tous dans le même groupe au maquis. Certains étaient au garage, comme Nizes et Barou de Boën, d'autres étaient affectés ailleurs. Notre groupe était composé de Kiki Lapras, Legendre, Bibi Charret, Maurice Fréry, Paul Garet, Eugène Barou, Jeannot Rome, Claude Deru et moi-même Michel Chavalard. Nous formions le groupe numéro sept. Au cuvage, nous avons fait des réunions avec plusieurs éléments de divers groupes, avec des FTP et l'Armée Secrète, pour discuter et essayer de se rendre mutuellement service.

Le dernier coup que nous avons fait, ce fut à St Germain Laval chez Lugnier. Il y avait trois tonnes de vêtements destinés à l'armée de Pétain. Une nuit, nous avons cassé la porte de l'usine avec la complicité des habitants de Saint Germain de notre bord et nous les avons stockés en attendant à Marcilleux, dans la maison Poyet qui se trouve sur la route à gauche en allant à St Martin, avec l'autorisation de Madame Danton qui en avait les clés. Puis nous avons délégué un gars pour monter au maquis, à Pivadant, chercher un P45 pour monter tous ces vêtements, surtout les pantalons car nous avions perdu les étiquettes tout au long du chemin! De grand matin, à cinq heures, le camion est arrivé et nous avons tout embarqué. On a pu ainsi faire plaisir à plusieurs maquis. Nous ne sommes plus retournés par contre dans la région de Boën, ni de St Germain Laval, car les gens nous auraient reconnu.

Cette opération fut l'une des dernières qui partit du cuvage de mon père. Il était d'ailleurs bien content que son cuvage soit utilisé pour nos réunions et que l'on boive son vin. Par contre, le niveau des tonneaux baissait rapidement.

Dans ce cuvage, j'ai caché des Juifs. Je me rappelle de leurs noms : Weiss, Levy, Peiss,

Westermann. Je leur avais donné un fusil au cas où ils seraient attaqués. Ils m'ont répondu que leur religion leur interdisait de tuer. René Lapras est aussi venu s'y cacher lorsque sa mère a été arrêtée, ainsi qu'Edouard et Samuel Bensoussan, Juifs de Paris, puis durant une nuit seulement, deux volontaires Kaszemacher (18 ans) et Mania (21 ans) qui se sont fait tuer à Neaux.

Nous sommes ensuite rentrés à l'Intelligence Service qui dépendait directement de Churchill à Londres. Il avait donné plein pouvoir à Buckmaster qui envoyait les messages à Marchand de Lyon, puis à Antoine Boirayon qui était accompagné de son frère Emile Boirayon et aussi d'Ado Raymond (qui est actuellement président du groupe Ange). Ils étaient de bons chefs et nous les aimions beaucoup. Nous avons fait la bataille de Lérigneux, participé à des parachutages, fait sauter une locomotive à Montbrison et donné des coups de mains à Saint-Just et Montbrison.

En juillet, nous avons attaqué un train à Feurs. On nous avait en effet signalé un train de déportés politiques qui partait pour l'Allemagne. Mais ils ont fait passer ailleurs et à la place nous avons attaqué un train de ravitaillement qui était lui aussi destiné à l'Allemagne. Nous fûmes très déçus de n'avoir pas pus libérer nos amis. Dans ce train que nous avons attaqué, il y avait un wagon de bottes et un autre de meules de gruyère. Nous avons transporté le fromage à l'église pour que le curé fasse une juste distribution. Les gens de l'hospice ont été au courant et sont venus chercher des caisses de cigarettes. Ils n'avaient plus de tabac depuis longtemps. L'idée fut paraît-il mauvaise, car ils ont enfumé les sœurs durant deux ou trois mois.

Moi je suis parti avec le P45 assis sur les meules de gruyère. Les copains disaient : « Qu'est-ce qu'on va se mettre », moi par contre j'étais pas tellement heureux. Le lendemain, le René Lapras était de corvée et c'est lui qui a apporté la soupe, avec le pain et gruyère au-dessus. Quand il m'a vu, il a poussé le gruyère qui est tombé dans la soupe. Je n'ai rien pu manger. Le lendemain, c'était mon tour de corvée, j'ai apporté la soupe et le pain, mais pas le gruyère. Ils ne m'ont plus jamais refait le coup. Au maquis, tous étaient volontaires pour participer aux opérations militaires. Fin août, nous sommes allés débarrasser des gravats à Chambéon (un petit aérodrome). Les Allemands avaient mis un an pour les installer sur la piste et empêcher les avions d'atterrir. Notre équipe de Boën, le groupe sept, nous avons mis seulement deux jours et demi pour les enlever. L'avion a pu atterrir et emmener en Angleterre trois de nos chefs.

En septembre 1942, le groupe Ange, avec d'autres maquisards, a permis à neuf résistants de s'évader de la prison de Bellevue. (voir articles en documents annexes)

Après un premier parachutage en 1942, à Montverdun, d'autres opérations de même type eurent lieu en 1944. A Rive-de-Gier, du 22 au 23 mai 1944, des maquisards ont fait sauter l'usine où se fabriquait le Duralumin. Il y eut douze arrestations. Ils avaient fait aussi du sabotage au laminoir.

Après la Libération, on a demandé à Jean Besson et Paul Garet, dont l'oncle était charcutier à Monaco, de descendre en Principauté pour aller voir les miliciens qui étaient emprisonnés dans les caves du Grand Hôtel. Paul Garet a demandé que je vienne avec eux. Nous sommes donc partis en train, quatre hommes et une femme. Les avions ayant détruit une partie des rails, nous sommes descendus et remontés du train à plusieurs reprises, parfois un kilomètre plus loin. A Monaco, nous avons été reçus par le chef de la

Résistance, le Commandant Prade, qui était aussi curé. Nous avons visité les caves sans reconnaître personne. Beaucoup de collaborateurs étaient venus se réfugier à Monaco, pensant être en sécurité.

J'ai eu la chance de rencontrer le prince de Monaco qui faisait partie de l'armée française et qui était en permission. Il nous a fait visiter une partie du palais, puis nous avons été invités pour un grand repas avec les « huiles » de la principauté et d'ailleurs. A côté de moi, il y avait un grand bonhomme qui parlait l'anglais et un interprète qui traduisait ce qu'il disait. Il venait du Texas et était « voleur de bestiaux » : il faisait passer la frontière au bétail en récompense de primes. Il s'était engagé non pas par patriotisme, mais pour connaître l'Europe. Ce fut un très bon soldat et il fut l'un des premiers à avoir débarqué à St Raphaël. C'est pour cela qu'il était invité. Au repas, il a dû boire son litre de whisky comme nous aurions pu boire un litre d'eau! Puis nous sommes rentrés de nouveau à la caserne de Montbrison. J'étais malade. Le docteur Oslander qui était notre médecin au maquis me conseilla d'aller passer une radiographie du côté gauche dont je souffrais. On m'a dit alors que tout était noir et que j'avais sans doute la tuberculose. Je fus hospitalisé à Montbrison, puis à Lyon et Grenoble. Ensuite, pour me retaper des diverses opérations je suis parti à Saint Hilaire du Touvet. J'ai subi 8 opérations, je suis resté 3 ans à l'hôpital dont 6 mois en chirurgie. On a essayé de me mettre une petite sonde dans la plèvre, mais rien n'en est sorti. Ensuite une grosse sonde d'où sont sortis des grumeaux de sang tout pourri. J'ai été opéré par les professeurs Bognaud et Barailler de Grenoble, des professeurs mondialement connus, ainsi que par le chirurgien de l'hôpital, le docteur Poliac. Ils m'ont expliqué qu'un éclat de grenade s'était incrusté dans une côte et qu'il ne se voyait pas à la radio. Je n'ai donc pas été traité pour la tuberculose. Je n'ai eu ni remiphon ni streptomycine, par contre j'ai eu de la pénicilline pour traiter mon début de gangrène. C'est ce qui m'a sauvé!

J'ai beaucoup souffert, surtout à la troisième opération, où l'on m'a sectionné les nerfs sous le bras gauche. Le chirurgien Poliac passait me voir tous les soirs et me demandait si je voulais de la morphine, de la pancodeïne ou du dolossal. Histoire de changer, j'ai eu pendant six mois comme de l'électricité dans le bras. C'est pour cela que l'on me donnait toutes ces drogues. Finalement, on m'a enfermé dans une chambre spéciale à La Tranche pour me désintoxiquer. J'étais complètement fou. Je me prenais pour le chef de gang de drogue de Grenoble. J'y suis resté dix-sept jours. Actuellement, on diminue les doses progressivement, ce qui est beaucoup moins pénible pour le malade.

Au bout de trois ans, je suis rentré chez moi. Les infirmières venaient tous les jours pour mes pansements. Puis, j'ai pris un permis de chasse et j'ai fait moi-même mes pansements, afin d'être plus libre. Depuis, j'ai toujours un gros pansement de la taille d'un œuf d'autruche, pour boucher le trou. Le médecin m'avait conseillé d'aller à la pêche et d'acheter un moulinet pour faire manœuvrer mon bras mais aussi, comme j'étais pêcheur, de lancer l'épervier pour débloquer mon épaule. Finalement, j'ai été obligé d'arrêter l'épervier, car les mouvements trop brusques faisaient saigner ma plaie. Il m'a aussi conseillé de beaucoup marcher.

Comme j'aimais beaucoup la nature, je me suis fait assermenter pour chasser le nuisible. C'est pour cela que l'on m'a décoré de la médaille du conseil supérieur de la chasse. C'est moi qui tuais le plus de nuisible dans l'année. Gaby Vachaud, lieutenant de louveterie a

reçu la même récompense que moi : elle nous a été remise à Roanne par le marquis de Poncins.

Pour en revenir aux raisons de mes blessures, voici l'histoire. J'avais été envoyé par le comte de Neubourg transmettre un message au capitaine Jacques Tomasini qui était chef de maquis du côté des Biefs, dans l'Allier. Une nuit, en portant ce message en vélo par un clair de lune, je fus stoppé par un barrage, une vingtaine de mètres avant. J'ai juste eu le temps de sauter dans le fossé, puis de m'enfuir à travers les arbres avec mon vélo sur le dos.

Les Allemands qui prêtaient main-forte aux miliciens m'ont tiré dessus et m'ont balancé deux grenades. Heureusement, ils n'avaient pas de chiens et ils n'ont pas pu me trouver. On m'avait dit que, si un jour j'avais des pépins, je devais me rendre au Mayet de Montagne, de préférence chez le docteur Pougnait. Finalement, il n'était pas chez lui et c'est le docteur Chabrol qui est venu à « chez Bonnet » pour me mettre des agrafes au talon. J'avais aussi un petit impact au nez, à l'arcade sourcilière, ainsi que sous le bras gauche. Il a pensé que ce ne serait rien et il a mis de la teinture d'iode. Malheureusement, il ne savait pas qu'à chaque mouvement je saignais et que j'avais un éclat de grenade incrusté dans une côte. Cet éclat m'esquintait la plèvre. Heureusement, les chirurgiens ont fini par le trouver. Mais à l'époque, je ne pouvais pas aller passer une radio, ou même aller à l'hôpital, car j'étais recherché par les polices.

J'ai été attaqué à un kilomètre d'un village qui s'appelle « La Cocu » et qui se trouve au milieu des bois de la Madeleine. J'aurais aussi bien pu passer par Fenier sur Sichon, mais il y avait un milicien dénommé Fradin, qui nous signalait aux Allemands. C'est ainsi que beaucoup furent arrêtés, fusillés ou déportés. Il a dû partir avec les Allemands, car on ne l'a plus revu. A la Libération, on aurait bien aimé lui faire sa « fête ».

Quand j'étais au village « chez Bonnet », il y avait un nommé Cenetair qui venait chercher du ravitaillement chez la propriétaire qui me donnait asile. Il lui promettait d'essayer de faire sortir son fils, prisonnier en Allemagne. C'est ainsi qu'il m'a fait une proposition : aller travailler à Vichy. Il me ferait embaucher comme horticulteur, pour soigner le petit jardin et arroser les fleurs du maréchal Pétain. Moi, ça ma parut louche! J'ai refusé après en avoir parlé avec Martial David. Il faisait, paraît-il, double jeu pour avoir des renseignements sur les va-et-vient de l'équipe de Pétain.

Une autre fois, je fus arrêté par les gendarmes de Saint Just en Chevalet. Quand ils ont vu mes papiers au nom de Joseph Gonin, ils ont téléphoné à la mairie de Saint Germain Laval pour vérification. Ils ont demandé si un gars de ce nom habitait bien à St Germain et s'il travaillait dans l'Allier. Ils m'ont ainsi relâché.

Dans l'Allier, on m'appelait « Joseph le Bourbonnais », c'est Martial qui m'avait baptisé comme ça.

Après la guerre, j'ai fait partie des Eclaireurs de France. C'est Claude Deru qui m'a emmené en Corse. J'y suis allé avec lui un mois chaque été pendant 5 ans, puis j'ai commandé une équipe de jeunes pendant 30 ans. J'y passais toutes les vacances de Noël et de Pâques, puis tous les mois de juin et une partie de juillet. Je dirigeais les équipes de jeunes qui travaillaient en chantier sur les camps. J'ai emmené avec moi plus de mille jeunes et fait plus d'une centaine de traversées, soit en bateau, soit en avion. Je leur faisais faire des plantations d'arbres, des élagages, des massifs, et un tas de choses dont les jeunes

ne pourraient plus faire maintenant, car eux savaient se servir d'une bêche.

Par hasard, un jour, j'appris que je votais à Calvi. En effet, on m'a présenté le propriétaire du terrain, qui était maire de Calvi et député, le docteur Orabona. Il a dit à son régisseur que l'on devrait faire voter M. Chavalard en Corse, étant donné que nous avions une location avec M. Deru et un bail emphytéotique de plus de 18 ans. Mais le régisseur lui a répondu : « Monsieur Deru et Monsieur Chavalard votent déjà pour nous, je les ai inscrits, il y a déjà longtemps ». À notre grande surprise à nous ! Mais en Corse, ce n'est pas anormal.

J'ai reçu, étant résistant, réfractaire et maquisard :

- La croix du combattant de la résistance
- La croix du combattant de la guerre 39-45
- La croix du clandestin
- La croix du combattant de l'Europe
- La médaille commémorative avec
- La barrette de la libération
- L'insigne FFI du groupe Ange
- La médaille de la ville de Boën
- La médaille de la ville de Roanne
- La médaille de la ville de Volvo gram
- La médaille de l'ANACR
- Le diplôme d'honneur de la résistance

De plus, j'ai aussi obtenu:

- La médaille de la jeunesse et des sports pour la Corse
- La médaille du conseil supérieur de la chasse

Ma femme qui était dans la Résistance avant moi a eu le diplôme d'honneur de la résistance. Elle m'a beaucoup aidé dans la résistance : elle était bien placée car elle était au téléphone à Saint Germain Laval et elle nous signalait les déplacements et les barrages des troupes allemandes. Elle m'a aussi beaucoup soutenu pendant ces longs mois passés dans les hôpitaux. Je lui dois beaucoup pour avoir épousé un grand mutilé de guerre, ce qui m'a permis de tenir dans les coups durs. Merci à elle.

À Boën, le 10 août 2005

La milice

Après avoir fait partie pendant un an de l'armée secrète du comte de Neufbourg, je suis rentré au groupe Buckmaster Ange S.O.E. (Spécial Opération Exécutive), réseau News Agent-Ange. À Boën, aucune municipalité n'avait jamais pris conscience de la souffrance de la population. En mémoire des camarades tombés pour que la France reste libre, nous avons installé une stèle, au lieu dit « Le Devieu », et posé une plaque commémorative sur la place Mouillaud, en souvenir de ce résistant, mort à quelques mètres de là. (Voir documents et photos en annexes)

À Sail-sous-Couzan, le docteur Hillbrant rendait beaucoup de service à la Résistance. Le docteur Rimaud, grand chef de la milice à Saint Etienne, pour se venger de l'arrestation de sa femme et de sa fille a fait arrêter madame et mademoiselle Hillbrant, ainsi que monsieur Gonin imprimeur, madame Combe, antiquaire, monsieur Legendre employé, madame



Lapras, madame Desgoutte, droguiste, et madame Orphin. Au lieu d'arrêter René Lapras (qui a sauté du toit où il travaillait en les voyant arriver), la milice s'est trompée de personne : ils ont arrêté « Mick Crepet » de Trelins. Voyant leur erreur, ils l'ont ensuite relâché.

La milice a envoyé un ultimatum sous forme d'affichage disant :

« Vous nous forcez à employer vos méthodes de bandits, nous emmenons des otages, si madame et mademoiselle Rimaud ne sont pas rendues saines et sauves avant le dimanche 23 à midi, les otages, que nous détenons serons fusillés ».

Signé la milice française, le 18 juillet 1944.

Les FTP (Francs Tireurs Partisans français) ne pouvaient pas rendre les otages, puisqu'ils les avaient fusillés. La Résistance a envoyé un ultimatum à la milice : « Si, dans les 48 heures, vous ne libérez pas les otages, nous fusillerons vingt de vos sympathisants ».

Les otages pris par la milice furent tous relâchés.

Les miliciens boënnais

Personne ne savait à Boën, qu'un habitant de la commune, menuisier de son état, rue de Lyon, était appointé par la milice. Beaucoup de personnes se confiaient à lui sans savoir ce qu'il en était. Il fallut, cinquante ans plus tard, pouvoir consulter les archives, pour savoir qu'il s'agissait du dénommé Valézy, disparu à la Libération et pour cause.

D'autre part, un gendarme de la brigade, dénommé Lavaud, qui faisait partie de la gestapo, a lui aussi disparu de Boën à La libération. Ne sachant pas ce qu'il était devenu, un ancien gendarme de Boën, dénommé Charrat et ancien résistant a mené son enquête pour essayer de le retrouver. Il a réussi à le localiser, il était entré dans la légion étrangère sous un faux nom.

Dans la période où l'Italie était l'alliée de l'Allemagne, Boën et ses alentours furent mitraillés. Il reste encore quelques vestiges (impacts de balles sur certains murs de maisons). À la même période, un Italien du nom de Beladone, militant pour le parti fasciste et les nazis vivait à Boën. Les Boënnais l'obligèrent à quitter la France sous peine d'être exécuté.

À la Libération, d'anciens résistants me demandèrent conseil pour changer le nom de la rue Louis Gauchon, par rue de la Résistance. Monsieur Gauchon avait été désigné maire de la commune par le gouvernement de Vichy et, en mairie, était affiché tous les noms des résistants et des réfractaires. J'ai conseillé au comité de la Libération de ne rien changer, puisque Louis Gauchon, en plus de l'usine de Sail-sous-Couzan, avait fait construire un dispensaire et le stade de foot-ball de la Croix de Chaize, entre autres.

Quand j'étais dans les bois de la Madeleine, j'ai appris la venue en permission de Raymond Picq qui était en STO en Allemagne. Je suis venu directement à Boën pour le convaincre de nous rejoindre. J'avais négocié avec mes voisins, messieurs Cecconi et Contardo, de pouvoir en cas de danger, m'échapper par les toits de chez eux (escalier commun). Raymond Picq m'a informé qu'il était obligé de repartir, afin qu'un autre Boënnais du nom de Garnier puisse lui aussi venir en permission après son retour. Garnier est bien venu en permission, mais il n'est pas reparti. Pour rester à Boën, deux solutions s'offraient à lui: soit rejoindre le maquis, soit rester sur place pour rendre service à ceux qui étaient de l'autre côté. Il a choisi de rester chez lui.

14 Juillet 1944

Avec Paul Garet, René Lapras, et Claude Deru, nous sommes montés sur le monument aux morts de la place de l'hôtel de ville de Boën, pour accrocher une croix de Lorraine que j'avais fabriqué moi-même. Puis nous avons monté la garde toute la nuit, afin qu'au matin, toute la population puisse la voir. Ensuite les miliciens l'ont saccagée.

50 ans plus tard, nous avons commémoré ce moment de l'histoire.

Cuvage de la Garde

Français,

souviens-toi que, dans le cuvage appartenant à Michel Chavalard, fin 1942, en 1943, en 1944, ont eu lieu des réunions pour la résistance de notre pays contre les troupes d'occupations.

Ce cuvage a servi de boîte aux lettres. Dans ce cuvage, se sont caché des réfractaires, maquisards, Israélites, et toutes les personnes menacées, de quelque opinion qu'elles soient, menacées par la milice, les nazis et les fascistes. Ont été présents dès la première heure des membres de l'A.S., de l'I.S. et F.T.P. Francisque LAPRAS et Michel CHAVALARD, tous deux réfractaires et maquisards depuis début 1943 ont été les organisateurs de ces réunions. Au cuvage, ont été cachés armes et explosifs.

Ce cuvage a aussi servi à former à la manipulation des armes par l'instructeur SIBERT, le groupe Franc Intelligence Corps groupe de Boën, qui a rejoint le groupe Ange à Pierre Bazane Barracuchet pour participer aux parachutages, sabotages, et divers combats du groupe appartenant au réseau Buckmaster

Cdt Marchand et Boirayon Antoine.

Dans ma vie, ce qui a compté...

Tout gosse, j'ai eu une vie agréable. J'avais une sœur Jeannine très gentille, dont j'étais le parrain. Elle avait 7 ans de moins que moi et je l'aimais beaucoup. Quand elle est morte, j'ai eu beaucoup de chagrin.

Tout allait bien donc, sauf à l'école. Ce fut donc le départ pour faire un apprentissage en horticulture, chez Mr Baconnier à Côte Chaude. J'ai appris le métier de fleuriste à 16 ans. On travaillait plusieurs hectares à la bêche : le patron faisait alors marcher 8 ouvriers devant lui. On faisait 10 heures par jour, mais moi je faisais 3 heures de plus le dimanche matin pour nettoyer les semis car j'étais le plus jeune.

Puis la guerre de 1939 est arrivée et j'ai dû rentrer chez moi, les ouvriers étant mobilisés. Je suis ensuite parti dans un chantier de jeunesse pour 8 mois ; on avait au bout de 4 mois, une permission de 8 jours. Pas de permissions de 24 h ou de 48 h, et interdit de sortir les filles!

On m'avait nommé chef jardinier à Cormatin, car j'étais du métier. On m'a donné un pré à bêcher et une dizaine d'ouvriers d'Oyonnax qui, eux, faisaient des lunettes dans leur pays. Ils ne savaient pas ce que c'était qu'une bêche. J'étais bien « monté » !

Un jour, j'ai profité qu'un de mes chefs soit parti en permission pour me porter volontaire pour un stage automobile à Bourg en Bresse. J'étais bien content parce que j'avais obtenu le permis poids lourd à Cormatin. C'était quand même très dur. Avec les gazogènes, mes principaux voyages étaient Macon et Saint-Marcel les Chalons.

Souvent les après-midis, nous allions nous baigner dans la rivière, la Gône. On n'avait pas le droit, mais on trichait. Heureusement, un jour, avec les copains, on s'était payé le culot d'aller se baigner, malgré l'interdiction. La baignade étant réservée aux chefs. Mais heureusement que j'étais là, car la femme d'un chef était en train de se noyer. C'est moi qui l'ai sauvée. Après, nous n'étions plus embêté et nous avons passé une bonne vie.

Puis tout a changé : le maquis et la résistance. J'y ai connu ma femme : on la connaissait sous le nom de Fernande. Elle était au téléphone à Saint-Germain-Laval. Elle nous alertait lors des barrages

allemands, ce qui a sauvé beaucoup de gens. Elle nous portait aussi des tickets d'alimentation dans l'Allier, et elle traversait tous les monts de la Madeleine pour me les donner. Je les distribuais ensuite à Robert Gay-Merle de Saint-Germain et Claudius Duris de Marcilleux et bien d'autres encore. Elle faisait le trajet de nuit, ce qui devait lui faire 100 kilomètres aller-retour en vélo, par clair de lune. On aurait fait n'importe quoi l'un pour l'autre, c'était très solide comme amitié et ça a toujours duré. C'était en 1943-44 et je l'ai épousé en 1951.

Dans le maquis, j'en ai bavé dans les bois, la neige, ma blessure, les 8 opérations qui ont suivi, les trois ans d'hôpital, la désintoxication, les 6 mois de morphine, les pansements toute ma vie.

Mais en fin de compte, j'ai eu beaucoup d'amis dans ma vie : Martial David qui est devenu mon beau-frère, de grands amis comme René Lapras, Georges Laffay, et surtout Claude Deru, mon meilleur copain que je l'ai connu tout jeune. Mon père était conscrit avec son père. C'est le gars à qui j'aurai tout donné. Au cuvage, il était déjà avec moi quand on a monté le groupe Ange, avec moi aussi au Maquis de Pivadan. Quand j'étais malade, il a soigné ma plaie avec une baguette d'argent qu'il me plantait dans les bronchioles du poumon, pour que l'air ne s'échappe pas.

Claude Deru m'a emmené en Corse, m'a appris à aimer les autres, m'a appris la nature et le nom de toutes les essences qui poussent dans le maquis. Pendant 5 ans, je suis parti avec lui en Corse au mois de juin pour regarder les travaux qu'il y avait à faire, puis il m'a nommé chef de chantier pendant 30 ans. J'emmenais alors entre 10 et 30 jeunes pour planter des arbres, faire de la maçonnerie et entretenir les camps des éclaireurs de France. J'y restais 4 mois par ans : tous les Noëls, toutes les Pâques, les mois de mai et de juin. Je m'occupais du camp d'Ajaccio, ensuite de celui de Porto, puis de Calvi. Je passais aussi une journée à Tattone et à Porticcio où nous nous sentions chez nous. C'était le grand camp d'accueil. Les Deru formaient une équipe formidable. Josette s'occupait des mosaïques. Nous, les gars des travaux, nous faisions les murs.

J'ai eu beaucoup de chance avec ses copains et j'ai pu survivre en rendant service. Ma femme m'a encouragé comme elle le faisait déjà quand je l'ai connue dans le maquis.

Michel Chavalard, Novembre 2005.

Compléments historiques

Rédigés par :

- Antoine Cuisinier
- Jean-Christophe Metton Conseiller délégué.

UN REFRACTAIRE, UN RESISTANT, MICHEL CHAVALARD DE BOËN (1)

La jeunesse

Michel Chavalard est né le 5 février 1922 à Veauche. En 1924, ses parents viennent s'installer à Boën pour y tenir un fonds d'épicerie et de légumes. Son père exerce un métier d'horticulteur, profession répertoriée agricole. Il fait ses études à l'école privée de Boën, chez les Maristes, rue de Lyon. Il passe ensuite un an, en 7ème, au séminaire de Montbrison, puis il rentre en apprentissage d'horticulteur chez Baconnier à Saint-Etienne.

L'adolescence

Il a 17 ans et demi à la déclaration de guerre en 1939. Il est choqué psychologiquement par les événements. De 1939 à 1942, il travaille avec son père et subit avec beaucoup de colère et d'amertume le bombardement du secteur de Boën par l'aviation italienne, fin juin 1940. Puis les Allemands s'installent à Boën dès le 11 Novembre 1942. Son père assure l'entretien du parc, chez le comte de Neufbourg à Arthun et celui-ci invite souvent son fils Michel à la chasse aux lapins qui pullulent. Ils se connaissent déjà car ils se sont rencontrés sur le barrage anti-allemand de la rue de Roanne, à Boën, en juin 1940.

La prise de conscience

Michel Chavalard est ainsi en contact rapproché avec le chauffeur de Neufbourg, Pétrus Durand, dès la fin 1942. Rappelons que les Allemands sont à Boën. À ce moment, il récupère quelques armes légères qui viennent compléter le petit stock qui est déjà caché au cuvage de la Garde à Boën et qui avait été placé dès 1940, année de la réquisition des armes auprès de la population; Michel pense à la revanche. Très tôt, il a même envisagé avec d'autres camarades de Boën à s'exiler vers l'Espagne, mais la tentative échoue par impréparation.

Le STO se profile

En 1943, c'est l'annonce du prochain départ au STO. Michel Chavalard devrait partir début mai. Il se déclare horticuteur-maraîcher, donc de ce fait agriculteur indispensable aux subsistances, et il échappe ainsi à la réquisition pour quelque temps. Il est tout de même rappelé le 6 juin 1943 et c'est là le facteur déclenchant. Alors, il se blesse volontairement au genou afin d'être exempté. Il échappe ainsi au départ en Allemagne, mais il est affecté à la base sous-marine de Lorient. Comme il est blessé et en mauvais état de santé, il conserve ses tickets de ravitaillement.

La fuite

Michel Chavalard ne part pas pour Lorient; il se rend chez Neufbourg avec Jean Gaumond de Trelins, le 7 juin 1943. Durand, le chauffeur du comte, planque Chavalard chez le garde-chasse fédéral, Michalet, à Sainte-Foy-Saint-Sulpice. Mais le refuge n'est pas sûr car de nombreux Boënnais circulent pour se ravitailler et pourraient ainsi le reconnaître alors que Michel Chavalard procède à une certaine mise en scène pour faire croire à son départ de Lorient. Le père de Michel sera d'ailleurs interrogé.

Premiers pas dans le réseau

En conséquence, en juillet 1943, Michel Chavalard est dénoncé et recherché par la Milice. Durand l'emmène plus loin, à Saint-Germain-Laval, au moulin de Nigon, propriété de la famille David, tenu par M. Sébaste qui, malgré l'interdiction de Vichy, continue à moudre. Martial David et sa soeur Renée sont déjà engagés dans la Résistance locale et le fils Sébaste effectue des liaisons avec Boyer, commerçant de radio électricité, réfugié à Saint-Germain-Laval avec Neufbourg qui commande le groupe AS à Arthun. Au moulin, M. Chavalard rencontre les Grenier de Boën, couple âgé dénoncé pour ses idées politiques et qui est caché là.

Changement d'identité

Après un mois et demi, Michel Chavalard, sous la fausse identité de Jacques Deschavanne, puis de Joseph Gonin, part pour l'Allier, à Isserpent, berceau de la famille David. Il se cache à Châtel-Montagne, chez Bonnet. Sa nouvelle identité, alias « Joseph Gonin », correspond bien à celle d'une personne existant réellement, car en cas de contrôle dans l'Allier, des vérifications auraient eu lieu auprès des autorités de Saint-Germain-Laval, qui auraient confirmé Joseph Gonin comme citoyen maçon de la commune.

Début de fonctionnement du réseau

En relation continue avec Martial David qui accueille des réfractaires à Saint-Germain-Laval. Il met en route un réseau de planque et correspond par messages codés :

- « Je t'envoie des outils » : c'est un ouvrier qui arrive.

- « Je t'envoie des légumes » : c'est un travailleur agricole.
- « Je t'envoie un livre » : c'est un étudiant.

Chavalard accueille aussi les Peyer qui débarquent des Vosges et René Lapras de Boën. Après une visite éclair à Boën, il regagne Châtel-Montagne.

Premiers contacts avec le maquis

Chavalard décide de prendre contact avec les maquis environnants et, notamment, il rencontre celui du capitaine Tomasini de l'AS. En septembre 1943, en lui portant un message provenant de Neufbourg, il tombe sur un barrage au village Le Cocu et il est blessé quatre fois par des éclats de grenades. Une plaie au thorax sera d'une grande gravité par la suite et ne guérira jamais vraiment. Les cartes de ravitaillement proviennent régulièrement de Saint-Germain-Laval. C'est le secrétaire de mairie qui, prenant de très gros risques, approvisionne les réfractaires de l'Allier. Elles sont apportées soit par Martial David, soit par sa soeur Renée, future madame Chavalard. Parfois, chacun fait la moitié du trajet. La boîte aux lettres est au Café de la bascule à Saint-Priest-la-Prugne. L'hiver 1943-1944 est très dur pour les réfractaires.

Antoine Cuisinier

Sources:

- Témoignage écrit du capitaine Dom Jacques Tomasini, le 16 septembre 1967 à Roanne.
- Témoignage écrit de Petit Alfred, maréchal-des-logis-chef de Gendarmerie en retraite, le 6 avril 1967 à Panissières.
- Témoignage écrit de Lapras Jean, Président du comité de Libération de Boën, le 21 mai 1967 à Boën.
- Attestation du Comte de Neufbourg le 9 octobre 1947.
- Attestation de Sébaste Pierre, le 5 avril 1967.

UN REFRACTAIRE, UN RESISTANT, MICHEL CHAVALARD DE BOËN (2)

Michel Chavalard, affecté à Lorient pour le STO, prend le maquis de l'AS du comte de Neufbourg, mais se fait blesser au thorax dans un barrage.

Retour possible à Boën

Francisque Lapras de Boën, ajusteur réfractaire au STO, se cache en Haute-Loire : il est pour l'instant indépendant et c'est un camarade d'Ado Raimond. Il prend contact avec Chavalard, pseudo « Gonin », et lui annonce qu'il veut se faire régulariser à la suite de la loi d'amnistie concernant tous les réfractaires qui accepteront un emploi dans les usines de la région travaillant pour l'effort de guerre allemand. Chavalard en fait autant et tous deux peuvent regagner Boën et y séjourner.

Engagement dans un maquis constitué

Chavalard quitte alors le groupe AS de Neufbourg avec son accord. Lapras et lui-même décident de s'intégrer au groupe Ange-Buckmaster dont le chef est Antoine Boirayon, secondé par son frère Emile et par Ado Raimond (1).

Recrutement sur le volet

Le trio Francisque Lapras, René Lapras, Michel Chavalard commence à recruter des amis sûrs : Paul Garret, Claude Deru, Maurice Fréry. Ce groupe se réunit de façon informelle dans le cuvage de Chavalard, à La Garde, où des armes sont cachées. D'autres hommes viennent étoffer le groupe, Martial David, Jean Rome, Jean Charet, alias « Biby » (qui vient du maquis Arteil de Saint-Just-en-Chevalet), Eugène Barou, Legendre, Georges Besson, Béal, Bargeat, Paul Pic, Nizet, L. Barou, Charat, R. Desseigne. Mademoiselle Renée David, future madame Chavalard, travaille comme

standardiste à la poste de Saint-Germain-Laval ; elle communique tous les renseignements possibles au groupe de Boën.

Une conduite courageuse

Au cours de l'année 1944, Michel Chavalard, par l'intermédiaire du réseau, est amené à cacher quelques personnes au cuvage de la Garde : Messieurs Piesse, Westermans, Lévy et Weiss. A cette époque, il offre la même hospitalité aux deux frères Samuel et Edouard Bensoussan qui habitent rue de l'Hospice à Boën et qui sont inquiétés par les séides de Vichy.

Les opérations militaires

Début 1944, Chavalard participe à la récupération de vêtements destinés aux GMR et entreposées à l'usine Lugnier de Saint-Germain-Laval. Cette prise permettra d'équiper plus correctement les maquisards foréziens. Pour des raisons de sécurité, le cuvage de La Garde est définitivement abandonné et le groupe rejoint la montagne.

De Pivadan à Baracuchet

Les 9 juillet et 5 août 1944, Michel Chavalard participe à la protection de la réception des parachutages à Pierre Basanne, en partant de Pivadan direction Baracuchet. Le groupe assure la couverture des opérations, quelles qu'elles soient, avec des FM, des mitraillettes Sten et des fusils à répétition. Le 7 août 1944, tout le groupe de Boën est au coeur du combat de Lérigneux. Puis c'est le sabotage de la voie ferrée Feurs - Montbrison - Saint-Just-sur-Loire. Le groupe de Boën n'est pas engagé car il doit se rendre à l'aérodrome de Feurs-Chambéon pour le rendre utilisable dans les plus brefs délais. Un Lysander anglais doit pouvoir y atterrir en toute sécurité et évacuer les frères Boirayon et Ado Raimond en Angleterre. Le groupe de Boën occupe, avec d'autres, la caserne de Vaux à Montbrison et quadrille le secteur à la recherche de collaborateurs et de miliciens. Paul Garret, dont l'oncle est commerçant à Monaco et Michel Chavalard sont envoyés en mission dans la Principauté pour y rechercher des anciens partisans de Vichy partis là-bas pour s'y cacher et qui se trouveraient en prison.

La démobilisation dans la souffrance

Michel Chavalard est démobilisé fin 1944 pour rentrer à l'hôpital de Montbrison alors qu'il aurait dû être hospitalisé dans le secteur militaire, suite à sa grave blessure au thorax. Il subit huit opérations et aujourd'hui, en octobre 2004, sa blessure n'est toujours pas refermée. Après de multiples stages dans les hôpitaux, sa santé s'améliore un peu et, en 1951, il épouse Renée David qui, elle aussi, n'a pas ménagé son dévouement à la cause,

L'âge mûr et l'âge d'or

M. Chavalard est pensionné militaire à titre définitif à 100% plus huit degrés (No 556903174). Il est titulaire de la carte de réfractaire (n°26), de la carte de combattant volontaire de la Résistance (N°78419), du certificat d'appartenance aux FFI (W 00408 - BR. FCC I/FCN), de la carte de combattant (N°82505). Dans les années 1950-1960, il s'occupe activement des Circuits Corses initiés par les Eclaireurs de France en compagnie de Claude Deru et René Lapras. Il a emmené environ 600 jeunes en 90 fois en Corse. Actuellement, il passe sa retraite avec son épouse au centre de la ville de Boën, fréquente ses amis car il a le culte de l'amitié, joue aux cartes, va à la chasse et raconte ses souvenirs avec grande modestie.

. C'est exactement	le 7 juin	1944 que le	groupe est intitule	é Ange Int	elligence (Corps
--------------------	-----------	-------------	---------------------	------------	-------------	-------

Aı	ntoi	ine	Cui	sin	ieı
28	no	ven	ıbre	20	04

Sources:

- Capitaine Dom Jacques Tomasini. « Exposé circonstancié et détaillé des faits ayant entraîné la proposition » pour l'attribution de la médaille militaire à M. Chavalard, le 16 septembre 1967 à Roanne.
- Cérémonie du souvenir à La Garde le 24 avril 1983.
- *La Tribune Le Progrès*, article d'avril 1983 « Réfractaires et maquisards Etape boënnaise pour le groupement national Sur le chemin du souvenir ».
- Témoignage sur Michel Chavalard non daté.
- Témoignage de Jean Lapras, le 21 mai 1967 à Boën.
- Témoignage de Michel Chavalard sur Francisque Lapras, le 25 février 1983 à Régny.
- Témoignage Bensoussan René, le 19 août 1968 à Boën.
- Témoignage de Michel Chavalard, le 6 novembre 1984 à Régny.
- Certificat d'appartenance aux Forces Françaises de l'Intérieur par le Colonel Pasteur, le 20 février 1948. Situation de M. Chavalard Michel habitant Régny.

ETE 1944: LA LIBERATION DE LA FRANCE

Rappel historique:

En 1933, après des élections, Adolf Hitler a pris le pouvoir en Allemagne pour préparer son pays à la revanche de la défaite de la guerre de 1914-1918, pour conquérir l'Europe et exterminer des peuples entiers. Le 3 septembre 1939, l'Angleterre et la France ont déclaré la guerre à l'Allemagne qui venait d'envahir l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Pologne. En quelques mois, les soldats français étaient battus et deux millions d'entre eux étaient faits prisonniers en Allemagne... Ils y restèrent plus de quatre ans ! Le nord de la France fut envahi, la ligne de démarcation coupant le pays en deux. Ce fut un exode terrible sur les routes de France au printemps 1940.

Alors que le gouvernement français fuyait à Bordeaux, le Général de Gaulle appela depuis Londres les Français à la résistance à l'ennemi, le 18 juin 1940. Les Français avaient peur. Quels hommes et quelles femmes aurions-nous été en cette période troublée de notre histoire? Qu'aurions-nous fait si nos familles avaient été menacées de représailles? Aurions-nous été favorables à Pétain, voire engagés dans la collaboration? Favorables à de Gaulle, réfractaires ou engagés dans la résistance? Ni l'un, ni l'autre, essayant de vivre au mieux?

Nous ne pouvons même pas imaginer aujourd'hui, dans notre société de profusion, de consommation extrême, quelles ont été les privations de nos aînés : le rationnement, les restrictions absolues en nourriture, en habillement, en produits courants, ... sans parler du manque de liberté d'aller et venir. Le couvre-feu obligeait les gens à rester chez eux le soir. Tout déplacement en motocyclette ou véhicule motorisé nécessitait un permis de circulation délivré par la préfecture aux ordres du pouvoir. La ligne de démarcation fut franchie par les troupes allemandes le 11 novembre 1942. En février 1943, le gouvernement de Vichy, sous la pression allemande, établit le Service du Travail Obligatoire pour fournir la main d'oeuvre nécessaire aux usines du Reich. Recevant leur convocation, les jeunes hommes n'avaient pas d'autre choix que de partir au service de l'Allemagne ou se cacher, prendre le maquis et défendre leur patrie malgré les menaces de représailles sur la famille.

A Boën et dans la région:

Nous avons rencontré Michel Chavalard qui a évoqué avec émotion et dignité cette période très troublée au cours de laquelle il a su agir avec courage. Début juin 1943, à 21 ans, ce jeune Boënnais, horticulteur de métier, refusa de partir à la base sous-marine de Lorient. D'abord recueilli quelques jours par le Comte de Neufbourg qui cacha plusieurs hommes à Biterne, il se réfugia pendant près de dix mois avec plusieurs camarades réfractaires de Boën et de la région dans les bois de la Madeleine.

Les réfractaires circulaient principalement à vélo, notamment de nuit. Leur quotidien était particulièrement risqué, puisque des dénonciations les obligeaient à changer constamment de secteur. Une liste avait même été placardée en Mairie de Boën. Souvent, ils travaillaient dans des

fermes pour se nourrir, car les comptes de caisse d'épargne avaient vite été épuisés. Néanmoins, ils étaient parfois aidés par la population locale; par exemple, le secrétaire de Mairie de Saint-Germain-Laval leur fournissait des cartes de ravitaillement... Michel Chavalard connut sa femme à cette époque

A partir du mois de mai 1944, ils utilisèrent son cuvage, sur la route d'Arthun, pour se réunir, pour cacher des personnes recherchées. Le 5 juin, le message adressé au réseau de la Loire, « *Nous rentrerons par la porte de sortie* », annonce un débarquement imminent et ordonne de former un maquis et de déclencher la guérilla. Le 7 juin, un groupe, déjà équipé en armes, sera formé par Francisque Lapras pour monter au maquis de Pivadan, près de Lérigneux. Il fut rattaché au réseau «Ange» qui dépendait directement du colonel anglais Buckmaster, responsable des opérations aériennes sur la France. Le commandant Joseph Marchand transmettait les ordres reçus par radio au capitaine Antoine Boirayon, chef des opérations pour la Loire. Les missions revêtaient autant le renseignement que l'action. Plusieurs opérations furent à l'actif du groupe Ange, comme l'attaque d'un train de marchandises à Feurs, la réception de parachutages d'armes, de matériel et d'argent, le sabotage de plusieurs usines, la délivrance de prisonniers à Bellevue, la remise en service de l'aérodrome de Chambéon. Les résistants circulaient alors avec des motos et camions pris à des collaborateurs ou réquisitionnés. Ils subirent aussi l'attaque des Allemands et des Gardes Mobiles de Réserve à Lérigneux.

A Boën, le 27 juillet, un accrochage entre un train allemand et un groupe de résistants coûta la vie à Alphonse Mouilhaud. Une place porte aujourd'hui son nom dans notre ville. Deux prisonniers furent achevés à Thiers. A La Fabrique, une maison gardera jusqu'en 2004 les marques de la riposte allemande après l'attaque d'un autre train. Parallèlement les groupes de Francs Tireurs Partisans intervenaient beaucoup plus brutalement - anticipant ainsi l'épuration de l'après-guerre - en éliminant les collaborateurs, dénonciateurs, les adeptes du marché noir, les faux résistants qui s'appropriaient nourriture et marchandises. Les FTP de Boën participèrent à des batailles, notamment à Lérigneux et à la libération de Thiers. Plusieurs membres du groupe de l'Armée Secrète de Boën, partis au maquis de Saint Georges de Baroille, furent tués lors de la bataille de Neaux. Antoine Chabrol, dit le Lieutenant Michel, se distingua dans la bataille d'Estivareilles. Le 25 août, le groupe Ange prendra position à la caserne de Montbrison. Le 31 août 1944, le combat de St Michel sur Loire marquera le dernier affrontement du département. Lyon et sa région étaient libérés le 3 septembre.

Le réseau sera dissout le 31 décembre 1944 ; les hommes devront choisir entre l'engagement dans l'armée ou le retour à la vie civile. L'avancée des Alliés dura encore de nombreux mois ; le 8 mai 1945, l'Allemagne capitula. Cette deuxième guerre mondiale laissera plus de cinquante millions de morts dans le monde, dont plus de six millions de victimes dans les camps de concentration et d'extermination. Michel Chavalard, blessé, fut hospitalisé pendant trois ans après la guerre; il portera tout le reste de sa vie les stigmates de ce conflit qui l'empêcheront à jamais d'effectuer son métier d'horticulteur.

En 2003, les autorités françaises ont entrepris de recenser les dizaines de derniers poilus de la guerre de 1914-1918. N'attendons pas davantage pour nous souvenir des résistants de la deuxième guerre mondiale, ces hommes et ces femmes courageux qui ont su se comporter en héros, en patriotes, dans l'ombre. Aujourd'hui, la France et l'Allemagne sont amies. Ces deux pays participent activement depuis cinquante ans à la construction de l'Union Européenne, où, malgré nos modes de vie et nos caractères différents, l'important est de coopérer, d'intégrer les nouveaux venus, de s'entraider, de s'accepter avec nos qualités et nos défauts et de développer une vie citoyenne digne. N'est-ce pas là une formidable revanche sur l'Histoire que de nous montrer enfin capables d'élaborer un projet sans verser le sang?

Jean-Christophe Metton Conseiller délégué.



Une page d'histoire

Hommage à François Aubert

HOMMAGE A FRANCOIS AUBERT, arrêté le jour de son 20ème anniversaire à Vaille (St Joseph), torturé à Grouchy et déporté à Buchenwald.

Décédé en mai 2011 à l'âge de 87 ans, François AUBERT avait souhaité transmettre aux générations futures ce qu'il avait vécu. Sollicité, il le fit dès 1995 lors d'entretiens enregistrés sur une cassette audio -visuelle consacrée à la mémoire vivante. Mme Ghislaine Bruyas et M. Picon de l'O.C.C.E. entourés d'une équipe ont recueilli ces témoignages pour une exposition et une plaquette intitulées: « St Martin-La-Plaine dans la guerre 1939 - 1945 » Nous empruntons par ailleurs des extraits d'articles parus en 1995 dans la presse locale sous la signature MEM (M. Mouillaud) Merci à ces auteurs de nous autoriser à publier quelques passages concernant François Aubert.

FRANCOIS AUBERT RACONTE: La Résistance

Le Réseau local

« Le réseau Ange-Buckmaster était organisé depuis l'Angleterre; notre secteur s'appelait «Ange ». Le patron était M. Marchand qui avait été parachuté d'Angleterre; son second était Antoine Boirayon. Parmi les autres membres se trouvaient le frère d'Antoine Boirayon, Ado Raimond, Jean Bourge, Marius Merle, M. Morcillo, M. Drivon et moi-même.

Voici dans quelles circonstances je suis entré dans le réseau : je travaillais chez Boudard à St Martin C'est là que j'avais fait connaissance de Jean Bourge chef des opérations de parachutage pour le groupe Ange-Buckmaster. En 1942 on m'a demandé de participer aux parachutages.»

Les parachutages

« La maison de Vaille devint très vite un nid de Résistance et elle accueillit des personnalités, en particulier un député Luxembourgeois en octobre 1943. J'ai participé à quatre parachutages : deux au Crêt de Sarraÿ (St Joseph) en août 42, un au Crêt Meyrieux (St Martin) et le dernier sur St Michel-sur-Rhône, mais aussi au coup du Duralumin (21 mai 1944) qui épargna à Rive-de-Gier un bombardement. Les messages annonçant ces parachutages étaient respectivement: « Marie-Madeleine a des bas noirs », « Ses dents font des castagnettes », « Ses cheveux sont des serpents » et « La démobilisation n'est pas la paix ».

Les arrestations

« C'est le 31 mai 1944, vers 5h du matin que j'ai été arrêté ainsi que Jean Bourge suite à une dénonciation. Je me trouvais à Vaille

un peu par hasard, n'ayant pas pu regagner mon domicile parce que j'avais pris la première cuite de ma vie. J'aurai pu me sauver en raison de la situation de la chambre où je dormais, hélas j'avais bien fêté mes 20 ans grâce à quelques bonnes bouteilles offertes par le président de l'ACR, Bernard Mayol, et je dormais trop profondément ».

Interrogatoires et tortures

« M. Bourge et moi-même avons été emmenés à St Etienne, au Modern-Hôtel, siège de la Gestapo, puis à Grouchy, d'où nous avons été transférés à Desnoëttes et enfin à Bellevue. Pendant 3 semaines, nous avons vécu avec les mains liées dans le dos. La soupe qu'on nous donnait était posée à même le sol. Nous avons été torturés...

Nous avons ensuite été transférés dans un camp à Compiègne, puis à Buchenwald un mois plus tard.»

La déportation

« C'était en août, on resta dans des wagons quatre jours et quatre nuits, on se ruait sur les rivets pour les sucer et avoir un peu de fraîcheur; certains devinrent littéralement fous, d'autres moururent, j'ai assisté à la mort du fils Van-Gheit, fusillé par les allemands alors qu'il tentait de s'enfuir.»

Envoyé en commando

« A Buchenwald, j'ai eu la « chance » de partir en commando dans une usine à Bochum, alors que Jean Bourge alla dans les mines de sel. A Bochum, j'ai vécu en campement; ensuite, je suis revenu au « Petit Camp » à Buchenwald. Nos familles n'ont jamais été informées sur notre sort. Ce sont les Américains qui nous ont délivrés le 11 avril 1945 à 11 heures. J'ai retrouvé Rive de Gier le 1er mai après être arrivé en France le 26 avril. On était venu nous chercher à la gare, l'accueil fut fantastique.

Jean Bourge, lui, mourut le 13 avril 1945, à Statfurt, dans les mines de sel ; son corps retrouvé fut ramené et enterré à St Joseph.»

Les parachutages

« Nous étions prévenus une dizaine de jours avant par M. Marchand de l'éventualité d'un parachutage. A partir de ce moment-là, nous nous mettions à l'écoute des messages de la BBC, grâce à un petit récepteur qui nous permettait d'éviter les brouillages de la TSF. Dès que nous entendions le message qui nous était destiné, nous savions que le parachutage était prévu pour le soir suivant. C'est M. Bourge, qui avait été pilote pendant la guerre de 14-18, qui était chargé de préparer le terrain. Sur place, nous disposions trois lampes pour que l'avion nous repère ; le tout ne prenait pas plus d'un quart d'heure.

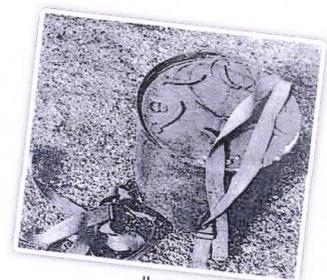
Sur le terrain, nous nous trouvions une dizaine de personnes

pour transporter et cacher le matériel parachuté. Nous faisions le transport à pied, avec des chars à bras. Les jours suivants, nous devions surveiller ce matériel...

On nous parachutait surtout des armes et des explosifs (un total de 7 tonnes pour 3 parachutages), mais aussi des vivres, des pneus et de l'argent destiné à payer les membres du réseau qui vivaient dans la clandestinité ou à venir en aide aux familles des membres arrêtés ou déportés. M. Marchand venait après chaque parachutage contrôler les containers contenant de l'argent, qui étaient cachetés à la cire. »

François Aubert, le « BAB » était aussi un ancien footballeur bien connu à Rive-de-Gier mais aussi à Roanne, St Chamond ainsi que dans bien des clubs. Il a participé à un match avec l'équipe de France Olympique à Madagascar en qualité de gardien de but.

Dossier rassemblé par Marc Rosier. Sources citées en introduction et Mémorial de la Résistance de St Etienne.



Un container pour armes

Photo de François Aubert prise par B. Peyrol



Le monument en hommage aux morts du groupe Ange aux *Limites*, sur la route de Montbrison à Saint-Anthème à la limite des deux départements à l'endroit du 1^{er} emplacement du maquis au bois de Fougerousse

Insatisfaits, les frères BOIRAYON et Ado RAYMOND ont cherché un meilleur emplacement pour des raisons de sécurité. Ils trouvent PIVADAN le 16 juin 1944. L'accueil des volontaires se faisait le soir au col de l'homme mort au « café du Roy » chez Marius CHAUX. Le code de passage était : « Les jasseries Garnier »

Création du monument en 1948

Profanation avec des croix gammées dans les années 80



Rénovation en 1991 par Josette DERU , l'épouse de Claude DERU , et par le tailleur de pierre M. TREILLARD



Des Monts du Forez à l'île de Sein, "le soldat qui ne se reconnaît jamais vaincu a toujours raison"

Monument du Groupe "Ange" (Réseaux Buckmaster, d'où le drapeau britannique) devise empruntée au monument des pêcheurs de l'Ile de Sein (Bretagne)

Le visage du maquisard serait celui de Victor BRANSIECQ....

COL DES LIMITES DANS LE FOREZ

Le monument aux morts restauré

Une opération souvenir financée par de nombreuses communes

MONTBRISON — Dimanche dernier, au col des Limites, les membres du groupe Ange du réseau Buckmaster rendaient en hommage à leurs amis, r sistants de la seconde guerre mondiale, morts pour la France à cette époque.

En effet, le monument aux Morts dédié à ce groupe de maquisards avait été profané et abîmé, il y a quelques années. Le docteur Barale, maire de Saint-Jean-Soleymieux et conseiller général, grâce à la colla-boration de l'ensemble des communes du canton pu offrir à ces anciens combattants la restauration de ce monument. « C'est un devoir de mémoire qui nous incombait. Des gens se sont regroupés pour que la France demeure, il faut qu'à travers ce genre de manifestation le message se perpétue » disait Robert Barale.

Le président du groupe Ange, M. Aldo Raimond remerciait chaleureusement tous les maires pour leur participation et M. Treillard qui a rénové le monument : « aussi bien qu'il y a 46 ans » . Après un dépôt de gerbe symbolique, la « Marseillaise » et le « chant des Patriotes » retentissaient dans les bois du Haut-Forez.

Le réseau Buckmaster était en liaison direct avec la Grande-Bretagne et dépendait du général Buckmaster, patron de tous les parachutages sur la France. Avant le débarquement allié, ses membres effectuaient un travail de sabotage et réceptionnaient les armes.

Après le débarquement, certains hommes du réseau Buckmaster de la région ont formé le maquis du Groupe des Anges, à Pivadan, petit hameau à côté de Roche-en-Forez, d'où la place du monument aux Morts.

Environ 120 hommes ont rayonné sur tout le secteur, ils ont saboté les voles ferrées de la plaine du Forez, récupéré des vêtements et du ravitaillement de tout ordre.

Leur dernier combat a eu lieu le 31 août 1944, à Saint-Michel-sur-Rhône contre la division SS « Das Reich » et sur les 72 résistants, neuf ont été tués.

F.SALLE



M. Aldo Raimond, président du Groupe Ange du réseau Buckmaster rappelait l'esprit de corps qui animait alors les combattants



Les représentants des communes du canton qui ont participé à la restauration du monument aux Morts

IL Y A AUSSI:

A SAINT MARTIN LA PLAINE:



A SAINT MICHEL SUR RHONE:



Et également une mosaïque faite par Josette DERU sur le mur du cuvage de la garde à la sortie de Boën



EXTRAITS DE LIVRES

Centre interdisciplinaire d'études et de recherche sur les structures régionales

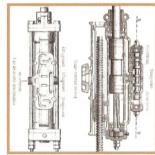




olume]











Tout d'abord, je tiens à remercier M. le Professeur Merley, sans l'aide duquel cette exposition et ces conférences n'auraient pas pu avoir lieu, et Jean-Christophe Olive, arrière petit-fils de Francis Pointu, qui a réalisé sous la direction de Jean Merley un mémoire de maîtrise sur notre réseau : *Newsagent-Ange*.

L'appel du 18 juin a été connu non pas à la radio mais par l'intermédiaire du *Progrès*. Résister en 1940, d'accord mais comment? L'intention existait, mais rien n'était encore en place. Ceci vaut pour moi, et vraisemblablement pour tout le monde.

- 1941 Il n'y avait pas encore de journaux mais seulement des tracts en petite quantité. J'ai fait la connaissance d'un groupuscule stéphanois : Pasqualini, Cerruti, Delgranges, Taffin, Gorce... par lequel, mon père et moi, avons eu quelques numéros de *Témoignage chrétien*. Il faudra attendre novembre 1941 pour le premier journal *Franc-Tireur*. Viendront ensuite *Combat, Libération* et, début 1942, le *Coq Enchaîné*. Mon père étant à Combat, Il fallait distribuer. C'est ainsi que commencèrent mes activités.
- 1942 Par le délégué du *Coq Enchaîné* pour Saint-Étienne, M. Francis Pointu, nous recevons ce journal et c'est par la diffusion de celui-ci que j'ai fait la connaissance d'Antoine Boirayon (1). Le *Coq Enchaîné* était en contact avec le réseau *Buckmaster Spruce* et c'est ainsi que ce réseau va pousser une antenne sur la Loire par l'intermédiaire de MM. Francis Pointu, Joseph Marchand et Louis Fouilleron.

Le dirigeant était à Lyon Robert Boiteux (un Anglais) dit Nicolas avec un relais à Saint-Étienne par l'intermédiaire de F. Pointu, dit Pic, et un instructeur anglais : Allan Jickell, dit Gustave ou Tatave. Au cours de cette année, le travail effectué a été le suivant :

- Approvisionnement en armes et explosifs en vue du débarquement. Les armes devaient être stockées sans aucune autre distribution aux autres organisations. Les explosifs devaient être conservés en vue de sabotages ordonnés par Londres ou, pour ceux jugés nécessaires à la désorganisation des troupes d'occupation. - Repérage de terrains de parachutage, communiqués à Londres pour homologation. Pour recevoir l'avion, il faut attendre la pleine lune. Quant au message pour le parachutage qui doit passer à la B.B.C., il est communiqué un mois avant. La formation de l'équipe de réception est laissée à l'appréciation des dirigeants stéphanois. Les effectifs étaient alors d'environ 12 hommes.

En mai 1942, les premiers parachutages dans la Loire étaient effectués pour le compte des réseaux SOE-Buckmaster : le 19 juillet à Montverdun, le 27 août à Grézieux le Fromental, le 22 septembre à Mornand la Jarlette. Ce fut un échec avec l'arrestation de l'équipe de réception. Tout avait bien fonctionné mais dans l'équipe de réception, le secret n'avait pas été gardé et les trois gendarmeries de Boën, Montbrison et Sury ont procédé à 9 arrestations. Le matériel a été confisqué mais MM. Pointu, Jickell et Rosenthal se sont échappés. Le plus grave est que les activités de Spruce étaient compromises gravement : la structure du réseau dans la Loire s'effondrait. L'Angleterre demandait la formation d'une nouvelle équipe avec de nouveaux hommes et une nouvelle appellation. Ce sera Newsagent (2). M. Pointu et Joseph Marchand devaient être sur leurs gardes. Ils ont fait appel à Antoine Boirayon. Ce nouveau réseau a été composé, à Lyon, par Robert Boiteux et Joseph Marchand, qui revenait d'Angleterre après une période d'instruction militaire. Ces deux hommes étaient les chefs du réseau. J. Marchand a choisi Antoine Boirayon, Emile Boirayon et Ado Raimond comme responsables de ce nouveau réseau dans la région stéphanoise. Le poste de commandement était établi à Saint-Joseph (Gier), dans la ferme de M. et Mme Bourge, épaulés par François Aubert.

En octobre 1942, une entrevue était organisée par M. Pointu, entre les frères Boirayon, Ado Raimond et Joseph Marchand, au café « Rizzi », place du Peuple à Saint-Étienne. Le travail commandé était identique à celui effectué par le précédent réseau mais, pour plus de sécurité, il nous était ordonné d'être trois permanents. Il fallait, en conséquence, être 24 heures sur 24 à la dis-

position de Londres. Pour nous trois, il s'agissait de la clandestinité complète et donc, d'abandonner métier et identité. C'était nécessaire pour faciliter nos nombreux déplacements et assurer la complète réussite de nos actions sans craindre pour nos familles. Nous devions, également recruter des « sédentaires » pour les réceptions de parachutages. Notre premier travail était de trouver des terrains de parachutage et de les faire approuver par Londres. L'homologation effective du réseau eut lieu le 1er janvier 1943. Nous n'avions plus de salaires normaux mais notre position de « permanents » a fait que Londres assurait le nécessaire pour vivre. En effet, chaque parachutage contenait de l'argent et les réseaux S.O.E. de Saône-et-Loire venaient largement à notre secours. Le transport était assuré par le train et surtout en vélo. Plus rarement, on utilisait une voiture volée à Lyon pour les trajets lointains. L'immatriculation du véhicule était identique à celle des véhicules de la Gestapo et nous avions de faux « Ausweis » et papiers d'identité, réalisés par un imprimeur stéphanois. Nous pouvions commencer véritablement l'action.

A signaler que le 1er mai 1942, nous avons organisé un dépôt de gerbe sur le monument de Jean Jaurès à Saint-Étienne. Nous étions, environ, 50 ou 60 et non pas de centaines comme le rapportent certains ouvrages. Nous avons également organisé une manifestation, place du Peuple, à la demande de Londres le 14 juillet 1942. Là, il y avait déjà plus de monde. En 1942, la police française arrêtait mon père, mon frère et moi et nous avons passé une semaine sous « l'homme de bronze » avant d'être relâchés à l'exception de mon père qui a poursuivi son « stage » à la prison de Saint-Paul pendant deux mois.

1943 arrivait et nous allions pouvoir passer à l'action.

1943 – Nous n'avons pas eu de parachutages avant août 1943. Dans l'attente, nous avons fait du sabotage industriel. La raison pour laquelle nous n'avons pas eu de parachutages? Tout simplement parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'avions disponibles pour le S.O.E. à cette époque et que le débarquement n'était pas pour

l'immédiat. Il faudra attendre le 13 août pour avoir un parachutage. Nos équipes de réception étaient de 12 hommes sur Rive-de-Gier et 12 autres pour la plaine du Forez. Le parachutage eut lieu dans la vallée du Gier et le message qui y correspondait était : « Marie-Madeleine a des bas en soie ».

En septembre 1943, nous n'avions pas de parachutage ce qui nous a permis de participer à l'évasion de la prison de Saint-Étienne où nous avons récupéré 9 évadés expédiés aux « Jasseries Garnier » où nous sommes restés un mois et demi. Le ravitaillement était assuré par un paysan et un meunier qui nous aidaient.

Le 30 septembre, nous déplorons l'arrestation de notre ami Francis Pointu, pris avec son fils et sa femme et internés à Montluc. Son fils et sa femme ont été libérés mais Francis Pointu a été déporté à Mauthausen d'où il est revenu à la Libération. Quelques jours plus tard, nous nous sommes rendus à la maison de M. Francis Pointu, aux Cinq Chemins à Terrenoire pour récupérer des documents importants cachés derrière un lavoir.

1944 – En janvier nous avons saboté avec l'A.S. des laminoirs à Saint-Chamond et nous avons appris qu'un nouveau parachutage aurait lieu dans la vallée du Gier après la diffusion du message : « Ses dents font des castagnettes ». On attendait en position à l'hôtel Saint-Christo le 1er février 1944. Dans la nuit du 3 au 4, après dénonciation à la Gestapo de la part d'un des clients de l'hôtel, les Allemands sont arrivés pour nous arrêter. Nous nous sommes défendus. Après une heure de tirs, nous parvenions à nous évader, les Boirayon par les toits, moi en sautant par une fenêtre. Le bilan a été tout de même lourd. La Gestapo a tué le patron de l'hôtel et un client. 48 heures après, nous avons reçu le parachutage, comme prévu. Il y avait, environ 1500 kg de matériel à stocker. Ce parachutage a été suivi de nombreux autres : le 10 mars avec le message: « La démobilisation n'est pas la paix »; le 27 avril avec « Ses cheveux font le serpent » et le 21 mai. Chaque envoi devenait de plus en plus important avec, au minimum 2 tonnes de matériel et d'importantes sommes d'argent. L'argent nous était envoyé pour acheter tout notre ravitaillement afin de ne pas s'attirer des inimitiés du fait du pillage. Inimitiés qui auraient pu s'avérer dangereuses avec des risques de dénonciation.

Début mai, Londres nous demande par message deux opérations impératives : le sabotage des laminoirs Duralumin à Rive-de-Gier et des locaux S.N.C.F. de Saint-Étienne Châteaucreux. Cette demande nous laissait entrevoir des événements.

Pour Duralumin, le sabotage a été effectué dans la nuit du 22 au 23 mai. Le résultat était l'arrêt de production de feuilles de métal pour l'aviation allemande, produites par Duralumin. Le sabotage de Châteaucreux était envisagé pour le 26 mai. Nous sommes partis de notre P.C. de Saint-Joseph *via* Saint-Étienne, en vélo, avec tout le matériel mais nous avons été arrêtés à Saint-Chamond par le bombardement américain.

Un nouveau parachutage devait avoir lieu à Montverdun le 27 mai. Ce déplacement nous permis d'échapper à une arrestation. En effet, suite à l'opération « Duralumin », la Gestapo faisait une rafle à Rive-de-Gier, opérant ainsi 12 arrestations et déportations dont celles de M. Bourges et de M. Aubert. Une grande partie de nos parachutages a été découverte et notre P.C. « brûlé ». Nous avons appris le 3 juin, par Joseph Marchand, que nous devions pas revenir à Saint-Joseph, suite à l'opération de la Gestapo. Le dimanche 4 juin 1944, à 19 heures et 21 heures 15 (3), nous avons recu un message : « Le marin roule des hanches », indicatif de la quérilla. Le 5 juin, toujours aux mêmes heures c'est le tour du message annonçant le débarquement : « Nous entrerons par la porte de derrière ». Les 5 et 6 juin 1944, la B.B.C. a diffusé de nombreux messages destinés aux réseaux S.O.E. dans toute la France. C'est ainsi que lorsque certaines personnes disent qu'elles ont su que le débarquement allait avoir lieu à l'écoute du message : « Les violons d'automne... », elles avancent quelque chose de faux car chaque réseau avait un message spécifique : le fameux vers était destiné aux réseaux du nord de la France.

N'ayant plus grand chose à faire dans le Gier, nous sommes allés le 7 juin chercher un emplacement pour former un maquis. A ce moment-là, la Résistance allait changer de forme.

Le premier emplacement était à Fougerousse, sur la route des Limites à Saint-Anthème. Insatisfaits, nous avons cherché un emplacement meilleur pour des raisons de sécurité. Le 16 juin, l'emplacement de Pivadan, entre Roche et Lérigneux, est jugé parfait. A travers les bois, nous avions vue sur Dovezy et Lérigneux et l'accès ne pouvait se faire qu'à pied.

Nous avions peu d'armes car le parachutage de Périgneux avait été pour les 3/4 réservé à l'armement des F.T.P. de Saint-Étienne et ce, malgré les consignes de Londres. Nous avons organisé notre maquis. La jasserie centrale était notre PC. 11 groupes de 9 hommes entouraient ce P.C. L'« emprunt » d'un central à la poste d'Usson a permis d'établir une liaison par téléphone entre tous les groupes et avec l'A.S. de Roche en Forez. Pour les vivres, aucun problème : des paysans nous approvisionnaient. Tout était payé immédiatement au tarif normal. Le pain était assuré par un camion de farine réquisitionné à Saint-Germain-Laval. Le parc à voitures était à 500 mètres de notre P.C., dans le bois. L'accueil des volontaires se faisait le soir au col de l'Homme Mort au « Café du Roy », chez Marius Chaux. Le code de passage était : « Les Jasseries Garnier ».

Fin juin, il nous fallait des armes pour équiper nos hommes. Le 9 juillet, nous avons eu un parachutage sur le plateau de Pivadan. Le message était : « Le crapaud jappe sous la lune ». Le matériel parachuté était extrêmement important. Quotidiennement, il y avait des opérations « équipement » et « sabotage ». La Résistance était, à ce moment-là, plus facile. Nous n'étions plus des clandestins et nous pouvions marcher la carabine sur l'épaule. Le 17 juillet, à Montbrison, nous avons pu intercepter un convoi de G.M.R. L'accrochage a été violent. Puis, c'était le tour d'un train allemand à Andrézieux.

A cette époque notre effectif était de 130 personnes.

Le 5 août, après l'écoute du message : « La lune se lèvera le soir », nous avons reçu un autre parachutage à Baracuchet. Nous disposions dès lors d'importantes réserves. Le 6 août, nous avons décidé d'équiper les F.T.P. du Palais et de Lérigneux. Le 7 août nous

avons armé l'A.S. également. C'est en traversant Lérigneux que nous avons appris l'arrivée d'un convoi de 50 cars au « gazo » d'Allemands et de G.M.R. 600 militaires venaient attaquer le maquis. L'emplacement était connu : un avion « mouchard » nous avait survolé début août. Vers 9 heures, nous avons échangé les premières rafales d'armes automatiques. Les F.T.P. du Palais ont été immédiatement débordés et sont arrivés chez nous, sans armes. Tout avait été abandonné. L'attaque s'est portée sur nous mais l'accès était difficile. Finalement, nous avons pu les repousser.

Puis, il v a eu Estivareilles. On était sur place mais un différend avec Marey a fait que nous nous sommes éloignés. C'est ainsi que le 21 août, nous nous sommes retrouvés sur la route pour venir à Roche la Molière pour chercher du « benzol ». Après quoi, nous nous sommes rapprochés de Saint-Étienne où nous n'avons pas rencontré de résistance. En effet, surprise, les Allemands avaient évacué la ville au 19 août 1944. Nous avons voulu effectuer une visite à la Préfecture mais Gentgen était déjà là pour remplacer le Préfet. Nous n'avions plus qu'à prendre son véhicule Citroën. Nous nous sommes arrêtés pour voir nos familles puis nous sommes revenus à Pivadan. La région étant libérée, nous avons décidé de quitter nos bois et d'occuper la caserne de Montbrison le 25 août. Afin de gêner les troupes allemandes qui venaient du Midi. nous sommes partis pour Condrieu. C'était une action de quérilla que l'on recherchait. L'accrochage a eu lieu à Saint-Michel-sur Rhône avec un détachement allemand au repos. Face à leur supériorité en hommes et en armement, nous avons été tenus en échec et nous avons dû notre salut à un avion britannique qui, en tirant sur les Allemands, nous a permis de nous replier. C'était la première fois que nous étions confrontés à un nombre important de blessés et de tués dans notre camp.

Début septembre, le colonel Buckmaster est venu rendre visite à notre réseau à Montbrison. Il nous a demandé la remise à neuf du terrain d'aviation de Chambéon près de Feurs. Un avion est venu prendre les frères Boirayon et moi. Nous avons passé un

séjour à Londres de 10 à 12 jours dans un centre de détection d'espions baptisé patriotic school. Nous n'avons pas compris immédiatement l'utilité de cette détention. Nous sommes restés à Londres jusqu'au 15 octobre 44. A l'État-major britannique, nous avons appris que notre mission était terminée et que l'armée régulière française pourrait nous prendre en charge. Nous sommes rentrés en France avec un convoi américain en partance de Southampton pour Sainte-Mère-Église (il nous a fallu deux jours, la Manche était minée). Arrivés à Montbrison, nous avons fait part à nos hommes de la décision anglaise. Nous avons pris contact avec l'armée française qui a refusé de nous incorporer en bloc comme nous le désirions. Chacun a eu le choix de s'engager individuellement ou de quitter la vie militaire. Les frères Boirayon et moi sommes redevenus civils.

Le 31 décembre 1944, tout le matériel en notre possession a été remis à l'armée à Lyon et le réseau dissous.

Je n'ai pas évoqué dans le détail nos combats ni toutes les actions de sabotage entreprises : il s'agissait de donner un bref aperçu du réseau.

Anecdotes

- A Feurs, nous avons intercepté un train de ravitaillement et distribué la nourriture aux habitants.
- A Saint-Étienne, nous avons fait garder notre matériel par l'occupant en le plaçant dans les garages au sous-sol du cinéma allemand, place Badouillère (et ce, au nez et à la barbe de nombreux gardes armés). Auparavant, M. Pointu et les hommes du Coq Enchaîné entreposaient un peu de matériel dans un caveau du cimetière Montmartre.
- L'avis des Montbrisonnais sur notre groupe doit être favorable : lors du passage d'une équipe de F.T.P. de Corrèze, nous avons sauvé quelques vies. En effet, ces F.T.P. voulaient une épuration un peu sauvage, et nous avons récupéré de nombreux Montbrisonnais, à la caserne, dont l'interrogatoire avait été plutôt musclé.

De cette période, il ne reste que nos souvenirs personnels. Les rangs s'éclaircissent et il y a lieu de recueillir le maximum de documents. Mais des véritables et non pas des romans... et il y en a.

Stèles régionales

- A Mornand la Jarlette relative au parachutage du 22 septembre 1942, actuellement en restauration par nos soins
- Aux Limites (Saint-Anthème), lieu de formation du réseau, proche du combat de Lérigneux
- A Saint-Michel-sur-Rhône
- A Saint-Joseph, sur la place, rappelant le travail de M. Bourge, mort en Allemagne après son arrestation du 1er juin 1944 et sa déportation.
- Nos pertes de 1942 à 1944 : 26 morts et disparus.

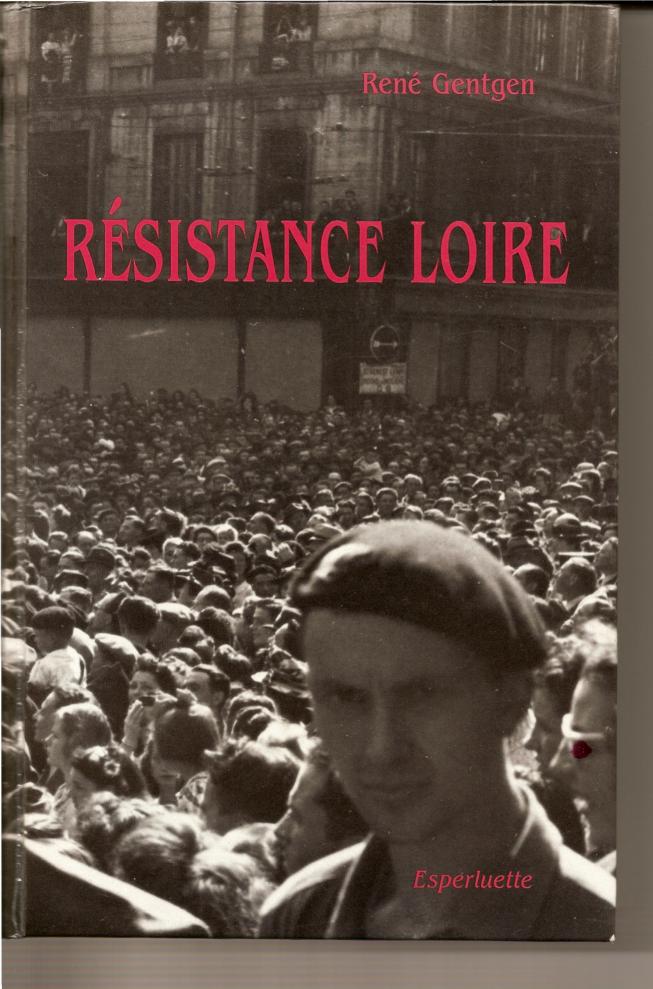
Ado RAIMOND Groupe Newsagent Ange

NOTES

(1) Notre amitié dura jusqu'à fin 1944.

⁽²⁾ Plus connu sous le nom d'Ange, pseudonyme de son responsable : J. Marchand.

⁽³⁾ Les messages étaient diffusés deux fois par l'Angleterre. La première fois vers 19 h 15 pour annoncer une opération et une seconde fois pour confirmer cette dernière. Cela était utilisé essentiellement pour les parachutages.



V LE SPECIAL OPERATIONS EXECUTIVE

Le Special Operations Service Réseaux Buckmaster)

Il rassemble les éléments opérant dans le cadre de la Direction des opérations péciales britannique.

Il a été présent dans la Loire sous quatre dénominations ou réseaux différents :

- le réseau « Spruce » ;

- le réseau « News agents ». Il est le prolongement du précédent ;

le réseau « Acolyte » ;
 le réseau « Jockey »⁽¹⁾.

Constitués dans le temps par les mêmes exécutants, « Spruce » et « News

gents » se sont imposés sous le pseudo de leur chef direct « Ange ».

Chacun de ces réseaux a ses caractéristiques propres. Celles-ci se sont traduidans l'exécution, sous des formes variées. Leurs animateurs ont adopté des mitudes tantôt de franche collaboration, tantôt plus sélectives, dans leurs relations les organisations de la Résistance d'origine purement française.

Les réseaux « Spruce » et « News agents » Dynamisme et état d'esprit exemplaire

Origine

La présence physique des réseaux du SOE à Lyon se matérialise avec l'arrivée, în août 41, de M^{me} Virginia Hall. Elle est journaliste et âgée de 35 ans. Elle sera la plaque tournante des réseaux du SOE en France jusqu'à fin 42. Dubourdin la rejoint en octobre 1941. Il a pour mission de constituer les premiers réseaux destinés à couvrir la région lyonnaise. Robert Boiteux, dit Robert Burdett, et Allan Jickell complètent le groupe au 1^{er} juin 1942. Le second est immédiatement envoyé à Saint-Etienne où il va prospecter des terrains de parachutages d'armes et former des équipes saboteurs. Un conflit oppose très vite Boiteux à Dubourdin.

Boiteux constitue son propre réseau qui prend le nom de « Spruce Circuit ».

📗 🛮 a été évoqué avec le secteur AS de la plaine est du Forez. Il ne sera pas repris ici.

Dès son arrivée à Lyon, il a noué des liens étroits avec l'organisation lyonnaise du « Coq enchaîné » – laquelle s'est étendue au sud de la Loire – et avec un représentant de commerce, Jean Régnier. Celui-ci est membre des FTP et employé chez un parfumeur, Joseph Marchand. Il met Robert Boiteux en rapport avec son employeur lequel accepte d'assumer la responsabilité du réseau sous le pseudonyme de « Ange ». Allan Jickell lui est rattaché. « Spruce », toujours avec Joseph Marchand, poursuivra son œuvre, à fin 43, après être devenu « News agents ».

Caractéristiques des deux réseaux

« Spruce » est l'un des précurseurs de la Résistance armée dans le sud du département de la Loire. Il réceptionne les premières armes. « News agents » se distingue par son dynamisme au cours de la phase active des sabotages en 43-44.

L'un et l'autre n'ont d'autre objectif que de contribuer, dans leur zone de responsabilité au succès des Armées alliées. Dès qu'ils ont satisfait aux impératifs de leur organisation, ils s'empressent d'aider toutes les formations armées de la Résistance intérieure quelles que soient les organisations politiques dont elles sont issues. Ils leur fourniront des moyens sous la seule réserve qu'ils soient employés conformément aux directives de leur hiérarchie propres. Ils participent, le cas échéant, à leurs entreprises. Bien que subordonnés à un EM allié, ils sont guidés, au premier chef, par leur sentiment d'appartenance à la communauté nationale.

Ils agissent essentiellement par le biais d'éléments sédentaires. Début juin 1944, « New agents » forme un maquis des plus attractifs. Il devient le maquis « Ange » ou maquis du groupe « Ange ». Il est placé sous l'autorité d'Antoine Boirayon, l'un

des hommes les plus actifs de la résistance militaire du département.

Le commandement

Dès son installation à Saint-Etienne, Allan Jickell devient la tête du réseau « Spruce » dans la Loire. Il se branche sur les adhérents locaux du « Coq enchaîné ». Il étend ses contacts au groupe-franc de « Libération ».

Après le départ de Jickell, Henri Borosch, Sud-Africain, le supplée sur Saint-

Etienne.

Albert Raimond, membre du « Coq enchaîné » et dirigeant d'une société cycliste, conduira Joseph Marchand vers l'un des membres de celle-ci, Antoine Boirayon. Il va devenir la cheville ouvrière de toute l'organisation dans la Loire.

Lorsque, courant 43, les structures stéphanoises de « Spruce » s'effondrent, Antoine Boirayon, directement subordonné à Joseph Marchand, est chargé d'en reconstituer les équipes, lesquelles passeront à « New agents ». Boirayon devient le chef incontesté du groupe « Ange » de la Loire. Il saura mener sa tâche jusqu'à son terme, assurant une belle continuité dans une action qui s'étend sur deux années d'épreuves.

Zone d'action

Le groupe du SOE du sud de la Loire, ou groupe « Ange », recouvre les deux entités « Spruce » et « New agents ». Il s'est constitué des pôles solides sur Saint-Etienne et sur Rive-de-Gier. Il n'a pas de limites bien définies de sa zone d'action.

Les objectifs qui lui sont fixés se situent presque tous au chef-lieu et dans la vallée du Gier. Il ne connaît d'autre frontière que celle que lui impose le rayon d'action de ses troupes. Lorsqu'en juin 44 il aura, par la force des événements, reporté son centre de gravité dans les parages du col de Baracuchet, il n'hésitera pas à s'engager jusqu'en Roannais et à Usson-en-Forez. Ses terrains de parachutage s'échelonnent de Mornant au nord (10 km N.-E. de Montbrison) à Saint-Michel-sur-Rhône, au sud (S.-O. de Condrieu).

L'organisation

Conformément aux ordres émis par l'EM allié et compte tenu des impératifs prioritaires du moment, sabotage ou guérilla, le groupe « Ange » s'organise d'abord sous forme d'équipes de résistants sédentaires puis, ensuite, en unité combattante.

En entrant dans l'organisation, les sédentaires prennent l'engagement de rejoindre le « Maquis » sur appel de leur chef. Si « Ange » se charge, temporairement, d'un maquis à fin 43, c'est pour satisfaire à des considérations humaines nées de circonstances exceptionnelles⁽²⁾.

LES SÉDENTAIRES

Deux périodes sont à considérer, celle d'Allan Jickell, éphémère et celle d'Antoine Boirayon agissant, début 43, sous Borosch. L'ère des sédentaires prend fin avec la constitution du maquis de 1944, à Pivadan.

Allan Jickell, grâce au concours des responsables départementaux du « Coq enchaîné », François Pointu et Louis Fouilleron, se donne rapidement les moyens

d'agir.

Par Louis Fouilleron, professeur au lycée de Montbrison, il est très vite en

mesure de réceptionner des armes.

Griviller et Antonia Lafond, institutrice, bénéficiant du concours de Philippe Marcel Roux⁽³⁾, pilote d'aviation et enseignant, reconnaissent et font agréer plusieurs terrains de parachutage. Antonia Lafond recrutera une équipe de réception à base de paysans⁽⁴⁾.

Jickell réunira 8 hommes dont il fera un groupe de saboteurs. Il s'agirait de mineurs. Ils n'ont pas été identifiés, ni engagés. Il est en liaison avec le groupe-franc de Jean-Baptiste Cérutti⁽⁵⁾ constitué dans le cadre de « Libération ». Lors de l'arrestation de ses membres, la police découvrit un lot d'armement en provenance du parachutage de Grézieux-le-Fromental du 27 mai 1942.

Après la disparition d'Allan Jickell, Henri Borosch, radio de Robert Boiteux, secondé par Antoine Boirayon, se met en devoir de reconstruire l'édifice. Toujours par le biais du « Coq enchaîné », ils s'appuient à Saint-Etienne sur Albert Raimond

et à Rive-de-Gier sur Jean Bourge. Il en sortira des équipes solides avec :

 sur Saint-Etienne, Antoine Boirayon, son frère Emile, Adolphe Raimond, fils d'Albert⁽⁶⁾ et Louis Gode;

2. Voir annexe VI.

4. Voir annexe VII.

^{3.} C'est à lui que l'on doit le terrain de Boisset-les-Montrond où le 26-7-42, le réseau Tir-Ali a parachuté pour l'équipe « sol ».

^{5.} Il peut s'agir d'une seule et même entité.

^{6.} C'est à l'insu de son père que celui-ci s'engage aux côtés d'Antoine Boirayon.

- sur Rive-de-Gier, Jean Bourge, Christian Prunier, Aubert, Pierre Marcillo,

Merle, Godart et Pouget (12 hommes à fin 43);

 sur Firminy, Albert Jamet a formé une équipe. Elle opère au titre d'« Ange » jusqu'à la mi-janvier, époque à laquelle elle passe à l'AS pour des motifs indéterminés :

 sur Boën-sur-Lignon, « Kiki » Lapras a regroupé une dizaine d'hommes. Ils prendront le maquis entraînant avec eux une demi-douzaine d'adhérents de l'AS laissés « en l'air » à Feurs après l'arrestation de Beau. Un élément FTP se joint à eux.

Les uns et les autres tissent autour d'eux tout un réseau de complicités favorable à leur action.

* *

Les principaux postes de l'organisation sont tenus par :

- opérations : Antoine Boirayon, son frère Emile et Adolphe Raimond ;

prospection des terrains de parachutage : Lapras, quincaillier à Boën-sur-Lignon et ses fils ;

- renseignements généraux : M^{me} Antoine Boirayon et M. Basset ;

- renseignements SNCF: Plégat et Milan;

- finances : Albert Raimond ;

- boîtes aux lettres : Mme Boirayon mère et Louis Gode.

Ce dispositif fonctionne dès 1943.

LE MAQUIS

Devant la nécessité de fournir un refuge sûr pour héberger les évadés de la maison d'arrêt de Saint-Etienne, « Ange » a constitué un premier maquis, fin septembre 43, à la jasserie de Gourgon toute proche de Pierre-sur-Haute. A la mi-novembre, il passe sous l'autorité du CMI des FTP de Saint-Etienne.

Le maquis formé le 1er juin 44, dans l'optique originelle du réseau « News

agents », a la composition suivante :

- un chef de camp avec trois adjoints et un médecin ;

11 groupes de combat d'une douzaine d'hommes.

Il n'existe pas de sections du type infanterie.

Antoine Boirayon est chef de camp.

Louis Gode, Emile Boirayon et Adolphe Raimond sont ses adjoints.

Le docteur Marcel Auslander est médecin du camp.

Le fonctionnement

1. La période Allan Jickell

Elle démarre sous d'heureux auspices. Elle s'est effondrée sur un incident de parcours et sur une certaine inertie de son animateur. La phase de mise en œuvre des moyens n'a pas été abordée.

Elle est clôturée, fin 42, sur un ordre supérieur enjoignant à Jickell d'avoir à

regagner l'Angleterre par une filière espagnole.

Indépendamment de ses opérations aériennes, on ne sait rien sur les activités d'Allan Jickell.

Selon M.D. Foot, son rappel aurait été provoqué par un excès de lenteur dans l'action. Henri Noguère est plus sévère, il l'accuse de s'être « livré avec ses équipes à des activités bruyantes qui ne laissèrent pas d'inquiéter ses amis ».

Allan Jickell est de toutes les opérations aériennes réalisées en 1942 par le

SOE dans le sud de la Loire.

Il est:

 le 1^{er} juillet à Montverdun où six containers d'armes sont largués. Le contenu est acheminé sur Lyon à destination du « Coq enchaîné ». La composition du comité de réception n'est pas connue. Elle a pu venir de Lyon;

- fin juillet, à Grézieux-le-Fromental, pour une attente sans résultat. Les si-

gnaux au sol ne sont pas perçus par le pilote;

le 27 août, sur le même terrain ;

le 24 septembre à Mornant-La Jarlette.

François Pointu est avec lui à chacun de ces arrivages. L'équipe de réception des trois derniers s'est formée à l'initiative d'Antonia Lafond, agissant sur sollicitation de Louis Fouilleron. Elle se compose des frères Marnat et Chave, de Rosenthal, de Louis Galland et de Pierre Bory. Pierre Barjon était à Grézieux-le-Fromental.

Les 9 membres de Mornant-La Jarlette seront pris par les gendarmes. Grâce à la complicité du gendarme Dutheil, Burdet, Jickell et Rosenthal leur échapperont.

Les 6 autres connaîtront des fortunes diverses.

Le contenu de l'arrivage du 27 août est confié aux équipes stéphanoises de Jickell. Une grande partie tombera entre les mains de la police sans avoir servi, lors de l'élimination du groupe-franc Cérutti. Des membres du « Coq enchaîné » de Rive-de-Gier en bénéficieront. Ils en abandonnent une partie à la police ripagérienne en décembre 42.

Celui du 24 septembre est entièrement récupéré par les gendarmes.

Après le départ d'Allan Jickell, il ne reste, en Loire, que quelques armes parachutés au titre du SOE.

2. LES SÉDENTAIRES DU GROUPE « ANGE »

A partir du début 43, en prise directe avec Joseph Marchand et Borosch, Antoine Boirayon va porter ses efforts sur la réalisation immédiate des actions de sabotage qui lui sont prescrites et sur celles, futures, de la guérilla.

Les unes et les autres comportent en préalable :

 le recrutement d'hommes résolus et aptes à l'exécution des tâches qui leur sont promises;

- la réception des moyens à mettre en œuvre ;

les reconnaissances en vue de l'action.

Pour favoriser au maximum toutes les entreprises nuisibles à la présence ennemie, Antoine Boirayon coopère sans aucune arrière-pensée et sans esprit de chapelle avec toutes les équipes de résistants quelle que soit leur origine. Il leur apporte son concours. Il supplée, chaque fois qu'il est en mesure de le faire, à leur manque de moyens.

Fin 43, « Ange » s'est constitué une structure organique qui lui assure un fonctionnement interne satisfaisant. Il compte 33 membres. La qualité et la disponibilité de ceux-ci répond à ses besoins. L'épisode de l'évasion des prisons stéphanoises portera temporairement ses effectifs à 42. De nouveaux adhérents le rejoindront avant juin 44. Il seront 44 à cette date.

Ce sont, pour l'essentiel, des ouvriers qualifiés, manuels habitués aux travaux délicats des industries de précision. Leur formation de saboteurs en est simplifiée.

Ils sont garants d'une exécution méticuleuse, sans bavures. Leur rendement est optimal. Ils ne connaîtront pas l'échec pour cause de maladresse ou de fébrilité.

Leur qualité de sédentaires réduit au minimum les besoins de la vie courante. Pour leur déplacements lointains ils utilisent des véhicules mis à leur disposition par des sympathisants engagés tel que l'hôtelier Antoine Guyot de Saint-Christo-en-Jarez.

Avant juin 44, Antoine Boirayon réceptionne 7 parachutages. Ceux-ci se concentrent, par alternance, pour 4 dans un rayon de 8 km autour de Longes (69); pour les 3 autres, à 20 km au nord-ouest de Saint-Etienne. Les deux premiers entrent dans le cadre du réseau « Spruce »; les autres dans celui de « News agents ».

Antoine Boirayon, son frère Emile et Adolphe Raimond, forment l'élément de base de tous les comités de réception. Ceux-ci se complètent par les adhérents les plus proches des terrains concernés. Des aides circonstancielles leur sont apportées.

Joseph Marchand est en liaison directe avec l'EM allié par radio.

Antoine Boirayon dispose d'un S phone pour le guidage des avions largueurs

en fin de parcours.

Jean Bourge a la responsabilité du dépôt et de l'entretien du matériel parachuté sur le terrain de Saint-Joseph. Les armes sont enfouies dans son jardin. Les explosifs sont confiés à Drivon.

Les arrivages sur d'autres terrains sont, soit entreposés à proximité du terrain, soit immédiatement répartis entre les parties prenantes. AS et FTP en bénéficient en

partie.

En mai 43, à Saint-Just-sur-Loire, « Ange » réceptionne un matériel spécifique. Il est destiné à une tentative d'assassinat sur la personne de Pierre Laval. Deux agents britanniques devaient opérer sur instruction directe de Robert Boiteux, au château de Laval, entre Vichy et Chateldon. La tentative se traduira par un échec.

Le 13 août, à Saint-Joseph, l'équipe de Rive-de-Gier entre en action avec Bourge et 7 exécutants dont Aubert, Marcillo et Drivon. Le matériel est stocké pour

servir aux prochaines opérations de sabotage.

Jusque-là, Antoine Boirayon agit dans le cadre de « Spruce », sous la direction de Borosch. Mais il est déjà le maître d'œuvre du SOE dans le sud de la Loire,

l'homme sans lequel rien ne serait possible.

A l'été de 1943, les agents anglais de « Spruce » se sont faits repérer par le SD lyonnais. Quelques arrestations sur Lyon aboutissent à la mise en veilleuse du réseau. Le 19 août 43, Robert Boiteux rentre à Londres par avion Hudson au départ de Saumur. Il emmène Patrick Le Chêne, son radio, Joseph Marchand et Jean-Marc Régnier.

Le 20 octobre, Marchand est de retour en France. Un Lysander le dépose sur un terrain à 15 km N.-N.-E. d'Angers. Il a pour mission de reconstituer, sur Lyon,

un nouveau réseau dénommé « News agents »(7).

Il reprend contact avec Antoine Boirayon et « Gilbert ». Le premier prend en charge, sous le nom de groupe « Ange » la partie sud du département de la Loire. Le second se voit attribuer la partie nord⁽⁸⁾. « News agents » fonctionne à partir du

25 octobre. Les parachutages reprennent.

Une livraison effectuée à Saint-Joseph, le 5 février 44, est précédée d'un drame à Saint-Christo-en-Jarez. Antoine Guyot, propriétaire d'un hôtel et Poyet, son locataire, y trouvent la mort⁽⁹⁾. Le largage se déroule sans incident avec l'appoint de 7 membres ripagériens.

9. Voir annexe VIII.

^{7. «} Spruce » éclate en deux réseaux distincts, « News agents » et « Tiburce ».

^{8.} Aucune trace de « Gilbert » n'a été relevée. Marchand ne le cite pas.

Le 10 mars à Saint-Michel-sur-Rhône, puis le 27 avril à Saint-Joseph, ce sont

encore les Ripagériens qui officient avec Boirayon.

Le 21 mars, à Périgneux-Chatelus, 5 membres d'une même famille de paysans secondent l'équipe de base. Ils adhèrent au groupe. La totalité de l'arrivage (16 containers) est livrée aux FTP du département (10).

Le 25 mai à Saint-Marcellin, la plus grande partie du matériel reçu ira à l'AS

de Saint-Etienne. Marius Granotier seconde Boirayon.

Il est, comme Antoine Boirayon, membre du PC et de la même société cycliste. En contrepartie, l'AS avait à effectuer, à une date fixée, un sabotage de voie ferrée, entre Saint-Etienne et Montrond-les-Bains. L'engagement ne fut pas tenu. Le reste de cet arrivage ira au groupe « Ponchon » de La Talaudière.

Durant l'hiver de 43-44, « Ange » multiplie les contacts et les reconnaissances préalables à l'installation d'une unité combattante, le jour J, dans le paysage vallonné qui domine Longes. Il s'y prépare à mener la guérilla sur la rive droite du Rhône,

de part et d'autre de Condrieu, contre les formations de la Wehrmacht.

Il a envisagé un dispositif englobant le village de Remillieux et le mont Monnet. Il doit y aménager une piste d'atterrissage pour Lysander. Les membres ripagériens sont chargés de cette tâche. Pouget s'y montre particulièrement actif.

« Ange » ne s'est pas limité à cette base prioritaire. Il a songé à se ménager

les emplacements de repli ou secondaires.

Il s'est acquis des amitiés dans les monts du Forez entre Pierre-sur-Haute et le ol de Baracuchet. Cette sage précaution n'aura pas été vaine.

* *

« Ange » prolonge ses contacts en entrant en relation, partout où l'occasion se

résente, avec des résistants appartenant à d'autres formations armées.

Compte tenu de son adhésion antérieure au PC, Antoine Boirayon s'est raproché du CMI de Saint-Etienne. Il réalise l'opération « évasion de la prison de Bellevue » en liaison avec lui. Le groupe « Ponchon » – lieutenant Pleynet – apparient, en fait, aux deux organisations. Celles-ci opèrent parfois en commun.

A l'AS des MUR, Antoine Boirayon voit Salvador Parra.

A l'AS de Marey, il est en rapport, sur Saint-Etienne, avec Marius Granotier t avec le groupe-franc de Bonnevial à Saint-Chamond par Christian Prunier. A Rive-de-Gier, il est partie aux accords de coopération des organisations locales de n 43. Jean Bourge y siège. A Firminy, Albert Jamet a opéré pour « Ange » jusqu'à mi-janvier 44.

Antoine Boirayon ne ménage pas ses efforts pour aider l'AS ou les FTP, pourvu 'ils agissent, soit en participant à leurs entreprises, soit en les approvisionnant en

plosifs. Le volume global de ces apports n'a pu être chiffré.

3. Les maquis

Après l'évasion de la maison d'arrêt de Saint-Etienne en septembre 1943, Ange » prend en charge une partie des détenus libérés, il les héberge dans les monts Forez⁽¹¹⁾. Ce n'est là qu'une péripétie sans rapport avec les missions de guerre

A. Raimond fait état de 3 échecs sur les terrains de Pommier-en-Forez, Montverdun et col du Béal. plaine, les pilotes ne descendent pas assez bas. Dates inconnues. Voir annexe VI.

qui lui sont assignées. Son véritable maquis prend naissance à Fougerousse (63) le 5 juin 44, dans une ferme des monts du Forez, à l'est de Saint-Anthème.

Pourquoi les monts du Forez au lieu de Longes?

C'est que le groupe « Ange » de Rive-de-Gier a été cruellement éprouvé début juin. La quasi totalité de ses dépôts d'armes a été saisie par le SD. Des adhérents sont arrêtés. Boirayon, qui s'est heureusement prémuni contre une telle éventualité, est dans l'obligation d'occuper un cantonnement de repli, et d'aligner ses effectifs initiaux en fonction de ses disponibilités en armement. Ce qui lui reste de matériel l'autorise à réunir une quarantaine d'hommes.

Afin de maintenir une liaison permanente avec Joseph Marchand, il installe un

PC à Montverdun. Il y dispose d'une liaison radio avec lui.

Début août, un émetteur-récepteur plus puissant et un nouvel opérateur radiotélégraphiste lui sont affectés. Il est maintenant directement branché sur l'EM du commandant en chef des FFI à Londres.

A peine a-t-il rassemblé ses premiers maquisards qu'il apprend, presque simultanément, qu'il est directement subordonné au général Koenig et qu'il a à freiner toute activité de guérilla faute de ravitaillement en armes et en munitions⁽¹²⁾. Boirayon, discipliné à l'extrême, applique les ordres à la lettre. Il renvoie dans leurs foyers ceux des siens qu'il estime n'avoir rien à craindre pour leur sécurité. Ils obéissent à contrecœur. Quelques-uns seront arrêtés. Deux d'entre eux seront fusillés.

Jugeant Fougerousse à la fois trop exposé, trop éloigné de ses terrains de parachutage et d'une capacité de logement insuffisante, Boirayon se porte, dès le 15 juin, à Pivadan, en lisière des bois de la Brosse, 2 km sud-ouest de Roche-en-Forez.

A la jasserie de Pivadan, il y a place pour une vingtaine de personnes. Le PC et les cuisines y prennent leur gîte. Elle n'est accessible qu'à pied et occupe le centre d'une clairière.

Boirayon s'est procuré des tentes d'une capacité de 12 hommes, chez un industriel de Boën-sur-Lignon. Chacun abrite un groupe de combat. Elles sont érigées en arc de cercle autour du PC, à l'ouest et en amont de celui-ci. Chaque tente est relié au PC par téléphone⁽¹³⁾.

En prenant le maquis, la plupart des membres du groupe « Ange » ont déjà reçu une solide formation de saboteurs, fortifiée par l'expérience acquise sur le tas.

Il leur reste à se muer en combattants.

Antoine Boirayon n'a reçu qu'une formation militaire élémentaire. Il ne dispose d'aucun instructeur qualifié dans ce domaine. L'unique gendarme incorporé au groupe remplit l'office d'officier de renseignement. Il n'est pas préparé aux tâches spécifiques.

Boirayon saura cependant se constituer une unité combattante de qualité. Il saura s'attacher tous ses personnels. Son autorité ne sera jamais discutée. Toute intrusion de nature politique au sein du groupe sera réprimée. L'exécution stricte des ordres et le respect des règles de sécurité s'imposent avec rigueur. Chacun, chez « Ange », paie de sa personne.

L'instruction militaire est centrée sur la sécurité en stationnement et en mouvement, sur la mise en œuvre des armes et sur l'emploi rationnel des explosifs.

Début juin 44, de la manne récoltée au cours des mois précédents, il ne reste à « Ange » que de quoi satisfaire à l'équipement d'un nombre restreint de combattants. Il sera bientôt pourvu au-delà de ses besoins. Deux parachutages massifs lui

^{12.} Message du général Koenig du 10 juin 44.

^{13.} Prélevé sur les PTT d'Usson-en-Forez

parviennent en juillet et en août. Ils arrivent à point nommé. Un troisième, livré quelques jours après la libération de la Loire, provoquera quelques imprévus.

Le 9 juillet, à Pierre Basanne, au-dessus de Pivadan, il reçoit l'armement nécessaire à l'équipement d'une centaine d'hommes. Tous ses maquisards sont dotés.

Il peut accueillir de nouveaux arrivants.

Le 5 août, sur le même terrain, il réceptionne un arrivage équivalent. Cette fois, c'est le trop-plein. Boirayon ne s'en embarrasse pas. Dans la matinée du 7, Ado Raimond circule autour de la Roche-en-Forez transportant armes et munitions qu'il distribue à l'AS. En début de l'après-midi, Millon et l'AS pourront engager 17 FM contre l'assaillant à Lérigneux. En fin d'engagement, Boirayon pourvoie au remplacement des armes perdues par les FTP au cours de l'action⁽¹⁴⁾.

Le 5 décembre, par suite de circonstances indéterminées, un appareil larguera, à haute altitude, à proximité de Monistrol, une cargaison destinée à « Ange ». Les FTP profitent de l'aubaine. Boirayon éprouvera beaucoup de peine à récupérer son

bien.

« Ange » était bien pourvu en moyens de transport. Son parc auto est aménagé au pied de la croupe est des bords des communaux à 1 km à l'ouest de Donzy. Bien approvisionné en carburant, il lui permet de rayonner loin de sa base pour opérer. Il s'est fourni sur tout le département de la Loire et sur celui du Puy-de-Dôme.

En Loire, en juin, il se procure un VL le 12 à Savigneux ; une camionnette avec son contenu en provenance de l'Union des coopératives de Saint-Marcellin ;

puis, une traction-avant le 17, à Montbrison, chez Chaubert (ou Chobert).

En juillet, le 3, l'entreprise Gatty de Saint-Etienne lui abandonne un camion P 45; le 8, à Sury-le-Comtal, il s'empare d'un VL avec une réserve de carburant et

d'huile. Le 13, il récidive à Boën-sur-Lignon.

Le 1^{er} août, il va jusqu'à Saint-Germain-Laval et en ramène un camion chargé de farine. Par la même occasion, il emporte 3 000 pantalons, 700 vestes de treillis et diverses pièces d'habillement. Le 21, à Saint-Etienne, il s'approprie la voiture de fonction du préfet de la Loire. Jusque-là, « Ange » se saisissait de tous les matériels roulants s'aventurant sur les routes à proximité de ses cantonnements.

Si « Ange » doit faire face, temporairement, à un manque de disponibilités en espèces, cette situation ne s'éternisera pas. Le 9 juillet, une somme de 2 400 000 F lui est larguée. Il avait, auparavant, bénéficié des avances que lui avait consenties

Albert Raimond sur ses deniers personnels.

Son aisance financière lui permet de se ravitailler en vivres auprès des commerçants et des paysans.

Le parachutage du 9 juillet, puis celui du 5 août, lui ont procuré un lot subs-

tantiel de rations D.

Les maquisards d'« Ange » sont revêtus des uniformes que lui a cédés l'AS, non sans transactions préalables assez serrées. Des tenues anglaises lui ont été parachutées. Les chaussures étaient inutilisables.

« Ange » est implanté au milieu d'unités combattantes se reliant, pour le plus

grand nombre, à l'AS et pour le reste aux FTP.

Après des rapports par trop basés sur la recherche d'avantages réciproques avec l'AS de Jean Rolle, ils deviennent d'une franche cordialité avec Millon. Ils s'affermissent à l'épreuve du feu au soir du 7 août. Le médecin du groupe « Ange », le Dr Marcel Auslander, est un transfuge de l'AS après accord entre les parties.

Les relations avec le camp Lucien-Sampaix sont bonnes.

Lors de leur arrivée dans les monts du Forez, les populations, à majorité paysanne, voient ces maquisards, dont peu proviennent d'un recrutement local, avec circonspection. Le climat ira très vite en s'améliorant. Les ravitailleurs paient rubis sur l'ongle. Le ton de simplicité bon enfant qui caractérisent leur chef et ses hommes, les rend de plus en plus attachants. Ils opèrent généralement loin de leur base. Il y a des agriculteurs parmi eux.

Avec l'arrivée des armes et des fonds, l'accueil de nouveaux membres est rendu possible et souhaitable. Au 16 juillet, les effectifs sont passés à 90 unités. Ils sont

120 au 1er août pour culminer à 150 à la mi-août.

La répression et ses effets

« Spruce » et « News agents » ont été frappés tour à tour par les forces ennemies, soit que ses membres soient victimes des circonstances, soit qu'ils le soient de la délation.

Dans le cadre de « Spruce », – les mécomptes du groupe-franc de « Libération »

exclus - c'est le « Coq enchaîné » qui a le plus souffert.

Louis Fouilleron est arrêté le 25 août 1942.

La mésaventure de Mornant-La Jarlette entraîne la perte des frères Marnat, des frères Chave, de Louis Galland et de Pierre Bory. Antonia Lafond est écartée quelques jours plus tard.

Le 4 décembre 42, à Rive-de-Gier, la police appréhende Alexandre Christophe, Jean Granier, Marcel Bouttin, Maurice Viricel et Georges Basterave. Ils sont déten-

teurs d'armes parachutées.

Le 30 septembre 1943, les époux Pointu et leur fille sont mis hors d'état d'agir, à Terrenoire. Le garagiste Jean Godart, de Saint-Genis-Terrenoire et l'électricien Pierre Pouget de Rive-de-Gier sont arrêtés le même jour. Godart sera fusillé à Montluc. Pouget ne rentrera pas des camps de la mort. Torturés, aucun d'eux n'a livré le moindre nom. Ils comptaient parmi les éléments les plus actifs du groupe Jean Bourge. Ces pertes, pour graves qu'elles soient, n'auront aucune répercussion sur le développement de « News agents ».

En 1944, et dans le cadre, cette fois, du nouveau réseau, les disparitions de l'aubergiste Antoine Guyot et de son locataire Poyet, le 3 février, sont liés à l'inci-

dent de Saint-Christo-en-Jarez.

Le 18 février, à Rive-de-Gier, Christian Prunier est abattu tout près de son domicile. Il a participé au sabotage de l'usine du Creusot-Loire à Saint-Chamond et son nom figurait sur la liste trouvée sur Edouard Brodin.

C'est au début de juin que survient le coup qui va bouleverser les projets d'Antoine Boirayon pour le déclenchement de la guérilla. Il l'oblige à abandonner

tout espoir d'opérer à partir de sa base de Longes.

Le 1^{er} juin, à Saint-Joseph, la maison de Jean Bourge est cernée par les agents du SD. François Aubert et Merle s'y trouvent. M^{me} Bourge vaque aux soins du ménage. Alertés à temps, ces deux derniers se réfugient sur le toit. Ils ne seront pas inquiétés. Bourge et Aubert sont pris.

A partir de quels renseignements le SD a-t-il opéré?

En raison de la proximité de deux événements d'une certaine portée, le sabotage de l'usine Duralumin le 22 mai, l'arrestation de Van Geit le 31, deux hypothèses sont à considérer. D'une part, la rumeur qui s'est propagée après la mise hors service des laminoirs les plus modernes d'Europe a pu tisser le fil qui a conduit le SD chez Jean Bourge, d'autre part, Van Geit avait des contacts directs avec lui et l'on sait qu'il a tout donné. La seconde hypothèse semble la plus plausible.

Elle serait confirmée par la mainmise, le 5, sur le dépôt d'armes d'« Ange » enterré dans le jardin de Jean Bourge. Van Geit en connaissait l'existence. Bourge

et Aubert n'ont pas parlé(15).

Ce même 5 juin, le SD arrête les membres de la famille Raimond. Ado seul leur échappe, il était en mission à Montverdun. Son père Albert et sa mère, Rose Galland, succombent à Saint-Priest-en-Jarez, son frère Jean à Saint-Etienne. Albert sera transféré à Montluc. Rose et Jean seront internés à la caserne Grouchy.

La concordance de ces dates – 5 juin – semble purement fortuite. Aucun lien ne peut être établi entre ces événements. On s'étonne seulement des quatre mois qui se sont écoulés entre la découverte de documents à Saint-Christo-en-Jarez et le pas-

sage aux actes.

Réunis au maquis, les membres du groupe « Ange » ne sont pas à l'abri des coups du sort. Certains d'entre eux assurent des liaisons avec l'extérieur. La répression sévit jusqu'en août.

Le 16 juillet, M^{me} Lapras de Boën-sur-Lignon, est prise comme otage à la suite

de l'exécution des femmes Rimaud.

Le 5 août, Raymond Chalavon est fusillé à Unieux.

Le 7, au cours des combats qui se déroulent autour de Lérigneux, les agents du SD procèdent à des coups de sonde dans les parages du col de l'Homme-Mort. Ils interceptent deux agents de liaison d'« Ange » en les personnes de M^{me} Besson, restauratrice à Saint-Priest-en-Jarez, – son fils Antoine est au maquis – et de Simon Hoecht. La première est emprisonnée. Le second, à la vue des Allemands, tente de fuir. Il est abattu au col.

A des dates indéterminées, « Ange » doit déplorer la perte de Paul Rollat, arrêté début octobre 43. Il est fusillé à Saint-Genest-Lerpt. Edmond Pepin, pris fin novembre 43, est fusillé à Montluc en même temps que Jean Godart⁽¹⁶⁾. Jean Vial, Henri Muller, Charles Laurent et Jean Delobre ont été pris alors que, maquisards, ils partaient à la recherche de vêtements⁽¹⁷⁾. Ils sont fusillés à Rochetaillée.

En août, « Ange » compte cinq nouvelles arrestations. La felgendarmerie agit le 4. Quatre d'entre eux sont relâchés. La cinquième, Marie-Louise Brosse, acheminée

sur Compiègne, réussit à s'évader d'un train à hauteur de Dijon.

Les actes d'intimidation

Ils n'entrent pas dans les missions prescrites par l'EM allié. Par contre, les actes de représailles contre les délateurs et les membres des forces de la répression les plus vils sont dans la nature du combat clandestin. Les actes de la période « News

agents » répondent, pour l'essentiel, à ce critère.

Ce principe posé, il est assez surprenant de découvrir, à l'actif du groupe Ange », quelques actes dont le caractère politico-militaire est patent. De plus, il se développe tous sur le chef-lieu et se concentrent sur une période bien déterminée qui va du 9 août au 16 octobre. C'est celle où Robert Boiteux et Joseph Marchand sont absents de Lyon. Durant ce temps, Antoine Boirayon est livré à lui-même et vit en phase d'intense coopération avec les FTP stéphanois, marquée par l'évasion de la prison de Bellevue et l'exécution en commun de quelques sabotages. Il semble que Boirayon ait largement contribué à aider les FTP au cours de leur période de démar-

^{15.} Bourge en parlait. Il l'avait révélé, inutilement, à Gentgen.

^{16.} Pépin est aussi aux FTP, secteur 1.

^{7.} Jean Delobre aurait eu des relations avec la Milice.

rage sur Saint-Etienne. Les opérations ci-après, constituent, en fait, les derniers soubresauts de « .Spruce ». Avec les sabotages correspondants, ils témoignent de la vitalité du réseau, au moment même où il est appelé à disparaître.

Le 9 août, « Ange » détruit les vitrines d'une permanence de la LVF à Saint-Etienne.

Le 22, il attaque le café de Genève, place du Peuple, repaire des agents du SD.

Le 28, il fracasse les étalages des journaux de la collaboration : Le Mémorial et La Loire. Il agit de même au commissariat central rue Wilson.

Le 9 octobre, il « visite » l'office allemand de placement.

Le 16 du même mois, à Saint-Chamond, c'est la permanence de l'« Emancipation Nationale » qui est prise à partie.

En 1944, « Ange » a surtout mis l'accent, dans le cadre de « News agents », à des actions de représailles. Les actes politico-militaires y sont rares.

Le 2 mars, à La Fouillouse, un agent du SD est abattu.

Le 1^{er} mai, rue de la Charité à Saint-Etienne, en concomitance avec le sabotage de ses ateliers, Rey, collaborateur et marchand de cycles est inquiété.

Le 13 mai, à La Fouillouse, à l'hôtel de l'Europe, les époux Lecomte et Champosas, délateurs, sont frappés à leur tour.

Le 13 mai, à Saint-Etienne, les locaux de « La Jeunesse de France et d'outremer » et ceux de la droguerie Nègre, rue du Président-Faure, sont saccagés.

Les opérations

Etalés de 1943 à 1944, le total des sabotages exécutés sous l'autorité d'Antoine Boirayon s'élève à 30. Après le 6 juin 44, toujours à leur initiative, le groupe se heurte par quatre fois aux forces de l'ordre ou à l'occupant.

1. Les sabotages

Ils sont à l'actif, selon les moments, des sédentaires de « Spruce » (6), de « News agents » (17) et des maquisards (7). Quelques-uns d'entre eux sont réalisés en liaison avec les FTP du secteur 1.

Un simple regard sur le tableau ci-dessous fait apparaître une action prioritaire sur la voie ferrée dont le trafic est perturbé au maximum. L'immobilisation des établissements industriels affectés à l'effort de guerre ennemi vient ensuite.

1. Sabotages avant le 6 juin 1944

Tableau des sabotages

Dates	Emplacement et nature de l'opération	Interruption
	a) Sédentaires au titre de « Spruce »	
11 2 42	1) Voies ferrées	F.,
11-3-43	Châteauneuf. Tentative sur ligne Saint-Etienne-Lyon.	Echec
8-8-43	Saint-Etienne. 2 plaques tournantes endommagées.	
	2 pompes hydroliques pulvérisées; auto-pompe alle-	
	mande détruite; 19 locomotives immobilisées (avec	
20-10-43	FTP). Saint-Etienne-Châteaucreux. Bombe sous grue des ma-	Echec
20-10-45	chines (avec FTP).	Lence
30-10-43	Saint-Etienne-Châteaucreux. Moteur à vérins + grue sa-	
20 10 .2	botée. (avec FTP).	
	2) Lignes PTT	
10-10-43	Saint-Etienne. Coupure des lignes téléphoniques.	
	3) Production industrielle	
21-7-43	Rive-de-Gier. Transformateur usine Duralumin détruit.	
	b) Sédentaires au titre de « News agents »	
	1) Voie ferrée	
?-11-43	Saint-Etienne. Emplacement non précisé.	
?-12-43	Saint-Etienne. Emplacement non précisé.	
10-1-44	Saint-Etienne-Châteaucreux. 10 locomotives sabotées.	S 400
31-1-44	Fraisse, gare. 9 locomotives sabotées + une plaque tour-	
0.1.11	nante.	
?-1-44	Saint-Etienne-Châteaucreux. Grue de 50 t de Nevers sa-	2 0 000 740
?-3-44	botée.	
1-4-44	La Fouillouse. Emplacement non précisé.	
1-5-55	Saint-Etienne. Emplacement non précisé. Saint-Etienne. Emplacement non précisé.	
15-5-44	Roche-la-Molière. Emplacement non précisé.	
?-5-44	Saint-Etienne. Emplacement non précisé.	
. 5 44	2) Energie électrique	77.
2-2-44	Saint-Etienne. Centrale électrique de La Rivière (avec	
	FTP).	
	3) Production industrielle	
8-11-43	Saint-Etienne. Sabotage de moteur et pièces de sous-ma-	
	rins à Vigeor.	
22-11-43	Saint-Etienne. Canalisation d'eau, boulevard Thiers.	Echec
20-1-44	Le Villars. Usine Raynauc-Matou.	Echec
25-1-44	Saint-Chamond. Aciéries de la Marine. Motrice des la-	
B E 5%	minoirs gravement endommagée (avec AS) ⁽¹⁸⁾ .	
1-5-44	Saint-Etienne. Etablissements Rey. Cycles.	Quelques jours
22-5-44	Rive-de-Gier. Duralumin. Moteur 800 CV gravement en-	Prolongée
	dommagé ⁽¹⁸⁾ .	
	c) Maquis	
	1) Voie ferrée	
?-6-44	Entre Veauche et Montrond-les-Bains. 20 coupures.	12 74 75 7
?-7-44	La Fouillouse. Emplacement non localisé.	

3-8-44	Entre La Villars et La Fouillouse. Voies 1 et 2 coupées.	
8-8-44	Saint-Etienne-Châteaucreux. Une locomotive saute sur plaque tournante. Vérins N et S détruits (avec FTP).	
17-8-44	Bonson, gare. Sabotage de wagons.	
17-8-44	Montbrison, gare. Destruction du pont tournant et de machines.	
	2) Lignes PTT	
19-6-44	Usson-en-Forez. Occupation de la poste. Démontage du standard et des lignes en vue équipement du maquis.	

Cette liste aurait du s'allonger d'une date. L'aviation U.S. ne l'a pas voulu.

Le 26 mai 44, dans l'après-midi, Antoine et Emile Boirayon accompagnés d'Ado Raimond, sont en route pour Saint-Etienne. Ils circulent à bicyclette et tirent une remorque bourrée d'explosifs. Ils se rendent en gare de Châteaucreux où, avec le concours de quelques amis, ils vont, dans la nuit, procéder à la destruction des centres vitaux de la gare.

En parvenant à hauteur de Saint-Chamond, ils sont survolés par une escadre U.S. de forteresses volantes. Celle-ci vient de déverser sa cargaison de bombes sur Saint-Etienne. L'effet est des plus désastreux. Les installations visées sont à peu près épargnées. Après ce bombardement meurtrier et les mesures de sauvetage qu'il im-

pose, les saboteurs sont mis dans l'obligation de renoncer à leur projet.

2. La guérilla

En juillet 44, au cours de deux missions externes, « Ange » subira des accro-

chages qui lui vaudront des pertes légères.

En août, il remporte un indéniable succès en se portant au secours du camp Lucien-Sampaix, attaqué par les forces de l'ordre. Dans le cadre de ses intentions initiales d'opérer dans la vallée du Rhône, il n'hésite pas à s'éloigner de plus de 80 km de sa base pour frapper les unités de la 19^e Armée allemande en retraite des côtes de Provence.

Le 10 juillet, opérant en gare d'Andrézieux avec une dizaine d'hommes, « Ange » ouvre le feu sur un détachement allemand et blesse plusieurs ennemis. Il

a un blessé grave, Pierre Robert. Il décédera le lendemain.

Le 19, dans Montbrison, un camion chargé d'une vingtaine de maquisards est pris à partie par une patrouille de GMR. Surpris, il se trouve dans une situation difficile. Les hommes se dégageront au prix de la perte de leur véhicule.

Le 7 août, à Lérigneux, « Ange » intervient en trois temps contre 700 assaillants qui viennent de s'emparer des cantonnements du camp Lucien-Sampaix à Lérigneux

et au sud.

Il contraint l'ennemi à refluer de Donzy.

Avec le concours de l'AS, il participe à la reprise de Lérigneux.

Il poursuit les vaincus jusqu'à hauteur de Verrières-en-Forez et délivre un prisonnier FTP⁽¹⁹⁾.

Le 31 août, il est à Saint-Michel-sur-Rhône où il surprend une forte unité allemande au repos. Il engage le combat mais doit se retirer devant un adversaire supérieur en nombre et en moyens. Il a sept tués : André Bouleyre, Joseph Cabrenzo, Roger Lausson, Antoine Manin, Eugène Manoa, André Rougé, Alfred Tourbier et deux disparus : Claude Weill et Jean Bresson. Il a trois blessés : Chalandon, Claude Drivon et Louis Gode⁽²⁰⁾.

Entre-temps, « Ange » a, sur ordre, dégagé la piste du terrain d'aviation de Chambeau.

Les résultats

Les réseaux « Spruce » et « News agents » qui agirent successivement dans le sud du département de la Loire et avec le même fond d'hommes, ont témoigné d'une grande vitalité dans les domaines qui leur étaient impartis, la réception des moyens, le ralentissement du trafic ferroviaire et de la production industrielle. Leur effort se porte, d'une part, sur le nœud de voie ferrée de Saint-Etienne, d'autre part, sur les établissements industriels vitaux pour l'économie de guerre.

Si la Loire n'a pu bénéficier elle-même de tout l'apport en armement que le département pouvait espérer, cela tient au fait qu'une partie des arrivages était acheminée sur Lyon et qu'une autre est tombée aux mains de l'ennemi. Sur les 9 parachutages réceptionnés avant la libération du département, on peut toutefois estimer que sept au moins d'entre eux y sont restés. Le surplus des besoins d'« Ange », non récupéré par l'adversaire, est allé aux formations voisines. En dépit des rapports d'antériorité de Boirayon avec les FTP, il semble que ce soit l'AS qui en a reçu la meilleure part.

Les sabotages d'« Ange » furent nombreux et, à quelques exceptions près, efficaces. Ils représentent une moyenne supérieure à deux par mois. Ils ont débuté tôt dans le temps et se sont poursuivis à un rythme soutenu. Tout juste note-t-on un

ralentissement en février, mars et avril 1944.

Dans l'ensemble, avec des effectifs très inférieurs à ceux des autres organisations, « Ange » a réalisé une œuvre considérable qui mérite une admiration sans réserve.

·Le maquis de Gumières

Selon Marcel Duby, le « Coq enchaîné » avait créé, à Gunières, tout près de la Croix-de-l'Homme-Mort, en liaison avec les MUR, un camp d'entraînement et de démonstration à l'initiative de Louis Fouilleron. Son effectif ne dépassera jamais les 6 hommes. Il disparut début 1944, sous les rigueurs de l'hiver. Il est possible qu'« Ange » ait conservé des intelligences dans cette localité toute proche de Fougerousse.

ANNEXE VIII Incident à Saint-Christo-en-Jarez. Nuit du 2 au 3 février 1944. Groupe "Ange"

A la mi-janvier 1944, le message annonciateur d'un parachutage passe sur les mennes de la BBC à destination d'« Ange ». L'avion est attendu pour la pleine lune survante.

A l'entrée de cette phase lunaire, le 2 février au soir, Antoine Boirayon se rend Saint-Christo-en-Jarez, à l'hôtel Guyot, pour y prendre ses dispositions préparatoilles II est accompagné de son frère Emile et d'Ado Raymond. L'hôtel comprenait salle de consommations. Il était fréquenté par des sympathisants de la Résistance. Propriétaire ne cachait pas ses préférences. Il ne ménageait pas son concours.

En retrait des grandes voies de communication, Saint-Christo pouvait être considéré comme un lieu sûr et bien placé pour la mission à venir. L'équipe du SOE y était rendue dans une voiture maquillée et immatriculée CG, lettres du SD. Le

récule contenait les armes destinées au comité de réception.

Dès son entrée dans la salle de consommation, Antoine Boirayon repéra, parmi clients, un quadragénaire au regard scrutateur et malveillant. Il se prétendait resentant en assurances. Il se nommait Hendrickx. C'était un ancien détenu retourné les agents du SD. Boirayon songea un instant à le neutraliser. Il y renonça, faute certitude. Bien que tenu à l'œil, l'indicateur parvint à s'esquiver laissant planer melque inquiétude dans les esprits.

L'équipe Boirayon, un locataire, Poyet, ouvrier plombier, sans attache avec la

Résistance, et Guyot, devaient passer la nuit à l'hôtel haut de deux étages.

L'attention de Hendrickx avait été attirée par la voiture. Son chargement l'avait ruigué. Il se précipita vers ses maîtres dans un café stéphanois de la place Badouille. Une expédition nocturne y fut montée sur le champ. Des agents du SD prirent a route de Saint-Christo-en-Jarez. Aux approches de minuit, ils sont devant l'hôtel. L'hôte et ses clients logent aux étages. Les résistants sont au premier. Ils sont armés de pistolets P 38 avec 2 chargeurs. Emile Boirayon et Ado Raimond partagent la même chambre. Guyot ne dort pas. Le bruit extérieur éveille son attention. Il saisit médiatement le danger. Il se précipite vers les chambres des hommes d'« Ange » et crie : « Les Allemands sont là ». Réveillés en sursaut, les résistants se portent aux fenêtres pour y découvrir leurs adversaires armés. Ils ouvrent le feu.

Entre temps, les Allemands ont enfoncé la porte d'entrée de l'hôtel. Des rafales mitraillettes claquent au rez-de-chaussée. L'ennemi est dans la place. Il s'élance l'escalier. Guyot et Raimond lui font face. Ils couvrent les frères Boirayon en vers le grenier. Guyot est mortellement touché d'une rafale de mitraillette. Une

période d'accalmie succède à cette algarade. Ado Raimond en profite pour déposer Guyot sur un lit. Il se réfugie dans une chambre voisine.

Les Allemands ont entrepris une fouille complète de l'immeuble. Guyot est

achevé. Payot est tué froidement dans son lit. Il n'avait pas bougé.

Un Allemand ouvre la porte de la chambre derrière laquelle se cache Raimond,

sans détecter sa présence. L'obscurité est complète.

Tout à coup un commandement jaillit : « Raus », entraînant un regroupement des agents du SD sur la façade de l'hôtel. Les résistants saisissent leur chance. Raimond s'évade par une fenêtre de la façade arrière. Les frères Boirayon se sont hissés sur le toit de l'immeuble. Ils se laissent choir sur un appentis et de là dans un jardin d'où ils gagnent Fontanès. Raimond trouve asile chez M^{me} Besson, à Saint-Priest-en-Jarez où il attend des vêtements. Il a parcouru la distance Saint-Christo à Saint-Priest en pyjama.

Persuadés que les membres du groupe « Ange » se trouvent toujours dans l'hôtel, les Allemands y mettent le feu. Ils s'emparent de la voiture qui était à l'origine de l'action. Ils y découvrent des armes et quelques documents. C'est au vu de ces

derniers que la famille Raimond, Ado excepté, est arrêtée le 5 juin 1944.

Le 5 février au soir, les frères Boirayon sont à Saint-Joseph, chez Jean Bourge, à l'écoute du message : « Les dents font des castagnettes ». Il est passé à 19 heures 15. Il est renouvelé à 21 heures 30. Il reste deux bonnes heures à « Ange » pour la mise en place d'un comité de réception formé de Ripagériens.

Le parachutage est réceptionné sans autre incident.

REPERTOIRE DES SIGLES

AI Action immédiate. AS Armée secrète.

ASU Armée secrète unifiée.

BBC British Broadcasting Corporation (Radiodiffusion britannique) BCRA

Bureau Central de Renseignement et d'Action.

CAI Comité d'Action Immédiate. CDL

Comité Départemental de Libération.

CDM Camouflage du Matériel. CE Commissaire aux Effectifs.

CF Corps-Ffranc.

CFL Corps-Francs de la Libération.

CFLN Comité Français de Libération Nationale.

CLL Comité Local de Libération. CMI Comité Militaire Interrégional. CMN Comité Militaire National. CMS Comité Militaire de Secteur. CNR Conseil National de la Résistance. CO Commissaire aux Opérations. Comac Comité Militaire d'Action CT Commissaire Technique.

EM Etat-Major.

EML Etat-Major de Liaison.

Forces Françaises de l'Intérieur. Flak Défense Antiaérienne Allemande.

FM Fusil-Mitrailleur. Front National.

FTPF ou FTP Francs-Tireurs et Partisans Français.

*GF Groupes-Francs.

GMO Groupes Mobiles d'Opération. **GMR** Groupe Mobile de Réserve. GRM Garde Républicaine Mobile.

HLP Haut-le-Pied.

LFC Légion Française des Combattants. Manufacture d'Armes de Saint-Etienne. MAS MLN Mouvement de Libération Nationale.

MNPGD Mouvement National de Résistance des Prisonniers.

MOI Main-d'Oeuvre Immigrée. MP Milice Patriotique.

R1

SOE

STO

TCO

MUR Mouvemenrs Unis de la Résistance. OMA Organisation Militaire de l'Armée. ORA Organisation de Résistance de l'Armée. OS

Organisation spéciale.

PC ou PCF Parti Communiste Français.

Région Lyonnaise de la Résistance Militaire.

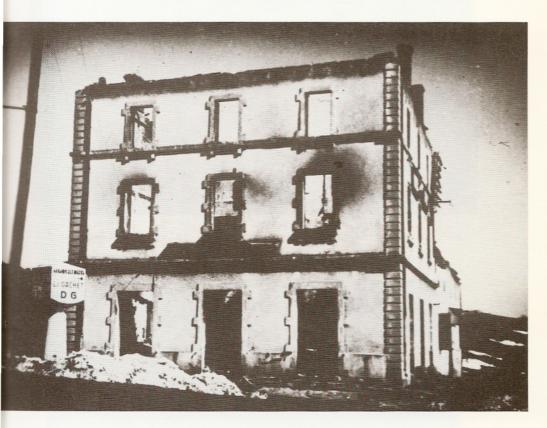
Sicherheitsdienst. Service de sécurité hors d'Allemagne.

SHAT Service Historique de l'Armée de Terre.

Special Operations Executive. Direction des opérations militaires spéciales

britanniques. Réseaux Buckmaster.

Service du Travail Obligatoire. Train en cours d'opération.

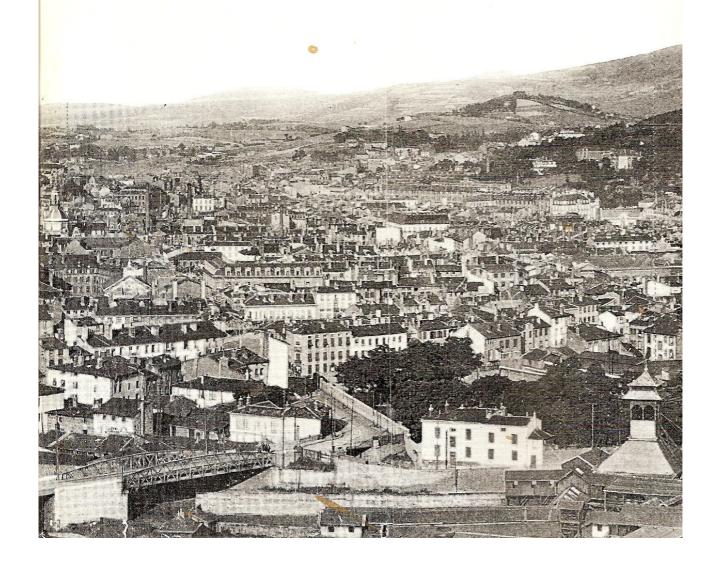


Saint-Christo-en-Jarez - Hôtel Guyot, incendié le 2 février 1944 par le SD.

Monique LUIRARD

LA RÉGION STÉPHANOISE DANS LA GUERRE ET DANS LA PAIX

(1936-1951)



grâce à Jean Perrin réfugié dans le Meygal. Les premières recrues, rescapées de Rochefort ou originaires de la région de Feurs, arrivent à Boussoulet le 4 août 1943 (250). En mars 1943, le comte de Neufbourg décide d'établir dans sa ferme de Biterne un centre de triage de réfractaires, mais en juin il doit disperser son groupe qui est envoyé à Saint-Georges en Couzan. Ce qui en restait en septembre ou octobre fut affilié à l'Armée secrète mais fut maintenu sur place pour assurer l'entretien des munitions et du matériel de guerre que le comte de

Neufbourg était parvenu à dissimuler (251).

Le Forez reçut d'autres formations qui vinrent y échouer au terme de diverses péripéties. Le camp F.T.P. Vaillant-Couturier qui s'était d'abord installé dans les bois de la Madeleine trouva refuge dans la région de Noirétable. Il s'installa à la Chamba où séjournait également une autre équipe d'une vingtaine de membres bien armés et dirigés par un Juif hongrois aux ordres de la M.O.I. Un autre groupe de 12 maquisards commandé par un prisonnier évadé vivait également dans le même site et dépendait de l'Armée secrète du Puy-de-Dôme. Les deux derniers groupes furent attaqués à plusieurs reprises à partir de janvier 1944. Celui d'Erwin Salgo fut dispersé. Le camp Vaillant-Couturier s'installa à la Côte sur Couzan et se désagrégea en avril 1944 (252). Le 10 mars 1944 un groupe de maquisards ayant séjourné auparavant dans le Rhône installa le camp Destieux à Montchal. Le préfet Boutemy assista à l'opération de nettoyage, destinée à le liquider, menée le 19 mars par 75 gardes mobiles et 40 gendarmes. Ĉinq maquisards furent tués, 5 blessés faits prisonniers et parmi eux quatre furent fusillés à Lyon (253).

Pendant l'hiver de 1943, le groupe Ange qui dépendait de l'Intelligence Corps forma un maquis dans la région de Pierre sur Haute. Mais le froid contraignit les participants à se disperser à la fin de décembre. Au printemps de 1944, le groupe Ange projette d'installer un maquis à Longes dans le Rhône à proximité immédiate de Rivede-Gier, ce qui lui aurait permis de contrôler les vallées du Rhône et du Gier. Mais le démantèlement du groupe et la découverte de

(253) Tém. curé de Montchal.

⁽²⁵⁰⁾ Le maquis fut alimenté par les résistants foréziens et stéphanois, reçut des Juifs, des déserteurs allemands acheminés par R. Ploton, Bergeret ou Sauron et même par le chef de l'A.S. de la Loire, le capitaine Marey. Il était sous l'autorité directe de l'A.S. de Lyon avec laquelle Perrin traitait grâce à Jean Bergeret. Il compta 25 membres environ pendant l'hiver de 1943. C'est en janvier 1944 qu'il passa sous le commandement de l'A.S. de la Loire qui lui distribua quelques armes en mars et lui envoya en mai les rescapés du maquis de La Chamba et de Montchal. Les effectifs sont portés à 40 personnes. Le 20 juillet le maquis est transféré sur le plateau de Saint-Bonnet-le-Château. Il a 150 recrues. Il prend le nom de G.M.O. 18 juin.

⁽²⁵¹⁾ Neufbourg, CH2GM, p. 3-4 : « nous dirigeons les durs sur les maquis en formation notamment en Velay et dans le Dauphiné. Les timides étaient répartis dans les domaines des paysans affiliés ».

⁽²⁵²⁾ CH2GM, arch. Vistel, note du commandant Gentgen sur les maquis de la Madeleine, FP XVI (2).

divers stocks d'armes par la Gestapo contraignent le commandement à modifier le programme primitif. Un maquis s'installe en mai 1944 dans la région de Verrières puis se replie au début de juillet aux confins de la Loire et du Puy-de-Dôme au col de Baracuchet (254). Le pourtour montagneux du Forez n'est pas le seul à dissimuler des maquis. Dans la plaine, outre celui d'Arthun, il exista un maquis Roy créé en mai 1944 par Georges Collay qui se réfugia à Prétieux (255).

Peu à peu l'essentiel de l'activité dans la région stéphanoise est canalisée par l'Armée secrète, organisée par la fusion de l'O.R.A. et de l'ancienne Armée secrète des M.U.R. grâce à des officiers d'active, démobilisés après novembre 1942. Le capitaine Marey, qui était originaire de la région et en garnison à Saint-Etienne depuis la fin de 1941, en prend la direction le 1er juillet 1943, aidé à partir de l'automne par le capitaine Gentgen, chef de Pays aux Compagnons de France et par divers officiers et sous-officiers venus du 5° R.I. ou anciens élèves de Gentgen à Saint-Cyr. Le capitaine Marey entreprend une implantation géographique de l'A.S. en divisant la région en secteurs. Celui de Saint-Etienne était composé de sédentaires mais cherchait aussi à recruter des instructeurs pour le maquis parmi les forces de l'ordre (256). La vallée du Gier fut tout d'abord divisée en deux secteurs, mais celui de Saint-Chamond est après l'arrestation de son chef rattaché au secteur de Rive-de-Gier. Le secteur de l'Ondaine était dirigé par un officier d'active Cusset. Le Forez fut organisé à la fin de 1943 lorsque le chef départemental de l'Armée secrète fut contraint de s'y cacher. Le 10 décembre, Marey désigna Jean Rolle comme chef du secteur de Montbrison et lui adjoignit l'abbé Varigas, curé de Pralong. Rolle mit en contact Marey et le groupe constitué à Chazelles autour de Mirabel (257). Pour des raisons de commodité, le Forez est alors partagé en deux secteurs : celui de l'Est est dirigé par Adrien Monier et Mirabel, celui de l'Ouest est confié à Rolle (258). Le secteur de l'Est organise un maquis « Liberté » dans les monts du Lyonnais. Celui de Montbrison en implante un le 26 juin 1944 à Roche. En juillet 1944, les secteurs donnent naissance aux Groupes Mobiles d'Opérations. Composés de 150 hommes et constitués au fur et à mesure des possibilités, les G.M.O. eurent une autonomie complète en matière d'opérations (259).

(257) Tém. Rolle.

⁽²⁵⁴⁾ Où semble avoir également vécu un groupe F.T.P. pendant quelque temps.

⁽²⁵⁵⁾ Tém. Collay. (256) Tém. Jeanblanc.

⁽²⁵⁸⁾ En août 1944, un secteur de Feurs est détaché de celui de l'Est et devient autonome. Auparavant le sous-secteur de Feurs était dirigé par Marguerite Gonon (tém. Gentgen).

⁽²⁵⁹⁾ Tém. Gentgen, « leurs chefs agissent dans le cadre des directives de Marey, soit à leur initiative, soit sur ordre du chef départemental, de son adjoint ou du chef de secteur. Cette formule permet à la fois l'unité d'action et l'initiative. Elle engendre une saine autonomie entre les unités et l'épanouissement de la personnalité des chefs ».

mands. Les Forces du Maintien de l'Ordre répliquent avec des moyens disproportionnés et mobilisent tous les Allemands cantonnés à Saint-Etienne, même ceux qui sont chargés de fonctions administratives et économiques. Mais au fur et à mesure que le temps passe, les maquisards, convenablement armés et bien entraînés, sont capables de résister et de soutenir le choc. Telle est l'impression que l'on peut tirer

des combats menés en Forez au cours du mois d'août.

Le premier eut lieu le 7 à Lérigneux. Une colonne de 500 hommes issus de trois G.M.R., d'un escadron de la Garde, d'une dizaine d'agents français de la Gestapo y prirent part. Les Allemands, à savoir le colonel commandant la place de Saint-Etienne et son état-major, la feldgendarmerie et les soldats de la Kriegsmarine ne devaient fournir que les cordons de sécurité. Ces forces attaquent le groupe F.T.P. qui cède. Mais l'opération déclanche la riposte du groupe Ange et de l'Armée secrète qui encerclent les unités franco-allemandes et qui combattent avec un certain panache aux accents d'un clairon sonnant la charge. Les rapports allemands retrouvés après la Libération montrent que les officiers de la Wehrmacht jugèrent sévèrement l'attitude du commandant G.M.R. qui selon eux donna trop tôt l'ordre du repli, les Allemands n'intervenant qu'à la fin du combat et ne pouvant pas enrayer un début de panique : « la retraite fut effectuée le plus rapidement possible. Pendant le voyage du retour, nous fumes mitraillés encore plusieurs fois. Probablement les terroristes nous avaient suivis ou alors le terrain en était pourri (...) Les G.M.R. étaient munis de mitrailleuses et fusils. Quant aux terroristes, il me semble qu'ils devaient posséder quelques mitrailleuses. Sans savoir exactement la force et les capacités de l'adversaire, nous nous sommes retirés. Il est absolument incompréhensible qu'on ait pu se retirer aussi rapidement avec un tel déploiement de forces » (286).

Ce fut à Estivareilles le 22 août que se joua le sort de la région stephanoise. Les maquis de la Loire y recueillirent les fruits des interventions menées par ceux de la Haute-Loire les jours précédents. A la mi-août, la garnison allemande du Puy quitta la ville pour gagner Lyon par les routes de crête des monts du Forez. Le convoi se composait de tous les occupants militaires et civils de la Haute-Loire et de leurs collaborateurs français. Il était bien armé, mais très lent, car il était constitué d'éléments montés sur camions ou automobiles, mais aussi de chars à bœufs, de cyclistes et même de piétons. Sa progression fut freinée par les attaques incessantes que lui infligèrent successivement tous les maquis F.T.P. sur le territoire desquels il passa et tout spécialement le bataillon Wodli commandé par Théo

⁽²⁸⁶⁾ Arch. Millon, rapport sur la mise en marche des G.M.R. avec Verbindunggstab pour combattre un camp de maquisards à proximité de Saint-Anthème le 7.8.44. On entendit l'interprète dire au retour : « nous avons renoncé à nous battre contre les terroristes. Ils nous ont infl'gé des pertes car de partout on nous tirait dessus et nous avons dû nous retirer. Et il faut le reconnaître, jamais on les aura ».

Vial-Massat. Mais il finit par échouer, assez mal en point et passablement démoralisé, dans la Loire. Tous les groupes des monts du Forez, ceux de l'Armée secrète, de l'Intelligence service et des F.T.P. se rabattirent sur le plateau de Saint-Bonnet pour l'arrêter définitivement. Malgré des réactions sporadiques (287), les Allemands étaient entièrement bloqués le 21 août. Il ne leur restait plus que deux issues : percer ou se rendre. A la suite de négociations qui durèrent toute la nuit du 21 au 22, ils optèrent pour la seconde solution. Les hommes furent faits prisonniers (288). Un énorme butin, matériel militaire dont 5 canons antichars et fruits de rapines, fut découvert (289). Les civils au nombre d'une cinquantaine, agents de la Gestapo, Miliciens qui étaient originaires pour la plupart de la Haute-Loire furent remis par le commandant Marey aux maquis de ce département. Le soir même le G.M.O. Cassino se rendit à Saint-Etienne que l'on savait en état d'insurrection. Mais les maquis n'y firent une entrée « officielle » et triomphale que le 25 août.

Les affrontements postérieurs furent rares. Le dernier eut lieu à Saint-Michel sur Rhône aux confins du département. Le groupe Ange qui était désormais caserné à Montbrison, décida une ultime opération. Il s'agissait d'attaquer de nuit, à la grenade, les convois allemands en retraite dans la vallée du Rhône, en prenant position dans le ravin surplombant la route au sud de Condrieu. Dans la nuit du 31 août, 80 hommes furent dépêchés sur les lieux. Arrivés à Saint-Michel, ils y surprirent un fort détachement allemand auquel ils infligèrent des pertes. Mais les Allemands faisant usage d'armes lourdes tuèrent 7 hommes. Ange se décida au décrochage, opération qui aurait tourné au désastre si une patrouille d'avions survenue

inopinément n'avait arrêté la poursuite allemande (290).

Après l'armistice l'Etat Français se fonde à l'intérieur sur la Révolution nationale et asseoit sa politique extérieure sur la collaboration. Cette orientation décisive provoque au sein de la communauté nationale des ruptures rapides mais minoritaires. La multiplication en France du nombre des parias facilite le développement de la Résistance. Ce sont toutefois les effets de la politique de collaboration et la suite même des événements nationaux et internationaux qui assurent l'essor des mouvements et des réseaux. La Résistance prend pour cible aussi bien l'Allemagne nazie que le régime de Vichy.

La Résistance dans la région stéphanoise débute tôt mais ne concerne que tard la masse de ses membres. Elle trouve des fidèles dans

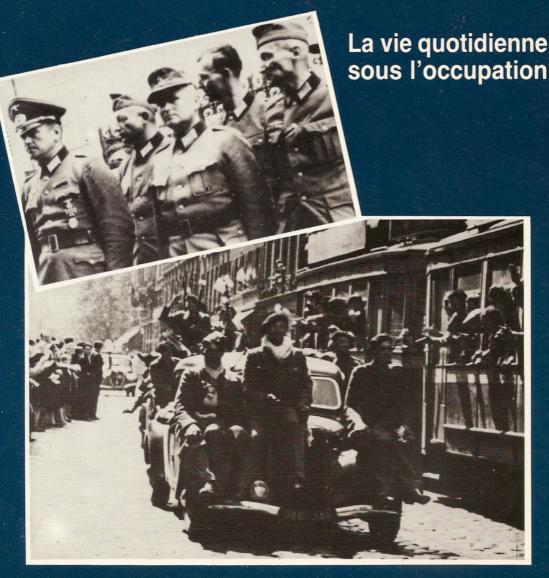
⁽²⁸⁷⁾ Les G.M.O. France et Bir Hakeim ne parviennent pas à l'arrêter à Usson. Le 21 les Allemands sont attaqués par les mêmes G.M.O. soutenus par les groupes A.S. d'Yssingeaux et F.T.P. de l'Ardèche.

⁽²⁸⁸⁾ Les premiers à se rendre furent 300 Tatars placés en mission de sacrifice. Furent capturés 69 officiers et sous-officiers, 800 hommes, 100 véhicules, 5 canons antichars et une cinquantaine de collaborateurs.

⁽²⁸⁹⁾ Souvenirs R. Millon. (290) CH2GM, rapport Boirayon.

Albert MALOIRE

LE FOREZ dans la guerre 1939/1945



Editions HORVATH

Section spéciale de l'Intelligence Service (I.S.), dénommée aussi Intelligence Corps (I.C.), elle est plus connue sous le nom de Réseau Buckmaster.

Trois de ses diverses branches concernent la Loire.

Sur Saint-Etienne, "Spruce" qui donne naissance au Groupe Ange dont le responsable est le Commandant Marchand. Il mettra sur pied un important maquis implanté dans les monts du Forez et au col de Baracuchet et commandé par le capitaine Antoine Boirayon, secondé par son frère et Ado Raymond.

Sur Roanne, "Acolyte" avec Giry père. Il formera le maquis de Fragny avec Marc Guichard.

Sur Chazelles-sur-Lyon, "Jocker" avec Adrien Monier. Il passera à l'A.S. en accord avec le major Francis Commaerts. Il constituera le secteur A.S. de la plaine est du Forez et le G.M.O. "Liberté".

Les équipes Buckmaster

La 1ere équipe: "Spruce" (Duboudin, puis Boiteux, ex. Nicolas) a disparu. Elle a été scindée en deux : l'équipe "Acolyte" (Capitaine Lyon, ex. Gilbert) qui s'occupe de Lyon, Roanne et du Nord de l'Isère, et l'équipe "Newsagents" (Capitaine Marchand, ex. Ange) qui s'interesse à la région industrielle stéphanoise. Grâce à des parachutages importants, "Ange" pensait pouvoir former, au jour "J", un puissant maquis dans la région de Longes (Rhône) d'où il pourrait menacer les communications des vallées du Gier et du Rhône. Mais, après le sabotage de l'usine Duralumin, la répression avait été dûre. Des résistants furent arrêtés, tous les dépôts d'armes furent découverts et il fallut renoncer au projet. Après le 6 juin, "Ange" donna rendez-vous à ses hommes aux limites Loire-Puy-de-Dôme et fonda un maquis Baracuchet : le groupe Ange, commandé par Antoine Boirayon. Ayant conservé quelques explosifs, il entretint des coupures sur la voie ferrée Roanne-Saint-Etienne et se battra à Lérigneux.

Enfin, le groupe franc créé à Chazelles par Monier et rattaché à l'équipe Jockey-Roger s'intégra à l'A.S. Il avait reçu un parachutage à Aveize (Rhône) et en recevra un autre à Chambœuf le 8 août.

Les services spéciaux :

Le S.R. stéphanois avait été mis sur pied par le capitaine Mauer dit Moreau (alias le dentiste) – arrêté et déporté – avec Charrat, Gaby Tardy (fusillé), Gimon, Gaby Debard, etc... etc...

LES AVEUX ALLEMANDS...

Er rueckte dunn weiter zuraeck, Waehrend ich mit der inzwisched angekommenen Flak nochmels vorrueckte und die Ferme unter Fauer nehmen liess. Oberst wittekind hatte sich inzwischen auf der enderen Strasse auch zurueckgezogen. Das Feger auf die Flak lag aber derart gut, dass wir uns nach einigem Fenerwechsel auch zuraueczzhen aussten, zumal keine Meschienengenghre zur Verfuegung standen. Es entstand nun, man kenn gehign ballt surgen eine kleine Fanik. Der Husekzug wurde so schnell wie ausglich durchgefuehrt. Auf der Pahrt nach Buschwaerts wurden wir noch einige lals beschossen. Entweder warzeg uns die Terroristen gefolgt oder das Gelsende muss siemlich besetzt gemesen sein. Hach meter auslich wer der Busckzug zu schnell erfolgt. Die GMR wer mit Kasch. Pistolen, Gewehren und Jusch. Gewehren zugerusstet. Die Terroristen scheinen auch under Kauch. Gewehren zu Terfuegen. Ohne aber genau oder einigerassen genau ueber den Gegener Begeheid zu wissen, zog men sich zurusek. Mir ist unverstwendlich, wie man bei einem derartigen aufgebeit, den Kampf so sehnglig sphrechen kannte

the willen

Cependant moi, j'essayais de réavancer avec le détachement de la flack et je laissais attaquer la ferme à nouveau. Entre temps le colonel Wittekind s'était retiré à son tour. Le tir réglé par les maquisards sur le détachement de la flack était tellement bon qu'après quelques échanges de salves nous étions obligés de nous retirer car nous n'avions pas de mitrailleuses.

Il se produisit alors, on peut le dire, une petite panique. La retraite fut effectuée le plus rapidement possible. Pendant le voyage du retour nous furent mitraillés encore plusieurs fois. Probablement les terroristes nous

avaient suivis ou alors tout le terrain était pourri.

D'après mon avis la retraite a été ordonnée trop rapidement. Les G.M.R. étaient munis de mitrailleuses, de mitraillettes et de fusils. Quant aux terroristes il me semble qu'ils devaient posséder des mitrailleuses. Sans savoir exactement la force et les capacités de l'adversaire nous nous sommes retirés. Il est absolument incompréhensible comment on a pu se retirer aussi rapidement avec un tel déploiement de forces.

Signé : Schneider Capitaine S.S.

LERIGNEUX 7 août 1944

Début août 1944, les F.T.P.F. du camp Lucien Sampaix, le Groupe "Ange" du S.O.E. et le Groupement "Strasbourg" de l'A.S. stationnent autour de Roche-en-Forez.

Le 7 août, à huit heures trente, les F.T.P.F. sont attaqués d'abord au hameau du Palais puis à Lérigneux par les G.M.R. qui s'emparent du village. Dès les premiers coup de feu, les capitaines Millon et Boirayon prennent leurs suretés et partent avec les F.T.P.F. à la reconquête de Lérigneux.

En repoussant l'assaillant, ils viennent de sceller l'union des trois formations, différentes dans leurs origines mais résolues dans le combat, face à un ennemi nombreux.

Le Groupe "Ange" a un tué, les F.T.P.F. deux, les G.M.R. six. L'A.S. fait un prisonnier.

Les allemands reconnaissent publiquement leur défaite. (voir cidessus photocopie)



L'un des Groupes présents à Estivareilles, aux ordres du sergent Marcel (l'Intrépide).

ESTIVAREILLES 21 août 1944

Le 18 août, huit cents combattants, en majorité Tartares, de la garnison allemande du Puy, quittent cette ville en direction de Saint-Etienne par les monts du Forez.

Ils sont harcelés sur leur parcours par les M.U.R. de Zapalsky (Colonel Gevold) et les F.T.P.F. de Vial-Massat, tandis que Lucien Volle, avec le groupe La Fayette arrache la capitulation des troupes restant au Puy et supprimant ainsi toute velléité d'aide possible aux limites du département de la Loire, à la colonne.

Le 20, dans l'après-midi, le commandant Marey parvient à ralentir la progression de l'adversaire avec les gendarmes du Groupe "France" et deux sections de "Bir-Hakeim".

Les allemands stoppent à la nuit tombante aux abords de Usson.

Le 21 au matin, ceux-ci reprennent leur marche en direction d'Estivareilles.

La totalité du "18 Juin" et une section de "Bir-Hakeim", qui n'a pas donné la veille, sont engagés à leur tour en attendant l'arrivée de "Liberté".

Des accrochages multiples, menés pour l'essentiel par "Sambre et Meuse" et l'apport d'une section de l'A.S. Haute-Loire (Capitaine André) et d'une section F.T.P.F. de l'Ardèche, se déroulent tout au long de la journée.

Mais les allemands bloqués sur le pont détruit ne s'engagent pas au-delà du village dont ils se sont emparés.

Des pourparlers sont engagés dans la nuit entre le Commandant Marey et le Colonel allemand Metger.

Dans la nuit "Liberté" qui apporte avec le groupement "Strasbourg" le poids du nombre, ouvre une brèche en obtenant la reddition de trois cents Tartares dans le village ; les nationaux ayant bivouaqués au-delà de la rivière et du pont détruit par "Pourquoi Pas", groupe de sédentaires de Firminy.

La reddition complète intervient le 22 à six heures du matin.

Un important butin est saisi avec plus de sept cents prisonniers dont 18 officiers et 35 miliciens.

L'A.S. a perdu neuf des siens du Groupement "Sambre et Meuse".

Tout chauvinisme mis à part, la victoire du Chef de l'Armée Secrète de la Loire constitue le succès le plus important remporté, au combat, par la Résistance en terre forézienne.



La ferme de la reddition Route d'Apinac.

Le Lieutenant Jean Rist, dit "Rivoire", le Sergent-Chef Roger Fayard, Le Sergent Etienne Bertrand, dit "Aimé", le Sergent Jean Thevenon, le Caporal Gothard Magheti, le Soldat René Duvert, le Soldat Raymond Georges, le Soldat Henri Mathieu, le Soldat Pierre Papoz, tous de l'Armée Secrète de la Loire, tombés au Champ d'Honneur d'Estivareilles.